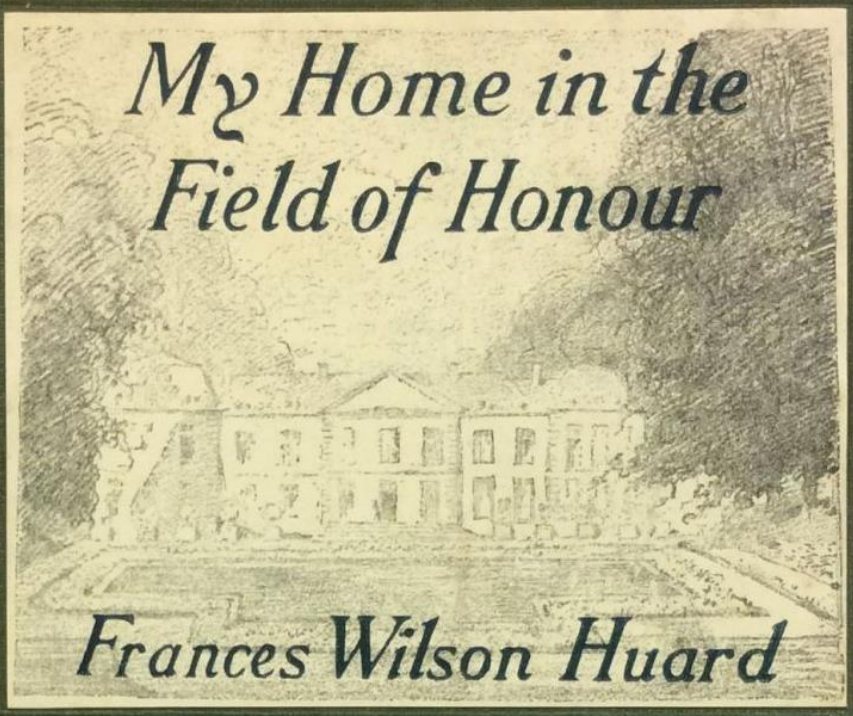
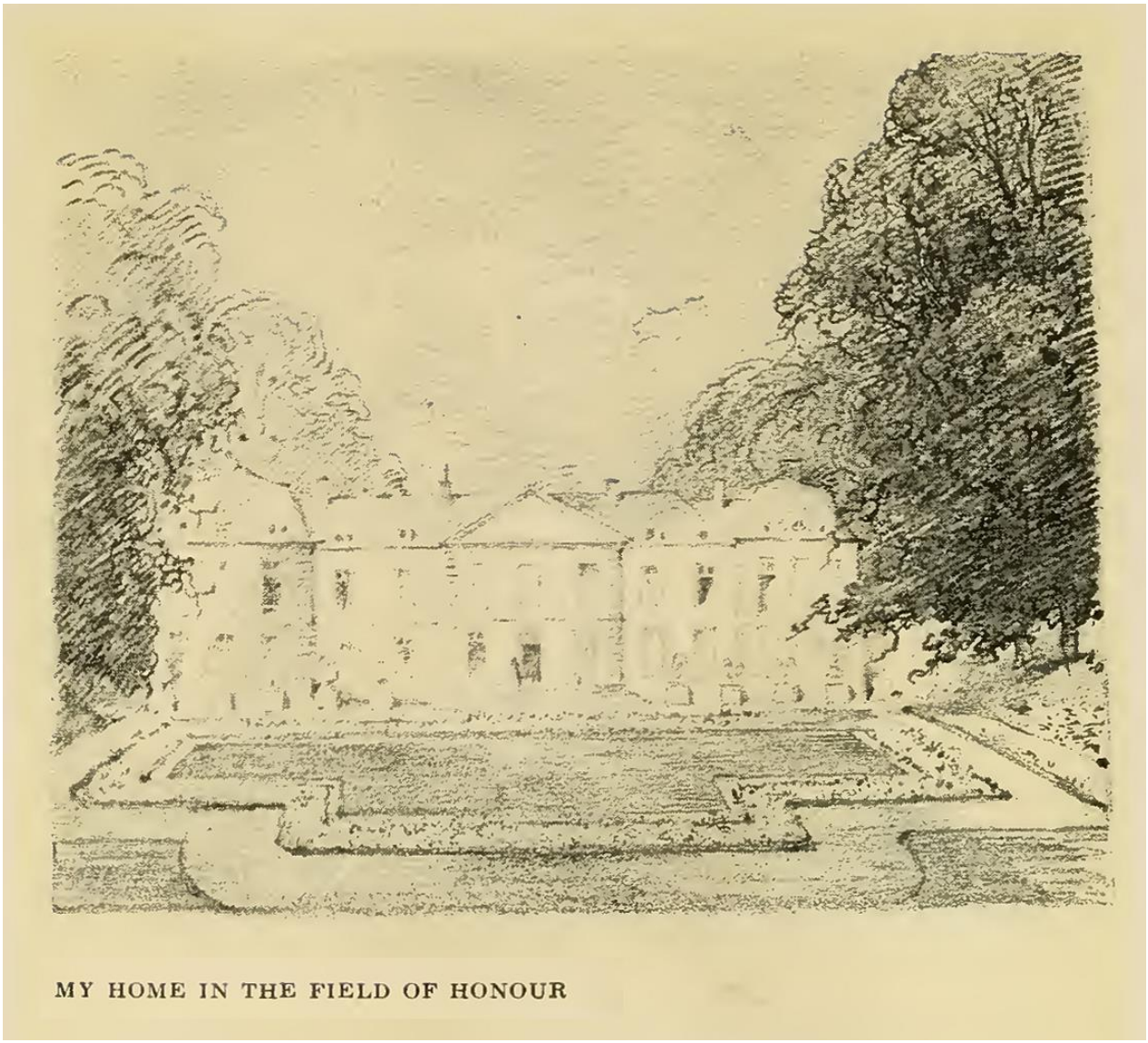
My Home in the Field of Honour



Frances Wilson Huard

MY HOME IN THE FIELD OF HONOR



MY HOME IN THE FIELD OF HONOUR

MA MAISON AU CHAMP D'HONNEUR

Illustrations ma maison au champ d’honneur ..... Frontispice V

Il a demandé à la cour:

“En cas de mobilisation, vous avez trois chevaux et votre carte de fer à présenter aux autorités ». 18

A l’entrée de chaque petit village, nous avons obligé de tarder 44

Nous passons à travers la QUAINT LITTLE CITY 70

Les villes ont été bombardées, recherchés et brûlées 96

Tous les ponts ont été coupés ou explorés 122

NOISY ROLLING SOUNDS m'a dit que l'artillerie traversait la ville 148

Quand nous avons traversé la place publique, les ambulances s'alignaient dans la bataille. 174

Les ruines de chaque ferme régulent des spectres dans le brillant soleil **200**

Portes et fenêtres n'existant plus **226**

Une bêtise sonore et je pourrais entendre le tramp des soldats, les pieds **252**

Une énorme croix noire se dressait dans la demi-obscurité **280**

[8]

Le château de Villiers a connu cette troisième semaine de Juillet un très joyeux rassemblement.

(Villiers notre résidence d'été est située près de la Marne, à 60 miles ou à une heure de train de Paris).

Je pense que rien n'aurait pu être plus éloigné de nos pensées que l'idée de la guerre. Nos amis, l'artiste May Wilson Preston (1); Mme Chase, l'éditrice bien connue d'un magazine féminin ; Hugues Delorme, le dramaturge (2); et de nombreux autres invités, discutaient de théâtre et de "l'affaire Caillaux" (3) de tous les points de vue imaginables, leurs conversations n'étaient interrompus que par de sérieuses tentatives de prouver leur supériorité nationale au Bridge, et de longues et délicieuses promenades dans le parc.

En repensant à cette époque joyeuse, je me souviens très bien d'un matin ensoleillé, quand après une demi-heure d'ascension nous

1 - Illustratrice Américaine (11/08/1873 – 18/05/1949)

2 - Poète, humoriste, auteur et acteur (10/04/1868 – 20/05/1942) surnommée « la voltige » à Montmartre.

3 - L'affaire Caillaux. Le 16 mars 1914, Henriette Caillaux femme du ministre des finances tue Gaston Calmette, le directeur du *Figaro*, par crainte que le passé sentimental de son couple soit étalé sur la place publique…

[9]

avions atteint le point culminant de notre propriété. Trempée et à bout de souffle nous avons cherché refuge

sous un grand hêtre pourpre, et j'entends encore H. (Charles Huard) expliquer à Mme Chase:

«En bas, à droite, coule la Marne, et là-bas, au-delà de ces collines, voyez-vous cette longue ligne droite d'arbres? »

"Oui."

"Eh bien, c'est la route qui mène de Paris à Metz!"

A ce moment, je suis convaincu qu'il n'avait pas la moindre arrière-pensée.

Le lundi 27, Mme Preston, ayant décidé de prendre congé, j'ai décidé de l'accompagner à Paris. Plusieurs membres de la fête se sont joints à nous, laissant H. et une demi-douzaine d'amis à Villiers. Nous avons pris le premier train du matin, enveloppé dans nos journaux nous roulions paisiblement vers la capitale quand quelqu'un a crié, "Pour l'amour de Dieu, regardez ces drôles de soldats!

Jetant un coup d'œil par la fenêtre, j'aperçu de nombreux hommes aux cheveux gris et à la barbe touffue stationnant à égales distances le long de la ligne, tandis qu'ici et là de petits groupes sous et autour de tentes préparaient le repas du matin.

[10]

Quelles étranges créatures ; tout sauf militaire dans leur salopette blanche sale - les seules choses qui ont trahi leur appel étant leurs casquettes et leurs armes

"Qui diable sont-ils?" demanda un Américain.

"Oh, seulement quelques territoriaux effectuant leur dernière période de vingt-neuf jours. Ça n'a pas de sens de leur donner des uniformes pour si peu de temps! "

Un "Bah!" venant de l'autre bout du compartiment, "je devrais penser qu'il faisait assez chaud dans la caserne sans forcer des hommes de cet âge à monter la garde au soleil!

"C'est le temps pour les Grandes manœuvres, n'est-ce pas?" De la même manière, la conversation allait en diminuant, nous sommes retournés à nos journaux,
ne prêtant plus attention aux territoriaux postés le long des rails.

Une soirée théâtrale ayant été organisée, j'ai décidé de faire escale à Paris.
La pièce, « Georgette Lemeunier » (1) était jouée à la Comédie Française. La salle était pleine, le public principalement composée d'Américains et de touristes, et tout au long de la pièce, même les

1 - Georgette Lemeunier, pièce de théâtre de Maurice Donnay (1898).

allusions importantes aux événements politiques actuels n'ont pas réussi à susciter un enthousiasme inhabituel de la part du contingent français. À l'extérieur pas même une édition spéciale de la Presse n'annonçait le moindre malaise.

Le lendemain, c'est-à-dire le mardi 28 J'ai eu une réunion d'affaires avec mes amis, M. Gautron et M. Pierre Mortier, rédacteur en chef du Gil Blas (1). M. Gautron était pressé, mais M. Mortier nous a fait attendre plus d'une heure et quand finalement nous avions fini par désespérer de sa venue, j'ai entendu quelqu'un se dépêcher à travers la cour, et la cloche sonna avec impatience. M. Mortier s'est précipité à l'improviste, très rouge, très excité, très apologétique.

"Mille pardons, je suis horriblement en retard, mais vous me pardonnerez quand vous entendrez la nouvelle. Je viens juste du ministère de l'intérieur. Toutes les relations diplomatiques avec l'Allemagne sont suspendues. La guerre sera déclarée samedi! "

M. Gautron et moi-même nous nous sommes regardés, puis M. Mortier, et avons souri. Non, je ne plaisante pas. Je suis aussi sérieux que je ne l'ai jamais été de ma vie. La preuve: en quittant le ministère, je suis allé faire soigner une dent négligée et, en descendant,

1 - Quotidien fondé par Auguste Dumont en 1879 et disparu en 1938-40.

je me suis arrêté chez mon cordonnier où j'ai commandé une paire de bonnes bottes pour samedi matin.
Je serai alors apte à rejoindre mon régiment.

" Nos visages sont tombés. »

"Mais pourquoi samedi?"

"Parce que samedi est le premier août, et l'idée de garder les nouvelles est d'éviter la panique à la Bourse et de laisser le temps aux paiements de juillet se réaliser".

"Tu ne crois pas vraiment que c'est sérieux, n'est-ce pas?"

"Oui, vraiment, je ne me trompe pas, et si j'ai un conseil à vous donner : retirer tout l'argent que vous pourrez de votre banque, et prenez tout l'or qu'ils vous donneront. Vous pourrez en avoir besoin. J'ai téléphoné au Gil Blas pour qu'ils en fassent autant. Le pire de tout est que chaque homme de mon journal est en âge de faire leur service militaire. La guerre signifie que quand je pars, personnel, imprimeurs et tous devront partir le même jour et le Gil Blas fermera ses portes. Nous cesserons d'exister c'est tout."
Un peu décontenancé par cette étonnante nouvelle, nous avons eu quelques difficultés à nous consacrer à nos affaires, mais lorsque nous y avons procédé, celles-ci ont été rapidement expédiées et M. Mortier a pris congé.

M. Gautron m'a emmené déjeuner.
"Vous devez venir", a-t-il protesté quand j'ai prétexté un engagement.
"Vous devez venir, ou ma femme et les garçons ne me croiront jamais."
Nous avons trouvé Mme Gautron et ses deux beaux garçons qui attendaient avec impatience.
Nous avons annoncé les nouvelles.
«Venez, venez maintenant, vous ne pouvez pas nous faire prendre ça comme une excuse!
Nous avons protesté contre notre sincérité, et sommes allés déjeuner qui a commencé plutôt silencieusement.
J'ai interrogé les garçons sur leurs devoirs militaires. Tous deux étaient sous-officiers dans un régiment d'infanterie et devaient rejoindre leur caserne dans les vingt-quatre heures après l'appel aux armes.
Nous ne nous sommes pas attardés devant notre café. Chacun semblait pressé de s'occuper de ses affaires. J'ai laissé les garçons Gautron au coin de leur rue, chacun portant ses chaussures de l'armée sous le bras.
"Pour être graissé en cas d'accident", ils ont expliqué en riant.

C'était la dernière fois que je les voyais. Ils sont tombés "au champ d'honneur" le même jour, et à peine un mois plus tard.

[14]

Mais revenons à mes affaires. Un peu contrariée par ce que M. Mortier m'avait dit, je me suis précipitée au téléphone le plus proche et j'ai demandé Villiers. Quand après un temps interminable j'ai eu la ligne, j'ai expliqué à H. ce qui s'était passé. «Pour l'amour du ciel, laissez la politique tranquille et revenez par le train de cinq heures à la maison! Nous avons besoin de vous pour faire un deuxième quart au Bridge." L'allégresse de H. me rassura un peu, par prudence, je suis allé à ma banque et j'ai demandé à retirer tout mon compte. - Pourquoi, madame Huard, dit l'employer avec surprise, vous ne voulez pas dire que vous avez peur? J'ai expliqué ce que j'avais entendu le matin. "Pensez-vous? Non! Nous serions les premiers à être avertis. Nous étions si près de la guerre il y a deux ans à Agadir! Il n'y a pas de quoi s'alarmé. " Il m'a presque persuadé, mais après avoir hésité un moment, j'ai décidé de respecter mes intentions initiales. "Je pourrai toujours remettre mon argent dans une semaine ou deux si tout finit et que je constate que je n'en ai pas besoin, "argumentai-je.

[15]

"Certainement, Madame comme vous voudrez." Et le vingt-huit juillet, la Société Générale m'a donné tout l'or que j'avais demandé. Alors que l'Express de cinq heures me ramenait chez moi, j'ai commencé à comprendre la gravité de la situation car les «soldats à l'allure étrange» étaient encore plus rapprochés tout le long de la ligne de chemin de fer, et je me suis rendu compte qu'ils avaient la mission très sérieuse …de surveiller l'artère d'acier qui relie Paris à la frontière orientale. A Charly, notre station, j'ai été fort surprise de voir trois officiers français en grand uniforme descendre du train et monter dans le taxi-autobus qui dépose ses voyageurs dans le seul hôtel du voisinage. Au château, mon histoire n'a pas réussi à faire bonne impression. Les hommes méprisaient l'idée de la guerre et revenaient aux journaux du soir et au procès Caillaux, ce qui était la question la plus passionnante du moment. A l'office, la nouvelle fut accueillie avec hilarité, le cocher et le jardinier déclarèrent qu'ils allaient porter leurs bêches et feraient la guerre, en sabots. Mon amie et voisine, Elizabeth Gauthier,

[16]

était la seule à prendre l'affaire au sérieux, et cela parce qu'elle n'avait pas moins de cinq frères et un mari qui seraient obligés de servir en cas d'événements graves. Je me sentis assez honteuse quand je vis son visage s'assombrir, car après tout, elle était seule à Villiers avec deux jeunes enfants; son mari, l'archiviste bien connu, ne venant que pour le week-end. "Quelle idée d'alarmer les gens si inutilement ?" Pensais-je.

Mercredi 29, les journaux ont commencé a parlé de "tensions dans les relations politiques entre la France et l'Allemagne" nouvelle qui, n'a cependant pas éteint la gaieté d'un pique-nique dans le bosquet au bord de notre rivière. Dans l'après-midi, le vieux garde-champêtre demanda H. dans la cour. "En cas de mobilisation," a-t-il dit, "vous avez trois chevaux et votre charrette à présenter aux autorités. Votre panier (1) doit avoir ses auvents complets. Et vos chevaux harnachés de leurs licous! (2) H. a ri et lui a dit qu'il se donnait beaucoup de problèmes inutiles.

Le Jeudi 30, jour de marché à Charly, la ville la plus proche de Villiers. Nous sommes tous deux

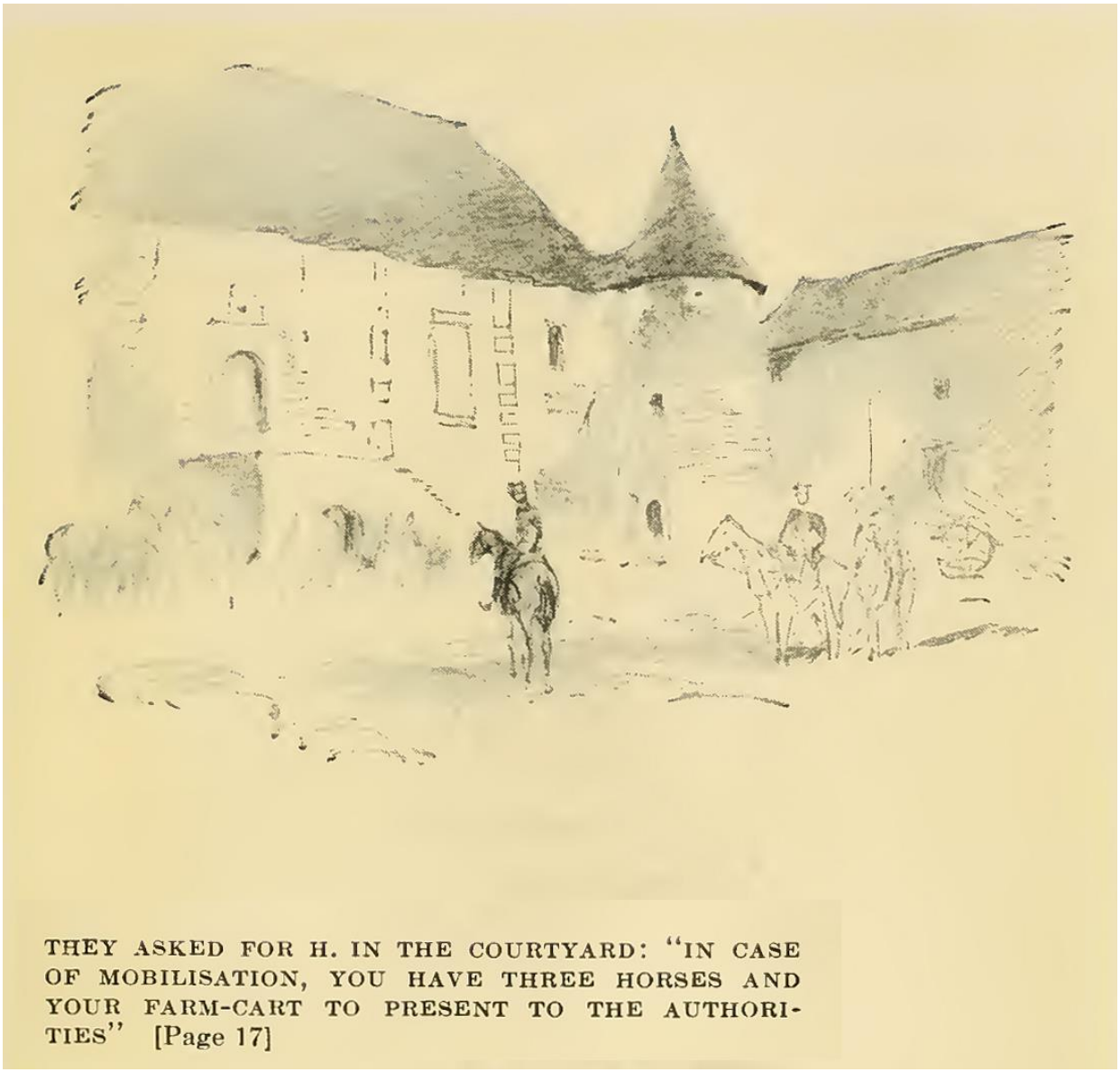
1 - Caisse d'osier fixée à l'arrière d'une diligence ou d'un coche destinée à recevoir les paquets et les bagages (ou les voyageurs trop pauvres pour payer une place de voiture)

2 - Harnais de tête en cuir ou en corde que l'on munit d'une chaîne ou d'une longe pour attacher ou mener les chevaux, les bêtes de somme ...

[17]

descendu dans la Victoria, et n'avons pas été surpris de voir mes officiers de la veille assis dans la salle à manger de l'hôtel, finir leur petit déjeuner. "Pourquoi sont-ils ici? «Ai-je interrogé le propriétaire. "Oh, ils appartiennent à l'État-major et sont là pour vérifier leurs cartes. On leur a donné un bureau à la mairie. Ils partent tôt le matin sur leurs bicyclettes et ne reviennent que pour les repas. "Oh!" "C'est plutôt un plaisir de voir un uniforme ici, où à peine un officier est apparu depuis l'année dernière quand nous avons reçu le Prince George de Serbie et son personnel pendant trois jours. "Le sujet du moment sur la place du marché n'était certainement pas la guerre, nous sommes alors rentrés à la maison un peu rassurés ...

Vendredi 31, cependant, le ton des journaux était sérieux et notre petit village commençait à s'alarmer lorsque plusieurs soldats en permission reçurent des télégrammes officiels individuels pour rejoindre immédiatement leur régiment. On pouvait voir de petits groupes de paysans groupés le long de la rue du village, chose inédite à cette saison quand



THEY ASKED FOR H. IN THE COURTYARD: "IN CASE OF MOBILISATION, YOU HAVE THREE HORSES AND YOUR FARM-CART TO PRESENT TO THE AUTHORITIES" [Page 17]

les vignes ont besoin de tellement d'attention. Vers midi, la nouvelle c'est répandu comme une traînée de poudre, que les hommes appartenant aux classes les plus jeunes avaient reçu leurs avis officiels et partaient rejoindre leur corps. Pourtant, il n'y avait aucune agitation nulle part.

"Cela durera trois semaines et ils rentreront tous à la maison sains et saufs. Mais il est ennuyeux que le gouvernement choisisse juste la saison la plus chargée pour emmener les hommes en vacances!" a déclaré un paysan.

Il y avait moins d'hilarité dans la salle des domestiques quand je suis entré après le déjeuner. Au moins je l'ai cru.

Les hommes avaient fait leur travail plus vite que d'habitude, et les femmes faisaient la vaisselle en silence.

Madame sait-elle que le fils Poupard part par le train de quatre heures et que Granger et Veron s'en vont aussi? demanda ma fidèle Catherine.

"Non."

"Oui, Madame, et Honorine est au lavoir pleurant comme si son cœur allait se briser. Je tournai les talons et me dirigeai vers la rivière. Au lavoir, je trouvai Honorine

Penchée sur son linge, de grosses larmes coulant sur son visage, malgré tous ses efforts pour les contrôler. "Pourquoi, Honorine, qu'est-ce qui se passe?" Il est parti, madame, sans que je le voie sans même une paire de chaussettes propres! "Qui?"
"Mon fils, madame!" Et les larmes ont coulé à nouveau, bien que dans le silence. "Oui, madame, j'ai trouvé ça sous la porte quand je suis rentré à midi "Elle a sorti un papier froissé de sa poche de tablier. Je l'ai lissé et lu:
«Je viens de recevoir ma feuille. Je pars de suite. Je prends les deux francs sur la cheminée. Jean " (…)
Je ne peux pas dire quelle impression cette note brève mais héroïque a faite sur moi. Dans mon esprit, cela a toujours été aussi caractéristique de cette merveilleuse résolution nationale de faire son devoir, et de faire le moins de bruit possible à ce sujet. A l'heure du thé, le contingent masculin de la maison était décidément agité.

[20]

"Allons à Paris et voyons ce qui se passe." «Ça ne sert à rien d'y aller... Elizabeth Gauthier est partie ce matin et sera de retour dans une heure avec toutes les nouvelles, il est trop tard pour aller en ville, de toute façon! "Eh puis, si les choses ne vont pas mieux demain Je partirai. Mon livret militaire est quelque part dans mon bureau à la maison et il est préférable de l'avoir en règle en cas de nécessité », a déclaré Delorme. "La mien est aussi à la maison", a fait écho notre ami Bouteron. "Nous y irons tous demain pour la journée", a décidé H. Juste à ce moment-là, la silhouette des trois officiers à bicyclette remontait la route. "Sortons et demandons-leur ce qui se passe", suggéra quelqu'un. «Pouah! Pensez-vous ils n'en savent pas plus que nous? Et s'ils savent quelque chose, ils ne vous le diraient pas! Ne te ridiculise pas, Hugues! Elizabeth Gauthier arriva, calme et placide comme si tout était normal. "Paris est calme, calme comme Paris l'est toujours en Août.

[21]

"Mais les journaux? Votre mari? Que dit-il?" Il n'y a pas d'extras, Léon ne semble pas trop alarmé, mais en tant que capitaine de réserve, il devra partir dans l'heure qui suit toute déclaration d'hostilités. Il a une mission spéciale à accomplir. Mais il est certain de descendre demain par le train de cinq heures. Nous sommes allés dîner, mais la conversation traînait. Chacun semblait préoccupé et personne ne se souciait des longs silences. Nous étions si silencieux que l'angélus sonna à Charly, à quatre miles de distance, et nous a réveillés en sursaut.

Samedi matin, le 1er août, le bagage a roulé jusqu'à la gare pour le premier train. Tous se sont précipités sur les journaux qui venaient d'arriver et nous étions tous horrifiés à la vue de la une en première page :

Jaurès le Grand Leader Socialiste Assassiné.

Décidément l'intrigue s'est épaissie et naturellement nous avons tous aboutis à la même conclusion. Un crime politique.

«Il y a une main plus forte que le dos du meurtrier dans ce crime» murmura un homme ordinaire du coin de notre compartiment.

[22]

"Qu'est-ce qui vous fait dire ça?" Pourquoi ne voyez-vous pas, monsieur, que nos ennemis comptent sur cet acte pour attiser le parti révolutionnaire et suscité la discorde dans le pays? C'est clair comme le jour! Cela ouvrait plutôt la porte à une longue discussion, mais nos amis ont refusé de débattre, d'autant plus qu'on pouvait entendre des voix masculines excitées s'élevant bien au-dessus du ton ordinaire dans les compartiments proches du notre. Le voyage pris fin sans autre incident remarquable. Il me semblait que nous avions dépassé plus de trains que d'habitude, mais nous n'étions pas en retard. Il n'y avait rien à redire. En approchant de La Villette et en arrivant à la gare de l'Est, tout le monde remarqua le nombre extraordinaire de locomotives prêtent à se mettre en route. Il y en avait des rangées et des rangées, aussi rapprochées que possible, et à perte de vue, leurs chaudières étincelantes s'alignaient le long des voies. Chacune portait une étiquette jaune fraîchement collée, sur laquelle était imprimé en lettres capitales noires le nom de sa station d'origine. Ce fut la préparation la plus importante à laquelle nous ayons assisté à ce jour.

[23]

Nous remarquâmes bientôt que les plates-formes de fret et les dépôts express avaient été balayés de tous les obstacles, et que la gare de l'Est, ordinairement encombrée, était propre et vide comme la main de l'homme pouvait le faire. Dans la cour, notre groupe s'est séparé, promettant de se retrouver pour l'express de cinq heures "A moins que quelque chose de grave ne l'empêche." J'accompagnai H. à la Caserne des Minimes pour vérifier si sa situation militaire était enregistrée dans son livret et, tout au long des rues qui partaient de la gare, nous croisâmes des femmes qui s'essuyaient silencieusement les yeux. Quel

spectacle la cour de cette caserne présentait! Quelque Cinq ou six mille hommes de tous âges, de toutes classes et de toutes conditions qui, jusque-là, n'avaient jamais pensé que la perte d'un livret militaire entraînait la moindre conséquence, et avaient été poussés par cette seule pensée: «Sois prêts pour le devoir." Ils étaient là, des garçons de vingt ans et des hommes de quarante, faisant la queue, bravant leur ennemi de tous les temps, le gendarme ! Chacun attendant silencieusement son tour pour expliquer sa situation.

[24]

Au crédit du gendarme et tous ceux qui font autorité, il faut dire que contrairement à leur coutume habituelle ils agissaient comme des pères aimants avec leurs fils prodigues de la République - donnant toutes les informations possibles sans le moindre signe d'un grondement, et conseillant à ceux qui affluaient encore à la porte de revenir vers cinq heures, quand la file aurait avancé un peu. Il était alors à peine dix heures du matin ! H. avait fini en un rien de temps. "Tout ce que j'ai à faire c'est de rentrer à la maison et d'attendre qu'on m'appelle," expliqua-t-il alors que nous nous éloignions d'un pas rapide. Comme la plupart des gens de la campagne quand ils viennent en ville, j'avais de nombreuses courses à faire. Nous nous sommes donc dirigés vers le Bazar de l'Hôtel de Ville, réputé pour ses outils agricoles. Au coin de la rue des Archives, nous avons rencontré M. Gauthier en route pour son musée. «Grave, très grave la situation, Monsieur» fut tout ce qu'il put dire. "Que nous conseillez-vous de faire?" "Eh bien, pour parler franchement, je devrais vous conseiller de fermer le château, de laisser un gardien et d'ouvrir votre appartement à Paris. Vous êtes dans l'Est, vous savez!

[25]

Je vais descendre par le train cinq heures et ramener Elizabeth et les enfants. Je serais plus rassuré de les savoir dans une grande ville! Si vous devez partir, Mme Huard serait mieux ici. » H. était très sobre lorsque nous avons quitté M. Gauthier. «Bah, sois rassurée, mon ami est alarmiste, tu sais il a deux jeunes enfants! Nous sommes entrés dans le Bazar, le "plus grand" des grands magasins parisiens. Chaque jour de la semaine, y compris le dimanche, il y a souvent tellement d'acheteurs et de vendeurs qu'il faut se frayer un chemin et se servir soi-même. À notre grand étonnement, il était pratiquement vide. Pas un seul client, pas un seul employé à voir. Les longues étendues de plancher et les comptoirs étaient vides comme si le magasin était fermé. Je sursautai un peu de surprise et, au même moment, une voix de femme venant de derrière un bureau distant retenti: «Quel est votre plaisir, madame? Je me suis retourné et une petite femme en noir s'est avancée vers moi.

[26]

"Oui, je sais que l'endroit a l'air bizarre, mais vous voyez tous nos employés sont de jeunes hommes et chacun d'entre eux a été obligé de rejoindre son régiment depuis la fermeture hier soir! « Laissons tomber la ferme et allons chez Conard's, (1) il va forcément avoir des nouvelles, dit H. avec impatience. Conard's est une grande maison d'édition située sur le boulevard, réputée pour être un lieu de rencontre pour la plupart des hommes politiques connus. Conard nous a accueillis en silence. Il n'en savait pas plus que nous, et nous en sommes venus à parler des derniers événements et à essayer de parvenir à une conclusion. Puis l'un des habitués est intervenu. « Et bien. Monsieur, quelles nouvelles? » L'intéressé continuait à parcourir les titres des livres étalés sur le comptoir, et tirant une longue bouffée de sa cigarette et sans lever les yeux, a déclaré: «La mobilisation est pour quatre heures! Officiel. Avez-vous quelque chose d'amusant à lire sur le chemin de l'avant? " "Comment?" "Oui, messieurs." "La Guerre?" "Ça ressemble beaucoup à ça ! » Bien que presque attendus, la nouvelle nous a donné des frissons.

1 – Edition Louis CONARD créée en 1902. 6 Place de La Madeleine, spécialisée en œuvres complètes.

[27]

Nous étions fascinés et attachés à la langue
Que faire? Il y avait tellement de décisions à prendre à tout moment!
H. était pour notre retour à Paris, tous les hommes devant nécessairement quitter le château.
"La mobilisation ne signifie pas nécessairement la guerre, monsieur, et si cela arrive, cela ne durera pas longtemps.
Vous feriez mieux de retourner chez vous à la campagne, Huard. Un grand domaine comme celui-là a besoin de soins », a déclaré Conard.
"Où habitez-vous?" interrogea le monsieur qui nous avait donné les nouvelles.
"A Villiers, à soixante milles à l'Est de Paris."

Eh bien, si vous décidez d'y aller, je vous conseille de prendre le train au plus tôt: le chemin de fer de l'Est appartient à l'armée, et seulement à l'armée à partir de midi.
H. regarda sa montre. Il était près de onze heures et notre prochain train partait à midi.
Nous avons sauté dans un taxi.
"Conduisez nous à la gare de l'Est et sur le chemin arrêtez-vous à Tarides! (1)
Nous devons avoir des cartes, de bonnes cartes routières du Nord et de l'Est ", a déclaré H., se tournant vers moi.

1 – Edition Tarides

[28)

Il semblait qu'il avait eu cette pensée avec l'ensemble de la population parisienne. En effet sur tous les boulevards, les librairies et les papeteries débordaient déjà d'hommes, principalement des militaires, quant aux cordonniers et aux bottiers, les files d'attente s'étendaient jusqu'à l'extérieur de chacun. Pourtant, il n'y avait pas d'excitation, pas de cris, pas même un "extra".
Quel spectacle différent notre gare présentait comparé à celui deux heures plus tôt! Les grandes portes de fer étaient fermées et gardées par une rangée de sergents de ville.
Seuls les hommes rejoignant leurs régiments et les personnes retournant dans leurs habitations légitimes étaient autorisés à passer. Et il y avait des milliers des deux. Autour de la grille flottaient des groupes denses de femmes, brandissant courageusement des adieux déchirant à leurs hommes.
Après s'être assuré qu'il y avait encore le train de midi, H. me conduisit au restaurant juste en face de la gare. "Nous allons manger ici, Dieu sait à quelle heure nous rentrerons chez nous!"
La salle était pleine à craquer; les convives étant pour la plupart des officiers. A la table à notre droite se trouvait un jeune homme dont les harnachements militaires étaient aussi raides que neufs,

[29)

mais malgré la chaleur, un col haut et tous ses atours il a réussi à manger un repas très confortable.
Sur notre gauche se trouvait un groupe composé d'un capitaine, sa femme et de deux autres frères d'armes.
Cette brave petite parisienne a tout de suite conquis mon admiration car, malgré ses efforts surhumains, les larmes coulaient sur son visage, elle n'a jamais cédée une seconde à son émotion mais a joué son rôle d'hôtesse, faisant de son mieux pour la mettre de côté. les invités à l'aise et souriants s'informant sur leur famille et leurs amis, comme si elle recevait chez elle dans des circonstances ordinaires.
Un quart d'heure avant midi, nous les avons laissés et nous nous sommes frayé un chemin à travers la foule toujours plus nombreuse en quête de notre train.
"L'express de 12 heures, quelle plate-forme?" A demandé H ?
Le train de dix heures n'est pas encore parti, monsieur!
"Y a-t-il un risque qu'il ne parte pas?"
"Oh non, mais il y a de forte chance que ce soit le dernier. "
Notre homme a dit la vérité, comme l'avait prédit notre ami le politicien, à midi l'autorité militaire

[30]

a pris le contrôle de la station. Tous ceux qui avaient eu le malheur d'être restés furent obligés d'attendre à Paris trois semaines mortelles. Sur le chemin de fer de l'Est, tous les services des passagers furent immédiatement dédiés uniquement au transport des troupes.
Il me semble que c'était le train le plus long que j'ai jamais vu. Les wagons s'étiraient bien au-delà de la gare, sous un soleil torride. Chaque voiture était remplie bien au-delà de sa capacité normale. Il ne pouvait être question dans quelle classe on voyagerait, on voyageait où l'on pouvait! Pourtant, personne ne semblait s'en soucier. J'ai réussi à trouver une place dans un compartiment déjà occupé par deux jeunes St-Cyrien en uniforme et gants blancs, un couple très corpulent et une demi-douzaine d'hommes de la classe ouvrière.
Nous allons nous asseoir à tour de rôle, monsieur, dit l'un d'eux tandis que H. poussait plus loin dans le couloir.

Au bout de cinq minutes, la conversation était devenue générale. Bien qu'il n'y ait pas encore eu de déclaration officielle, tous les participants étaient convaincus que la nouvelle serait bientôt rendues publique

[31]

et, bien que la foule ne fût certainement pas joyeuse, elle n'était certainement pas triste. La plupart des hommes avaient reçu leurs ordres dans la matinée, et avaient fait leurs adieux à leurs proches à la maison. En conséquence, il n'y avait pas de scènes d'adieu déchirantes, pas de congés larmoyants de la famille et des amis, pas de manifestations inutiles. Par la porte de notre compartiment étouffant, qui, jusqu'au dernier moment, était restée ouverte, nous pouvions voir le train sur le quai opposée, se remplissant rapidement d'hommes, portant chacun une nouvelle paire de chaussures, soit en bandoulière, soit parfaitement enveloppé dans une boîte ou un paquet de papier. Puis sans aucun avertissement, sans vociférations hilarantes de la part de ses occupants, il sortit tranquillement de la gare, pour être immédiatement remplacé par un autre train de voyageurs.
Cinq fois nous avons assisté à la même opération avant que le train de dix heures ait décidé de quitter Paris. Puis, alors que le chef de gare passait sur le quai et claquait les portes, un visage juvénile se fraya un chemin dans l'ouverture de notre compartiment.
« Bonjour Louis », dit-il en s'adressant à l'un des ouvriers. "Bonjour, Louis, tu es ici aussi!"

[32]

'' Eh bien, cette fois je crois qu'on y va! Hein?
Notre porte s'est fermée et le chef de gare a sifflé. «Bon voyage!» Cria le garçon par la fenêtre. La même chose pour toi, répondit l'autre. C'était tout. Ce n'était pas un voyage très mouvementé. Il était simplement long et chaud. Nous nous sommes arrêtés à chaque gare pour laisser descendre ou pour prendre des passagers. Nous avons été laissés de côté et oubliés pendant de longues heures afin de permettre aux trains express remplis d'hommes se dirigeant vers la frontière orientale de passer. À Changis-St. Jean passant ma tête par la fenêtre j'ai été témoin d'un spectacle très touchant. Un jeune homme vêtu de son uniforme de capitaine bien ajusté, accompagné de son épouse et de deux jolis bébés, se préparait à prendre congé. Il devait être bien connu et estimé dans son petit village, car le curé, le maire, le conseil municipal et de nombreux amis étaient venus le voir. Le couple comporta dignement jusqu'à ce que le coup de sifflet retentisse, puis, s'étreignant l'un l'autre, dans un geste presque brutal

[33]

ils se séparèrent, lui pour sauter dans le train en mouvement au milieu des cris de sympathisants, et elle, ses épaules tremblantes d'émotion, pour revenir à sa maison vide.

Quatre mois plus tard, presque jour pour jour, alors que de nouveau je mis ma tête à la fenêtre de la voiture en gare de Changis. Imaginez ma surprise en voyant presque le même groupe! Je reconnaissais le maire, le curé et les autres, et un petit frisson me parcourut le dos quand j'aperçus la jolie femme du capitaine, les yeux rouges et gonflés sous un long voile de veuve couvrant son visage. Cette même petite assemblée pleine d'espoir du premier août s'était de nouveau réunie sur le quai de la gare pour prendre possession de la dépouille de leur héroïque défunt et la conduire jusqu'à son dernier lieu de repos.

Naturellement, comme ils ne nous attendaient pas avant six heures au château, il n'y avait pas de voiture pour nous ramener. "Nous prendrons le taxi de l'hôtel jusqu'à Charly puis nous téléphonerons à la maison", a déclaré H. à la descente du train. Mais il n'y avait ni d'hôtel trape, ni véhicule de quelque sorte que ce soit à la gare.

[34]

Il est vrai que notre train avait près de deux heures de retard! L'idée de marcher environ quatre milles sous un soleil de plomb était tout sauf amusante, mais il semblait n'y avoir rien d'autre à faire. Ainsi, après un quart d'heure d'inutiles tentatives é à

essayer d'obtenir une calèche autour de notre station solitaire, nous sommes partis à pied. Nous avions à peine parcouru deux cents mètres quand nous aperçûmes un taxi parisien! H. l'a hélé! "Qu'est-ce que vous faites ici?" "J'ai transporté un monsieur qui était pressé. Vous savez qu'il n'y a plus de trains de Paris sur cette ligne depuis midi! Et il n'y en aura probablement pas pendant un certain temps. " «Voulez-vous nous emmener jusqu'à Charly? "Si c'est sur le chemin de Paris-oui! Je suis pressé de rentré. Je dois rejoindre mon régiment à la Gare du Nord avant minuit, mais j'aimerais d'abord avoir une autre corse comme celle-là. Cela vaut la peine à 150f par voyage! " Vous devez traverser Charly, il n'y a pas d'autre moyen de rejoindre Paris. Nous avons donc fixé notre prix et avons été emmenés dans notre petit bourg. Les habitants étaient à leur porte ou bavardaient en petits groupes,

[35]

nous avons fait sensation dans notre véhicule parisien. H. se rendit aussitôt à la Gendarmerie pour voir s'il y avait des nouvelles officielles par câble depuis notre départ du village. - C'est à vous de nous apporter des nouvelles, Monsieur, répliqua le brigadier. "Que disent-ils à Paris?" "La mobilisation sera affichée à quatre heures." Un éclat de rire cordial, qui était le plus rafraîchissant dans la tension du moment, éclata des trois gendarmes. "Eh bien, il est maintenant quatre heure moins cinq, et si ce que vous dites est vrai, je suppose que nous saurons quelque chose à ce sujet sous peu! Ne vous inquiétez pas. Ce n'est pas si grave que vous le pensez. H. leur a serré la main et nous sommes partis. À l'hôtel, nous avons eu le château au bout du fil et avons immédiatement demandé la Victoria. Comme le cheval devait être harnachés et qu'il y a un trajet de deux milles jusqu'à Charly, nous nous sommes arrêtés un moment à l'hôtel et avons discuté avec la propriétaire. "Comment se fait-il que votre véhicule ne soit pas à la gare?" demanda H. "Oh," répondit-elle, "nos agents l'ont réquisitionné tôt ce matin,

[36]

pour que mon mari les conduisent à Soissons. Il n'est pas encore rentré! Avant d'aller plus loin dans mon récit, je dirai ici, de peur que je ne l'oublie, que deux des prétendus officiers furent capturés dans la quinzaine et fusillés à Meaux comme des espions allemands - le troisième réussit à s'échapper. En entendant la voiture descendre la colline, nous sommes allés à la porte. Au même moment, nous avons vu le gendarme à pantalon blanc se précipiter vers la mairie. En apercevant H., il leva l'enveloppe scellée qu'il tenait à la main et cria: Vous aviez raison, monsieur. C'est arrivé! Nous avons sauté dans la Victoria, mais en traversant la place, le garde-champêtre a attrapé la bride et nous a arrêtés dans notre course.
« Un instant, Monsieur. » Puis le crieur public est apparu, provoquant instantanément l'attroupement des groupes dispersés. Il n'avait pas besoin de faire sonner sa cloche. Il leva simplement la main et a obtenu un silence instantané, puis lentement lu avec un ton profond, solennel et mesurés, que je n'oublierai jamais jusqu'à mon dernier jour.

" Extrême urgence. Ordre de mobilisation générale. Le premier jour de la mobilisation est le dimanche deux aout! "

[37]

C'était tout! C'était suffisant! La tension de ces deux derniers jours était brisée. Peu importe les nouvelles, ce fut un soulagement. Et nous roulions au milieu du bourdonnement de centaines de langues, relâchées après le suspense angoissant.
La nouvelle n'avait pas encore atteint Villiers quand nous avons traversé la rue du Village. Nous sommes rentrés dans le château et avons retrouvé Elizabeth Gauthier, ses enfants et presque tous les domestiques, groupés près du hall d'entrée. Ils ont regardé vers nous avec un regard interrogateur. Lorsque H. pris la parole pour répondre, le vif éclat du tocsin, tel qu'il ne résonne qu'en cas d'extrême urgence, suivi du roulis du tambour, leur annonça mieux que nous que le pire était venu.
Les domestiques se retirèrent en silence alors que la cloche sonnait toujours. Au même moment, nous entendions le bruit des sabots sur la route, tandis que les paysans se précipitaient des champs vers la mairie.
Je nous revois encore tous, debout sous le soleil radieux de l'après-midi, Elizabeth mur murant entre deux sanglots,

[38]

"O mon Dieu, ne prends pas mon mari!", le petit Jules accroché à ses jupes, étonné de sa détresse, et la petite Colette, heureuse, légère et bouclée, pourchassant des papillons sur la pelouse devant nous!

[39]

Chapitre II

Premier Août.

Le tocsin cessa, mais le tambour roula.

En un instant nous nous étions remis du premier choc, et tous sortaient sur la grande route pour entendre la déclaration. Pour H. et moi c'était déjà une chose du passé, mais nous voulions voir comment les paysans le prendraient.

A Villiers comme à Charly, c'est le garde-champêtre qui était chargé de cette mission solennelle, le vieil homme avait une figure des plus pathétiques alors qu'il se tenait là, les baguettes à la main, les lunettes remontées, tout transpirant et ses joues bronzées et flétries.

Qu'avez-vous à dire? Demanda une femme, trop impatiente pour attendre que tout le monde soit rassemblé.

"Rien de bon" était la réponse philosophique, et notre ami se racla la gorge et fit son annonce.

Il a été reçu dans un silence de mort. Pas un

[40]

murmure, aucun commentaire ne sortit de la foule, tandis que les groupes se dispersaient, et que chacun regagnait à son logement.

Nous avons emboîté le pas, et je suis allé avec H. vers la salle des domestiques.

"Donnez-moi les clés de la cave à vin", dit-il. « Et, Nini », continua-t-il en s'adressant à ma plus jeune servante, âgée de dix ans, « Nini pose un drap et sort les coupes de champagne. Les garçons ne partiront pas sans un dernier toast joyeux.

" Il y en avait quatre; quatre d'entre eux dont les livrets militaires leur ont ordonné de se rendre à la gare la plus proche, avec deux jours de rations, le plus tôt possible après la déclaration de mobilisation. H. eut à peine le temps d'apporter le champagne avant que nous puissions entendre les hommes descendre les escaliers depuis leur chambre. Leurs bagages ont été rapidement préparés - un change de sous-vêtements et une deuxième paire de chaussures composaient leurs trousseaux - Julie s'est précipitée avec du pain, des saucisses et du chocolat! "Mettez ceci dans vos sacs", a-t-elle dit. Bien que personne ne leur ait dit, tous ceux qui restaient semblaient avoir deviné quoi faire, car de la même manière, George, l'un des jeunes jardiniers, avait attelé les chevaux au

[41]

chariot de la ferme et s'était dirigé jusqu'à l'entrée de la cuisine.

Un moment après, Catherine m'appela et me demanda en larmes la permission d'accompagner son mari et son frère jusqu'à Paris. Les circonstances étaient trop graves pour refuser une telle demande et j'ai acquiescé de la tête.

"Allez, les garçons," cria H. "Sonnez la cloche de la ferme, Nini, et appelez les autres.

" Leurs visages radieux d'excitation, ils se sont réunis autour de la longue table. H. a rempli les verres et a ensuite levé son verre.

"Vive la France, et à votre retour!". a-t-il dit.

"Pour la France, et à notre retour en toute sécurité!", Ils ont fait écho.

Nous avons tous trinqué et le liquide ambré a disparu comme par magie. S'ensuivit une poignée de main cordiale et ils s'entassèrent tous dans le petit chariot. George fit claquer le fouet et en un instant ils avaient tourné au coin et étaient partis.

Parti - parti à jamais - pendant les longs mois qui ont suivi, combien de fois je me suis souvenu de ce joyeux toast, et maintenant, un an plus tard, alors que j'écris ces lignes, je sais avec certitude qu'aucun d'entre eux ne réalisera jamais ce «retour en toute sécurité». "

[42]

Elizabeth Gauthier a supporté à merveille la tension. Elle était la première à admettre qu'après tout cela aurait été trop d'essayer de dire au revoir à son mari. H. et moi avons alors décidé qu'il était préférable pour elle d'amener ses enfants et sa femme de chambre

au château où nous partagerions notre sort en commun. Nous n'avions pas de temps de nous lamenter - car la disparition soudaine du cuisinier, du majordome et des trois plus importants ouvriers agricoles de la ferme laissait une très grande brèche qui devait être comblé immédiatement. Il n'y avait rien d'autre à faire que de «doubler», et les filles et les femmes ont volontairement offert de faire de leur mieux.

Julie, la seule personne de plus de trente ans, a offert de prendre en charge la cuisine. A George et Léon revenaient les jardins, les écuries, les chevaux, les chiens, les cochons et le bétail. Yvonne, âgée de dix-sept ans, a offert de traire les vaches, de faire le beurre et le fromage, de s'occuper des poulets et de mon élevage de canards, tandis que Berthe et Nini, âgées de quatorze et dix ans, étaient chargées de s'occuper du château! Ce n'était pas équipement très brillant pour diriger un établissement aussi grand que le nôtre, mais tous étaient disposé et si plein de bonne humeur que les choses ont été moins négligées que l'on aurait pu imaginer.

[43]

L'excitation de la journée avait été telle qu'après un repas très hâtif nous nous sommes retirés de bonne heure épuisés. La nuit était calme, si bien qu'à quatre milles de la gare, nous entendions le grondement des trains qui passaient le long du fleuve.

"Hark!" A déclaré H. "Comme ils sont proches l'un l'autre!"

Nous les avons chronométrés. À peine une minute entre chaque. Puis, nos oreilles s'habituant, nous **avons rapidement pu distinguer le passage des trains de marchandises, ainsi que des trains vides rentrant à Paris.**

"Écoutes! Ces deux derniers étaient pour les troupes! Celui-là pour les munitions. Oh, quel lourd! Ça doit être pour l'artillerie! »Et nous nous sommes endormis avant que le bruit cesse. En effet, pendant trois longues semaines, il n'y a pas eu de fin, alors que nuit et jour le chemin de fer de l'Est se dépêchait de transporter ses marchandises vers la frontière orientale.

Dimanche matin, le 2 août, nous nous sommes tous retrouvé nos postes au lever du soleil. Elizabeth et moi-même sommes descendus à Charly pour la messe de huit heures. Tout le long de la route, nous avons croisé des hommes et des garçons qui se rendaient à la gare. L'église était pleine,

[44]

AT THE ENTRANCE TO EVERY LITTLE VILLAGE WE WERE OBLIGED TO HALT [Page 56]

mais il n'y avait que des femmes et des hommes âgés dans l'assemblée ; pourquoi, nous ne le savions que trop, et beaucoup d'épouses et de mères étaient venues cacher leur chagrin. Notre vicaire était un homme très âgé, et la nouvelle lui avaient causé un tel choc qu'il était incapable de dire un mot après avoir atteint la chaire et se tenait là, bouche bée, les larmes coulant sur son visage pendant près de cinq minutes et de finalement se retirer sans émettre de sons.

Ce n'était pas vraiment la plus heureuse des choses qui aurait pu arriver, car son attitude encourageait les autres à céder à leurs émotions et il y eu un silence des plus impressionnants suivi de beaucoup de reniflements!

Tout semblait mieux, après la douche, et la congrégation se sépara avec un certain soulagement.

Avant de quitter la maison, H. m'a dit de chercher l'épicier et de mettre un stock de tout ce qu'elle a distribué. "Vous voyez", a-t-il dit, "nous sommes maintenant coupés de toutes les ressources. Il n'y a pas de grandes villes à portée de main, où nous pouvons nous approvisionner, et nos épiciers n'auront rien à vendre une fois leur stock épuisé. Vous vivez dans l'espoir que la mobilisation durera trois semaines.

[45]

Que ferez-vous si cela dure plus longtemps? Il n'est jamais mauvais d'avoir des provisions en réserve! "

"Tout mon sel, mon sucre et mon essence ont été mis de côté pour l'armée. On m'a ordonné de le faire ce matin, mais je vais voir ce que je peux faire pour vous, a déclaré ma charmante épicière.

«C'est agréable, pensai-je. Pas d'essence, pas de moteur, pas d'électricité! La privation à commencer tôt. Mais pourquoi grogner! Nous irons nous coucher avec les poules et ne manquerons pas! "

Madame Leger et moi fîmes une longue liste de produits d'épicerie et d'article de première nécessité, et elle se mit à les peser et à les emballer, puis par empiler les paquets dans le piège dressé près de sa porte latérale.

Notre cher vieux César a dû être surpris par le charge qu'il devait porter à la maison, mais Elizabeth et moi avons décidé qu'un «oiseau dans la main en vaut deux dans la brousse», et on ne pouvait jamais dire quel «ordre» étonnant demain pourrait produire.

Comment H. a ri quand il nous a vu monter l'avenue.

"Je ne pensais pas que tu me prendrais si littéralement,"

a-t-il dit. "Pourquoi, la guerre n'est même pas déclarée, et ici nous nous préparons à un siège!"

"Peu importe," je suis revenu, "vous devez vous rappeler qu'il y a douze personnes à nourrir, et nous allons bientôt partir avec tout ce que j'ai ici."

L'après-midi a été consacré à l'organisation de nos appartements. Pour des raisons de commodité, nous avons décidé de fermer une partie du château et de vivre le plus près possible ensemble dans une aile. Les enfants et les jeunes serviteurs semblaient considérer le tout comme une grande plaisanterie - ou plutôt, comme longue partie de pique-nique, la maison tintait d'un éclat de rires joyeux.

Le Lundi trois, Elizabeth et moi avons abordé les provisions qui étaient empilées sur la table dans la salle des domestiques. Une visite à la réserve et un peu de calcul ont montré qu'il y avait déjà suffisamment d'épicerie jusqu'à la fin du mois.

«Très bien», dis-je. «Maintenant, nous diviserons le reste en trois parties égales, ce qui assurera septembre, octobre et novembre. À ce moment-là, nous saurons quelles précautions prendre!

"Eh bien, j'espère bien!" Vint la réponse souriante. Et nous nous sommes mis au travail. Tout cela me rappelait les jours de mon enfance quand je jouais à la

ménagère, mesurant sur la balance de ma maison de poupées tant de riz, tant de farine, tant de macaroni, etc.
Je pouvais à peine croire que j'étais sérieuse.

Nous étions au milieu de notre tâche lorsque nos jardiniers apparurent, portant entre eux un panier à linge rempli de prunes.
"Madame, elles ne peuvent pas attendre un jour de plus. Elles sont prêtes à être cuisiner maintenant. "

C'était presque une surprise désagréable, car nous étions déjà aussi occupés que possible. Mais il n'y avait aucun moyen d'attendre, sinon les fruits seraient gâtés.
"Est-ce que ce sont toutes les prunes?"

"Ah, non, madame, il y a encore deux paniers. Et dans un jour ou deux, les mûres et les cassis doivent être cueillis ou ils vont pourrir sur les vignes. »

«Le ciel nous préserve!» Pensais-je. «Allons-nous jamais arriver à la fin de tout cela!

» Mais à quatre heures, le premier panier de prunes était lapidé, le sucre pesé, et une énorme bassine de cuivre de confiture bouillait joyeusement sur le feu.

«Où allez-vous cacher vos provisions maintenant que vous les avez si magnifiquement ligotées?» Demanda H., les yeux pétillants.

[48]

"Les cacher?"

"Oui!"

"Pourquoi ?"

"En cas d'invasion."

Nous étions tous simplement tordu de rire. "Eh bien, si les Allemands parviennent jusqu'ici, il n'y aura pas beaucoup d'espoir pour nous tous", je suis rentré.

"Non, mais blague à part; Supposons que nous ayons subitement des troupes françaises en quartiers, allez-vous tranquillement produire votre stock, le laisser dévorer en un jour ou deux, et rester les mains vides quand ils partiront? Vous voyez, ce ne sont pas les petits gars qui vont souffrir. Un grand endroit comme celui-ci avec toutes ses chambres et ses écuries est l'endroit idéal pour un camp! "

Cette idée ne nous était jamais venue à l'esprit et nous nous sommes mis à réfléchir où nous pourrions cacher en toute sécurité nos provisions à trois endroits différents. Enfin, il fut convenu qu'une partie serait placée au milieu des piles de draps dans le placard à linge; la seconde partie cachée sur l'étagère du haut d'une armoire très haute de mon dressing avec des articles de toilette groupés devant elle; tandis que le troisième montait un petit escalier menant au grenier et passé à travers une petite ouverture dans l'espace sombre qui mène aux poutres et aux chevrons.

[49]

Tout était si enfantin que nous applaudissions et étions aussi heureux que des rois lorsque nous avions découvert une si bonne cachette.

La nuit commençait alors que j'étais en train de verser le reste de la confiture de prunes dans les verres alignés le long de la table de la cuisine. Berthe en avait compté près d'une centaine, et je songeais sérieusement à faire profession de confiturière, quand, avec beaucoup de bruit et de trompette, une voiture fermée monta l'avenue et s'arrêta devant l'entrée. Je me précipitai à la porte de la cuisine, déliant mon tablier tandis que je courais, arrivant au moment même où un officier sautait du véhicule, et avant que j'eusse le temps de le reconnaître dans son nouvel uniforme, le capitaine Gauthier se précipita en hurlant:

"Je suis venu chercher Elizabeth et les enfants!"

Les autres aussi avaient entendu le véhicule et, en un instant, il y eut toute une assemblée dans la cour.

"J'ai eu beaucoup de difficultés à quitter Paris. Mon passeport n'est valide que jusqu'à minuit, » expliqua le capitaine alors que son épouse et H. apparaissaient, et n'avait presque pas le temps de saluer : « Faites vite», continua-t-il en se tournant vers Mme Gauthier. "Nous devons partir dans un

[50]

un quart d'heure, ou notre machine n'atteindra jamais en ville à temps. "

Je me suis précipité avec Elizabeth à son appartement, où nous avons réveillés et habillés deux enfants très étonnés, tandis que la petite servante jeta littéralement les nécessités de la toilette et quelques vêtements dans un énorme sac de Gladstone*.

" De toute évidence, Léon ne nous croit évidemment pas en sécurité ici! Tu ferais mieux de venir aussi, murmura Elizabeth en descendant les escaliers.

Entre-temps, H. avait interrogé notre ami sur ce qui s'était passé à Paris au cours des vingt-quatre dernières heures.

"L'Angleterre nous rejoindra probablement, et il y a toutes les chances pour que l'Italie reste neutre", a-t-il annoncé lors de notre apparition. Et puis ... Vous devez venir à Paris. Vous êtes trop près du front ici », continua-t-il en entassant sa femme, ses bébés et son domestique dans le taxi.

Et ainsi, avec à peine le temps pour un adieu, le véhicule s'éloigna comme il était venu, laissant H. et moi regarder au-delà dans la nuit.

Quand je suis retourné au garde-manger, j'ai trouvé Nini pleurant copieusement. Imaginant qu'elle avait été effrayée par le départ soudain de nos

*Le sac Gladstone. Un symbole de la Grande-Bretagne Victorienne. Une plongée dans le passé d'un pays est toujours appréciée par les amateurs vestimentaires, car cela nous fait redécouvrir les pièces légendaires. Désormais reconnu comme un sac d'horlogerie appartenant à des individus au style nuancé, ce sac Gladstone était autrefois porté par les premiers ministres du Royaume-Uni. Il est notamment passé entre les mains de William Ewart Gladstone, qui lui a valu sa renommée. Entre 1809 et 1898, cet homme politique a occupé le poste de premier ministre pas moins de quatre fois.

[51]

amis, je rassemblais mes esprits pour la consoler et la rassurer, quand elle éclata : «Oh, Madame-Madame-les pâtés-»

"Bien?"

"Les charmants pâtés! Tout a brûlé en cendres! Quel gâchis!"

Dans notre excitation nous avions oublié de sortir du four deux beaux pâtés de lièvre dont j'étais vraiment fier. Et comme Nini l'a exprimé, ils ont été réduits en cendres. Comment H. ricana à notre première mésaventure domestique.

Vous êtes bonnes cuisinières, dit-elle en se tournant vers Berthe et Nini, qui baissaient la tête et rougissaient. "Et c'est à vous que je vais confier Madame quand je partirai!"

Mardi, le quatre, le tambour roula de bonne heure et le garde-champêtre annonça la déclaration de guerre. Ce n'était une nouvelle pour personne, car tous avaient considéré la mobilisation comme la réalité.

Nous déjeunions quand nous entendîmes un étrange grondement sur la route. C'était un tel drôle de bruit - à mi-chemin entre celui d'un rouleau à vapeur* et d'une batteuse - que nous nous sommes tous les deux dirigés vers la loge pour voir ce qui se

***les rouleaux compresseurs de l'époque étaient à vapeur…**

[52]

passait. Nous n'étions pas un peu surpris de voir nos gendarmes assis dans un véhicule archaïque, dont le souffle et la respiration sifflante trahissaient son âge. Ils se sont arrêtés quand ils nous ont vus, et après avoir échangé des salutations, ils se sont moqués de leur véhicule en riant - beaucoup moins imposants que leurs chevaux bien entretenus, mais la seule chose qui pouvait parcourir entre soixante-dix et quatre-vingts miles par jour! Nous apprîmes d'eux que la mobilisation se déroulait à la perfection, et que dans toutes leurs tournées dans les villages et hameaux isolés, aucun délinquant n'avait été trouvé, pas un seul homme ne manquait! Tous avaient volontairement répondu à l'appel aux armes!

Entre l'excitation et tout le travail qui devait être fait à Villiers, le temps passait avec une rapidité phénoménale. Nous n'avions pas encore eu l'occasion de nous rendre compte de l'absence de courrier et de journaux, et même si j'avais toujours eu le sentiment inconscient que H. finirait par recevoir ses ordres de marche, ce fut plutôt un choc quand ils arrivèrent. Étant dans un département frontalier, il a été appelé plus tôt que prévu. Et au lieu d'être envoyé autour de circuit (par voie de contournement) pour atteindre son régiment au Sud

[53]

de Paris, il reçut l'ordre de gagner immédiatement Château-Thierry, *où* il attendrait les instructions.

Evidemment, je faisais et défaisais son sac pour la vingtième fois depuis dimanche, dans l'espoir de trouver un minuscule espace pour y glisser un article de plus – puis en descendant, j'ai sauté dans le chariot et attendu qu'il me rejoigne. Malgré la solennité du moment, je ne pus m'empêcher de rire quand il parut, pour avoir dédaigné le costume immaculé que j'avais soigneusement préparé, il avait enfilé un pantalon peu recommandable, et une vieille veste Norfolk* taché. Une chemise en flanelle délavée et un foulard de soie noué autour du cou complétaient cet étrange costume surmonté d'une casquette à longue visière et d'un sac de toile délabré, ce dernier à moitié plein et en bandoulière. Anticipant ma question, il m'expliqua qu'il était inutile de jeter un costume parfaitement neuf. Quand il devrait recevoir son uniforme, sa tenue civile devrait être mise en lieu sûr pour son retour. C'était la coutume en temps de paix, mais qui pourrait le dire? il pourrait même ne jamais obtenir d'uniforme, encore moins l'espoir de voir encore des vêtements.

***La Norfolk jacket est l'équivalent du pantalon cargo grâce à ses multiples poches et sa grande solidité. On en trouve de très nombreuses déclinaisons au fil de l'histoire mais toutes partagent cet idéal de confort et cette capacité de transporter de nombreux objets dans vos poches…**

[54]

Et puis, quand j'ai commencé à examiner le contenu dérisoire de son sac, il a tenu compte de ma déception, racontant que son père, qui avait servi dans la campagne de 1870, lui avait toujours dit qu'une bobine de ficelle et un jackknife (couteau Suisse) étaient suffisants comme bagages pour n'importe quel soldat. Je suppose qu'il devrait le savoir et qu'il allait simplement poser une autre question quand ...

"Ecoute", dit-il en posant le pied sur le marchepied. "Ecoute - avant que j'oublie. Mes dernières volontés sont chez mon notaire à Paris, et sur ta table se trouve une lettre pour ton père, si quelque chose m'arrive, tu sauras quoi faire. »

Nous sommes partis en silence.

J'ai laissé les chevaux marcher presque tout le chemin du retour et mes pensées étaient occupées, très occupées le long du chemin. Ici j'étais seul - mari et amis avaient disparu comme par magie. Mes plus proches parents se trouvaient à plus de cinq mille miles (8047km) de là - et la communication avec le monde extérieur était entièrement coupée, car le ciel savait combien de temps. Évidemment, il n'y avait rien d'autre à faire que de faire face à la situation, d'autant plus que tous ceux qui étaient à mon service, à l'exception de Julie, avaient moins de vingt ans et cherchaient en moi un soutien moral. Ce n'était pas le moment de

[55]

s'effondrer. Si je tombais en panne, l'anarchie régnerait immédiatement.

Mais que faire? Continuer à vivre comme un ermite dans ce grand domaine? L'idée m'a épouvanté. Cela semblait une existence si inutile - et quelques instants plus tard j'avais décidé de transformer cet endroit en hôpital. Mais comment et à qui dois-je l'offrir?

Je me suis arrêté à la gendarmerie, où nos amis ont pu me donner des informations.

"La formation sanitaire la plus proche était à Soissons - la Croix-Rouge. Le président pourrait probablement m'aider. "Alors, j'ai donc remercié le gendarme et suis partis, après avoir décidé d'y aller dès le lendemain.

Soissons n'est qu'à vingt miles (32km) à vol d'oiseau, mais presque le double par la route sinueuse, et je calculais à quelle heure je devais partir et où je reposerais la travée, en entrant dans la cour.

«Rien de nouveau, George?» Dis-je en prenant la bride.

Rien, madame, sauf que nous avons reçu l'ordre que tous les chevaux doivent être présentés à Château-Thierry pour la révision demain avant dix heures.

[56]

"Tous les chevaux?"

"Oui, Madame, avec le harnachement complet, les licous* et les charrettes agricoles.

" C'était une surprise! Supposons qu'ils soient tous pris, pensais-je, je serai presque prisonnier.

Et mon voyage à Soissons?

"Ne le détache pas !" dis-je alors que George se dirigeait vers l'écurie. "Je retourne à Charly."

Dans notre petit chef-lieu de canton, j'ai réussi à acheter une bicyclette pour femme. "Cela peut être utile", pensais-je. C'était la dernière machine qui restait. De la boutique, je suis allé à l'hôtel.

«Où est votre mari?» Demandais-je à la propriétaire.

"Pourquoi, Il est parti avec le chauffeur pour apporter notre autocar et le taxi au comité de réquisition."

"Comment?"

"Oui madame."

"Mais je voulais qu'il me conduise à Soissons demain!"

"Eh bien, s'il revient ce soir et qu'on lui laisse un véhicule, je vous le ferai savoir, madame. "

Dans l'après-midi, le tambour a battu à nouveau et j'ai

*** LICOU : Harnais de tête, en cuir ou en corde, servant à attacher les solipèdes à la mangeoire, au poteau, ou à les assujettir.**

[57]

appris que tous les boulangers du village (il y en avait trois) avaient été appelés au front et que nous étions susceptibles d'être sans le personnel de la vie.

En présence de la calamité imminente, le *gouvernement* du village avait donc décidé de reprendre la boulangerie - il avait trouvé un vieil homme et un très jeune apprenti qui effectueraient le travail, mais il a été demandé à chaque citoyen de déclarer le nombre de personnes composant sa maison et afin d'économiser de la farine, on aurait droit à autant de pain que de tête et chaque famille devait venir chercher son ravitaillement à la mairie entre onze heures et midi!

Inutile de dire que cela devait être payé en espèces, bien que le Conseil se soit réservé le droit de s'occuper des pauvres du village. De même, tout le sel avait été réservé à l'armée, et nous devions être rationnés à soixante-quinze grammes par semaine et par

personne! Tout cela semblait plutôt terrible, mais quand mis en pratique, il a été prouvé que les rations étaient très généreuses et que personne n'avait de raison de se plaindre.

Le lendemain à quatre heures du matin, il y avait un flot perpétuel de chariots sur la route qui menait à Château-Thierry.

[58]

Je me suis habillé et je suis allé aux écuries où George et Léon étaient déjà au travail. Plus d'une fois, j'ai eu la gorge serrée en tapotant le dos glacé de mon cher vieux César et de ma belle étendue.

Les filles avaient décoré les charrettes d'énormes grappes de coquelicots, de marguerites et de fleurs de maïs et, en plus de ces bouquets tricolores, une petite branche de laurier était collée sur la bride de chaque cheval. Il y avait une distribution généreuse de sucre, et chaque cheval était embrassé sur le bout de son nez, puis les garçons ont rejoint la procession sur la grande route.

Je les ai observés à l'abri des regards. " Est-ce qu'un jour nous arrêteront de dire " au revoir "? Quand ces départs cesser ont-ils ? Pensai-je en me détournant de la porte. Mais on ne me donna pas le temps de rêver, car une clameur des plus étonnantes s'élevait d'une porte un peu plus haute sur la route, et, regardant dans cette direction, j'aperçus le père Poupard qui conduisait son cheval et sa charrette. Il était suivi par sa femme et sa belle-fille, deux paysannes musclées, qui déploraient fort le départ de leur monture!

"Non, non!" Hurla littéralement la mère Poupard.

[59]

"C'est la dernière goutte!

Les deux fils partis, et maintenant notre cheval! Qui va apporter notre récolte? Le Seigneur est injuste. "

"Et les enfants des frères - de pauvres choses sans mère - dans un asile d'orphelins à Epernay! Comment pourrons-nous aller les voir maintenant? Oh non! Oh, non - "gémissait Julia.

«Poupard!» S'écria sa femme en essuyant ses larmes au coin de son tablier et en fixant ses yeux bleus vif sur son mari. «Poupard, ne traîne pas! S'ils te paient pour ton cheval, souviens-toi, pas de folie. Tu te précipites ici avec l'argent - nous avons besoin de toi pour aider dans le vignoble. "

"Ce n'est pas le moment de faire des virées", a pleuré Julia.

"Père Poupard," réprimanda son pote en colère, brandissant une pelle, "Père Poupard, fais attention à ce que je dis!"

Et puis, d'un ton plus modéré, mais distinctement audible à une trentaine de mètres: «J'ai mis une bouteille dans ton panier. Tu n'auras pas besoin d'acheter quoi que ce soit de plus. "

Il y avait une emphase distincte sur le mot acheter, qui m'a indiqué que la mère Poupard, évidemment habituée aux manières de son mari, avait fourni abondamment pour son voyage mais

[60]

avait soigneusement vidé ses poches avant le départ.

Je suis retourné à mes réserves, mais au fur et à mesure que la journée avançait, le manque de communication avec le monde extérieur commençait à me prendre. Vers quatre heures, je pris mon vélo et je descendis à Charly. A un quart de mile de notre porte, en face de la mairie, un maçon avait enfoncé deux énormes poteaux dans le sol de chaque côté de la route et balança une lourde chaîne entre eux.

Je regardai avec méfiance le maître d'école qui se tenait sur le pas de la porte, surveillant le travail. Il a expliqué qu'il avait reçu des instructions selon lesquelles tous les passants, inconnus de ce village, devaient être arrêtés afin de vérifier leurs papiers. Les hommes et les garçons qui restaient devaient à tour de rôle monter la garde, et ainsi aider à éradiquer la circulation des espions. Deux véhicules suspects et un homme à vélo avaient déjà été signalés. S'ils apparaissent et ne parviennent pas à produire leurs papiers, une arrestation immédiate suivra. S'ils offraient le la moindre opposition ou tentative d'évasion, les sentinelles avaient ordre de tirer.

J'ai demandé si cela serait nécessaire pour moi

[61]

d'avoir un sauf-conduit, pour se rendre à de Charly, et peut-être de la gare de Nogent, où j'espérais que les soldats d'un train qui passait me jetteraient un journal.

M. Duguey a répondu qu'il recevrait volontiers son premier passeport et qu'il était merveilleusement impressionné par mes papiers. Il a admis que le fait de vivre dans l'obscurité commençait aussi à l'énerver, et m'a demandé, au cas où mon plan réussirait, si je serais disposé à le mettre sur le panneau d'affichage public afin que tous puissent voir les nouvelles. J'acquiesçai volontiers, et après avoir posé quelques questions sur les noms, l'âge, les caractéristiques et la destination, il apposa le cachet sur mon papier et je partis.

A Charly, les mêmes préparatifs avaient été faits, et deux hommes âgés, appuyés sur leurs fusils, ont souri en présentant mon papier à inspection.

A l'hôtel, le propriétaire venait de rentrer après avoir attendu près de vingt-quatre heures pour présenter ses machines. Toutes sauf une avaient été achetés pour l'armée. Mais avec son taxi à deux places, il a promis de me conduire à Soissons le lendemain matin.

[62]

Je continuai ma route et arrivai à Nogent pour constater que je n'étais pas la seule avec l'idée de mendier les journaux. J'ai entendu dire que plusieurs autres personnes des villages voisins avaient déjà réussi à se procurer un drap et étaient reparties précipitamment avec leurs trophées. Mon procédé était très simple. Il consistait à traverser les rails jusqu'à la plate-forme du train, à suivre les autres femmes déjà assemblées, et y attendre comme des oiseaux sur une clôture jusqu'à ce qu'un train venant de Paris passe. Puis, comme il a sifflé à travers la gare, nous avons crié en chœur, "Les journaux! Les journaux! "

Cela a fonctionné comme par magie. Nous là depuis à peine deux minute quand un train a été signalé. À son approche, nous avons constaté que le moteur et les voitures étaient décorés de guirlandes de fleurs et de vignes, tandis que des inscriptions telles que «Train de Plaisir pour Berlin» et de nombreuses caricatures avaient été inscrites à la craie les flancs brillants des wagons. Nos appels n'ont pas été vains. Avec des cris de joie, les garçons nous jetèrent volontiers les papiers qui furent accueillis comme la pluie de manne dans le désert. J'ai réussi à en collecter deux, L'Action Française et Le Bonnet Rouge.

[63]

Jusqu'à ce que d'autres plus fraiches soient procurés, les drapeaux royalistes et révolutionnaires étaient accrochés côte à côte sur le panneau d'affichage public de Villiers, prouvant que sous la Troisième République, Liberté, Egalité, Fraternité n'étaient pas de vaines paroles.

La nouvelle de la violation des territoires luxembourgeois et belge a créé moins de sensations que l'on aurait pu s'y attendre. Dans ces circonstances, les nouvelles de toute nature semblaient une bénédiction.

Il y avait encore tout un rassemblement devant la mairie lorsque les premières charrettes commencèrent à revenir de la révision. Ils étaient peu nombreux et éloignés les uns des autres, comparés à la double file qui était passé le matin. Mon cœur a tressaillit de joie en voyant George qui conduisait César dans la cour.

Trop vieux, madame, dit-il, les yeux brillants. "Bien qu'ils soient encore tellement en forme qu'ils l'ont presque gardé. Il est réservé pour un deuxième appel. "

"Et Florentin et Cognac?"

Le garçon mit sa main dans sa poche et tendit un bout de papier. Je l'ai pris et j'ai lu: «Bon pour 1200 francs, prix de 2 chevaux, etc. "

"Eh bien, Dieu merci, nous en avons encore un", pensai-je en entrant dans le hall.

[64]

Au même moment, la porte grinça et je distinguai vaguement dans le crépuscule grandissant les silhouettes de la mère Poupard et de Julia qui se hâtaient vers les écuries. J'ai suivi.

"George! George! » Appela Julia.

"Bien?" Vint la réponse de l'intérieur.

«George, où est le vieil homme?» Interrogea la mère Poupard toute excité.

"Comment puis-je savoir?"

"Notre cheval a-t-il été pris? Peux-tu nous le dire? "

"Je pense que Oui."

Alors pourquoi Poupard n'est-il pas revenu avec toi et Léon dans le chariot? L'as-tu vu?

"Oui."

"Où était-il?"

"Devant un café, alors que nous passions devant."

"0h, le vieux méchant! Le misérable! Mon Dieu, que devons-nous faire? Oh, le méchant vieil homme, si je l'avais ici, je le battrais bien!

Et mère Poupard commença à brandir une fourche avec une telle violence que je commençai à craindre que si elle échouait avec son époux délinquant, elle tomberait sur George pour se venger.

"Oh, le vieux diable! Oh…"

[65]

"Regardez, je ne suis pas son infirmière - maintenant dégagez, tous!" L'injonction servit à son but, pour se souvenir qu'ils n'étaient «pas chez eux», les deux femmes se retirèrent en colère, gémissantes et se lamentant d'une voix si sonore que leurs voisins sortirent pour voir ce qui se passait et se moquèrent de la menace de mère Poupard et de ce qu'elle ferait si jamais elle mettait le vieux entre ses griffes.

Le vendredi, à six heures du matin, j'avais déjeuné et j'étais prête à partir pour Soissons. Le taxi de l'Hôtel du Balcon a fait son apparition quelques instants plus tard, et après une visite à la mairie, où nous avons obtenu les laissés passés nécessaires, nous nous sommes mis en route.

A l'entrée de chaque petit village, nous étions obligés de faire halte et de montrer nos papiers, après quoi la chaîne était enlevée et nous autorisais à passer notre chemin.

Une demi-heure plus tard, alors que nous traversions Château-Thierry, nous pouvions voir les rangées de chevaux qui n'avaient pas encore été examinés alignés le long de la place. Les commissaires avaient travaillé toute la nuit et leur tâche était encore loin d'être achevée

[66]

Jusqu'à Oulchy-le-Château, les chaînes étaient les seuls signes extérieurs qui indiquaient l'état belliqueux du pays, et même à ce moment-là, ceux qui montaient la garde n'étaient pas en uniforme, il semblait plutôt que nous passions une série de barrière de péage. Cependant, en parcourant les routes splendides qui séparaient les grandes plaines fertiles, je constatais que la récolte était faite par des femmes, et que les routes elles-mêmes étaient vides de tout véhicule. De toute évidence seuls ceux qui avaient une mission importante étaient autorisés sur les routes nationales, ainsi gardés libres pour le transport des troupes ou de munitions.

A Oulchy, à mi-chemin de Soissons, nous nous arrêtâmes à un passage à niveau pour laisser sortir un long train paresseux de la gare. Quand enfin les barreaux furent redressés, beaucoup d'excitation régnait sur la petite plate-forme que nous n'avions pu voir de l'autre côté des rails. Des jeunes filles, tenant des seaux et des récipients à la main, bavardaient avec des femmes en banderoles dont l'air échevelé indiquait clairement qu'elles s'étaient réveillées à la hâte et s'y étaient précipitées sans penser à leur toilette.

[67]

«Qu'est-ce que c'est?» Demandai-je à la garde-barrière.

"Blessés!"

"Blessés?"

"Oui - les premiers. Pas assez blessés ils sont capables de voyager, mais pas assez pour tenir une arme à feu.

Et ils avaient tous tellement soif!

" Pauvres gars, pensais-je, déjà sortis des rangs alors que la première semaine n'est pas encore passée.

Plus persuadé que jamais de l'utilité de ma mission, je ne m'arrêtai pas plus longtemps et continuai vers Soissons. Un demi-mile plus loin sur la route, un homme âgé portant un paquet, héla notre véhicule. Nous avons ralenti, et le chapeau à la main il s'est approché.

"Je demande pardon pour la liberté que je prends," dit-il, "mais pourrais-je vous demander où vous allés?"

"Soissons."

"Vous rendriez un grand service à la municipalité si vous me permettiez de monter avec vous sur le siège vide. Vous voyez, les jeunes qui ont été laissés pour récolter ont brisé la seule machine de la communauté, et nous ne pouvons pas continuer la récolte avant de l'avoir réparée ou remplacé. Il n'y a plus de pièces, et de plus, pas de chevaux qui pourraient nous emmener à Soissons pour en trouver une, alors je me suis proposé de partir

[68]

à pied, mais cela signifie au moins deux jours complets perdus avant que nous puissions continuer notre travail. "

"Montez immédiatement," ai-je dit, et nous sommes partis.

Il ne fallut pas longtemps avant que je tire l'histoire de cet échevin de village, alsacien de naissance, et ses récits de la guerre de 1870 ont contribué à écourter le temps que nous étions obligés de passer au ralenti au bord de la route pendant que notre chauffeur réparait notre première crevaison. La roue de secours est tombée, et nous étions bientôt en route à nouveau. Mon compagnon a découvert que nous passions devant le monument aux soldats de la guerre franco-prussienne, presque caché dans une jolie châtaigneraie, au cœur de la forêt de Hartennes.

A la périphérie de Soissons, nous sommes tombés sur un escadron du Neuvième Régiment Territorial qui se reposait après les exercices du matin. Ces soldats ressemblaient beaucoup aux créatures «barbus» que j'avais vues garder le chemin de fer de l'Est, sauf qu'elles étaient encore plus pittoresques, car la plupart d'entre eux portaient des sombreros de paille. Lorsque nous avons croisé le capitaine sur son cheval, mon compagnon leva son chapeau et l'officier répondit par un salut.

«Un de tes amis?» Me suis-je risqué

[69]

"Non. Je ne l'ai jamais vu auparavant. "

"Mais tu t'es incliné, j'ai pensé."

"Certainement. C'est un officier de service en temps de guerre, et tous les civils lui doivent cette courtoisie.

J'aimais cela et j'imaginais qu'il s'agissait d'une urbanité de l'ancien temps, bien que souvent depuis que j'ai vu cela j'avais la preuve que la coutume n'était pas obsolète.

Un peu plus loin, nous arrivâmes devant une très joyeuse escadre, les cuisiniers, qui épluchaient des légumes frais et les versaient dans d'immenses bouilloires qui, une fois remplies, étaient saisis par les poignées par deux soldats et portés vers une grande caserne à quelques centaines de yards. (1 yard = 91,44m)

Puis nous avons emprunté une route pavée qui devait être une joie pour toutes les machines lourdes, mais qui nous a presque éjectés hors de notre véhicule léger. La patience et la bonne humeur a disparu très rapidement lorsque nous avons abordé une courbe, frappé le bon macadam, et j'ai vu les deux flèches de Saint-Jean s'élevé majestueusement sur le ciel bleu clair de l'été.

A notre droite, je remarquai la porte d'entrée d'un château où pendait une grande Croix-Rouge, comme celle que je convoitais pour chez moi, puis nous arrivions déjà dans un faubourg de Soissons. Ce n'était pas différent de l'entrée de

[70]

WE DROVE THROUGH THE QUAINT LITTLE CITY
[Page 75]

toute autre ville de province en temps ordinaires, sauf que de nombreux hommes en pantalon rouge se mêlaient à l'autre population. Il n'y avait pas de chaînes en travers de la route, mais quatre soldats en uniforme montant la garde. Nous avons montré patte blanche et avons demandé le siège de la Croix-Rouge.

"Madame Macherez est la présidente. Vous devez aller la voir. Traverser la ville et dirigez-vous vers Est en direction de Saint Paul. Son château est là. "

Naturellement, nous nous sommes dirigés directement vers notre destination, mais nous étions arrêtés toutes les deux minutes par la police qui nous dirigeait dans les rues de derrière. Les grandes artères doivent être dégagées pour l'armée!

Je déposai mon vieil ami près de la mairie, et lui disait que je devais revenir vers midi. S'il était prêt, je serais heureux de le ramener. Est-ce que vous nous retrouverez devant l'Hôtel du Soleil d'or?

Il était ravi et a promis d'être à l'heure.

Nous avons traversé l'Aisne; Je dois dire plutôt avec insouciance, que personne ne pouvait imaginer que dans si peu de temps *il serait l'objet de disputes désespérées et* sanglantes

[71]

- si historiquement célèbres.

Le château de Saint-Paul est assis, ou plutôt, est assis en retrait de la route, entouré d'un joli jardin et d'un haut mur. J'ai quitté mon véhicule et suis entré dans la propriété, précédé par un domestique qui avait ouvert la porte. Dans un petit salon, je me suis présenté à une jeune personne charmante, déjà installée derrière un bureau, alors qu'il n'était qu'à peine huit heures et demie, et je lui ai expliqué l'objet de ma visite.

"Madame Macherez sera ravie. Je suis sa secrétaire, et je peux vous assurer qu'elle fera tout ce qu'elle pourra pour faire avancer vos projets. Cela vous dérangerait-il d'attendre quelques instants? Elle sera bientôt là. Vous voyez, continua-t-elle, nous n'avons pas dormis de la nuit. Nous avons passé toute la nuit dans un régiment cantonné chez nous, et les officiers qui dormaient ici allaient et venaient la plupart du temps. Je vous prie de bien vouloir nous excuser pour la poussière, mais ils sont partis il y a peu de temps pour que nous remettions les choses en ordre. Il y en avait vingt ici et deux cents dans les dépendances, ce qui a fait un bon remue-ménage. À ce moment-là, la présidente de l'Association des Dames Françaises est arrivée.

[72]

Madame Macherez, une femme âgée aux cheveux gris et aux yeux bleu clair, est la veuve de l'ancien sénateur Macherez. Son sens aiguë de la compréhension et ses capacités commerciales remarquables lui ont valu le respect et l'estime de deux nations entières; amis et ennemis étaient unis dans leurs louanges de ce merveilleux la personne.

Je n'ai pas tardé à expliquer mes intentions. Je pouvais fournir soixante lits, avec de la place pour le double; que je prendrai toute la gestion d'un hôpital, volontiers avec l'aide de soins infirmiers, mais doit avoir un médecin et d'autres aides professionnelles.

Madame Macherez accepta ma proposition, connaissait la personne dont j'avais besoin, et enleva son insigne épinglé sur le revers de mon manteau et a fait de moi un membre de sa société.

"Maintenant, passons aux formalités. Voici votre carte d'identité. Vous devez y coller votre photo. Avec celle-ci et un brassard estampillé du département de la guerre, vous aurez un libre accès à toutes les routes et vous n'aurez pas à vous soucié avec d'autres papiers. Allons immédiatement à l'hôtel de ville où ils apposeront leur cachet sur votre carte, ce qui le rendra valide pour votre identité.

[73]

De là, nous devons traquer le colonel en poste afin d'obtenir son sceau. Cela le rend valide avec les autorités militaires. "

Le véhicule de la présidente attendait devant la porte.

"Combien de temps y serons-nous?"

"Ah, une heure au moins."

Je me suis tourné vers mon chauffeur qui trafiquait son pneu crevé.

«Va voir si tu ne trouves pas une nouvelle chambre à air, et retrouve-moi à l'Hôtel du Soleil d'Or où je déjeunerai à onze heures.

"Mais je viens de mettre une nouvelle chambre à air."

"En avez-vous une de plus?"

"Non, mais j'ai ma roue de secours"

"Ça ne fait rien. Une autre chambre à air peut être utile. "

"Très bien, Madame."

Madame Macherez attendait, alors j'ai grimpé à côté d'elle et nous sommes allés à la mairie. Bien que la guerre datait d'à peine une semaine, son bureau était déjà installé à l'Hôtel de Ville, et plusieurs hôpitaux étaient sur le point de s'organiser complètement. Dans une grande pièce, des femmes aux coiffes blanches (les premières que j'avais vues de ce genre) comptaient des pansements, du linge

[74]

et des sous-vêtements, dressant d'énormes piles pour tel ou tel hôpital.

Tandis que madame M. répondait à de nombreuses questions qui l'assiégeaient à son entrée, sa secrétaire prit note de ce qui manquait à mon ambulance, et promit de l'expédier aussitôt par véhicule, et me donna un accord à signer.

Entre-temps, quelqu'un avait porté ma carte au maire qui avait apposé son sceau et mon brassard était apparu comme par magie.

Et maintenant, le colonel! Et nous nous sommes empressés de repartir à tout moment.

En traversant la petite ville pittoresque, mon œil a été attiré plus d'une fois par de magnifique architecture Louis XIV. Le collège, le couvent, les églises et même certaines résidences privées en était de merveilleux exemples de cette période exquisément décorative. Comme c'était ma première visite à Soissons, j'ai regretté de ne pas avoir apporté mon kodak, mais lorsque j'en ai parlé à Mme Macherez, elle s'est félicitée de mon admiration pour sa ville natale, mais elle était extrêmement heureuse que je ne me sois pas aventurée seule avec une caméra. Personnes inconnues avec un attirail photographique

[75]

étaient suspects ces temps-ci. Il était préférable de laisser ces choses à la maison.

À ce moment-là, nous roulions dans une rue étroite et le chauffeur essayait en vain de persuader une demi-douzaine de soldats portant des ballots de foin sur le dos, de nous laisser passer. Avec une réticence évidente, le premier homme se dirigea légèrement vers la droite, le second vociféra quelque chose dans un patois pittoresque, et au moment où nous dépassions le troisième, je me penchai en avant et attrapai le conducteur par le col.
"Arrêtez, arrêtez une minute" haletai-je.
Il devait croire que j'étais folle, et madame M. imaginait sans doute que j'avais soudainement perdu la tête quand elle m'a vue sortir du véhicule, courir vers l'une des balles, l'enlever du dos du porteur avec une violence presque bouleversé, puis, jetant mes bras autour de son cou, l'embrasser.

"Toi? Déjà? » Haleta H., et alors que nous nous rendions compte que nous nous faisions un spectacle public, la couleur monta jusqu'à nos joues.

Une explication hâtive a suivi, dans laquelle j'ai exposé mes plans

[76]

«Et toi, que diable fais-tu ici?» Ai-je interrogé.

"Bien - juste ce que tu vois. Nous venons tous de Villiers pour amener les chevaux au front, et c'est un bon travail. Je souhaite que vous puissiez voir les canassons! Aucun d'entre eux n'est montable! "

"Mais après qu'ils soient livrés - quoi?"

"J'aimerai bien le savoir."

"Et quand pouvons-nous nous rencontrer?"

"J'ai peur que ce soit impossible. Nous repartons ce soir - Dieu seul sait où!

Et H. voyant qu'il était déjà loin derrière ses compagnons, me jeta un adieu précipité et partit!

Le colonel était absent, mais il reviendrait tout de suite, et madame Macherez et moi avons perdu près d'une heure à attendre. Quand il est apparu, cependant, il a été très gracieux, s'est excusé très poliment et a immédiatement tamponné ma carte. Puis, ayant tous les papiers nécessaires, je priai madame de me déposer à l'hôtel et de retourner à son bureau, où je savais qu'il y avait assez de travail pour une demi-douzaine de personnes comme elle. Elle a fait ce que j'ai demandé, et nous nous sommes quittés- elle a promis de se rendre à Villiers dès qu'elle pourrait disposer d'un après-midi.

[77]

J'étais la seule femme dans la salle à manger de l'hôtel pour le déjeuner. La nourriture était bonne, mais le service impossible, car il y avait une quarantaine d'hommes, pour la plupart des officiers, très affamés, et un seul serveur décrépit pour faire le travail. La bonne humeur régnait, chaque convive faisant des concessions, et c'est la première fois j'entendais cette expression, destinée à devenir si populaire comme excuse pour presque n'importe quoi: C'est la guerre!

Mon chauffeur m'a fait attendre, mais mon ami l'échevin était à l'heure. Enfin le véhicule a fait son apparition. Quelque chose s'était passé en quittant Saint-Paul le matin et le pauvre hôtelier avait cherché dans toute la ville un mécanicien, mais en vain. Tous étaient au service de l'armée. Finalement, il avait dû rafistoler les choses du mieux qu'il pouvait. Quant à une chambre à air supplémentaire - une telle chose n'existait plus. Nous devions prendre nos risques avec la roue qu'il avait.

Nous avons commencé, mais nous n'avions pas fait deux cents mètres quand un pneu arrière a explosé!

Eh bien, Dieu merci, nous n'avions pas quitté la ville. Je suis donc retourné à l'hôtel, et pendant que Huberson et l'échevin réparaient des dégâts

[78]

et, ajustant la roue de secours, j'eus le temps de lire tous les derniers numéros de l'Illustration, que possédait le Soleil d'Or, et d'entamer une conversation avec la propriétaire, qui siégeait dans la cour en train d'écosser des petits pois pour le dîner. Elle était certaine que la guerre serait terminée dans trois mois au maximum!

Enfin, je suis sorti pour voir si je ne pouvais pas être d'une certaine utilité dans le secteur automobile, mais Huberson a déclaré qu'il serait prêt dans quelques instants. Autant que je puisse en juger, mon ami échevin était surtout une personnalité décorative, car il était là, le chapeau sur la nuque, gesticulant avec véhémence, mais ne daignant jamais aider mon chauffeur de la moindre manière. Quand je lui demandai s'il connaissait bien Soissons et m'informai s'il pouvait me diriger vers un épicier où je pourrais peut-être obtenir quelques provisions, il voulut me montrer les magasins, avec un empressement qui prouvait son incompétence à réparer les moteurs.

Au cours de cette courte promenade à pied, nous avons rencontré l'ensemble du neuvième régiment territorial - pas sous les armes, mais un repos. Les hommes étaient assis devant la caserne en train de lire

[79]

les journaux ou de fumer paresseusement leur pipe et aspiraient tous à "quelque chose à faire". Je crains que leur souhait n'ait été plus que satisfait.

Le second départ s'est avéré être un succès et nous avons progressé très confortablement jusqu'à ce que nous atteignions cette longue route pavée. La journée était extrêmement chaude, les pierres cuites au soleil et, après le premier mile, je vis Huberson regarder nerveusement son train avant. Son inquiétude était fondée, une demi-minute plus tard, whizz! Je pouvais sentir le caoutchouc se fendre!

Nous nous sommes arrêtés et sommes tous sortis.

"Tout est fini!" S'exclama-t-il. "Pas un - mais deux pneus sont éclatés, et la semelle de la roue de secours claque comme un vieux chiffon sale!"

"Maintenant, à mon époque" commença l'échevin.

"Peu importe ton temps, mon vieux. Si tu veux revenir à Oulchy et à cette faucheuse avant Noël, tu dois intervenir et aider", coupa Huberson, dont les nerfs ne supportaient plus la tension. Notre ami a compris et a commencé à enlever son manteau. Nous étions à huit miles de Soissons, sur une partie en réfection d'une route pavée, en plein soleil. Il était trois heures de l'après-midi en cet étouffant jour d'août!

[80]

Les hommes ont dû passer une heure à essayer de faire des réparations impossibles - ils savaient qu'il ne servait à rien de retourner à Soissons où l'aide avait déjà été refusée, et il était évident que d'après l'état des chambres à air qu''il n'y avait aucun espoir de les réparer.

Que faire?

«Je vais vous le dire», dis-je (et je dois avouer que j'ai parlé pour dire quelque chose), "Je vous le dirai! Supposons que vous retiriez les chambres à air et que vous bourriez les pneus avec de l'herbe!

Les hommes m'ont regardé comme si j'avais soudainement perdu la tête. Leur mépris était si évident qu'il me flétrit.

"Oui. Je suis sérieuse."

Et puis se dressa une série de protestations que le bon sens m'a fait comprendre, mais qui n'ont pas fait avancer notre cause le moins du monde. Après avoir perdu une demi-heure de plus à discuter de la question, j'ai encore une fois proclamé mon idée originale.

Le chauffeur me jeta un regard de désespoir et haussa les épaules. "Le moins que nous puissions faire est d'essayer."

En disant ces mots, nous nous sommes mis au travail en déchirant herbe et mauvaises herbes. Et c'est ainsi que nous avons pu rouler

[81]

plus de trente miles sur trois pneus en peluche qui, grâce à la chaleur, vers la fin du voyage, ont commencé à envoyer de petits jets de liquide vert à la grande surprise de tous ceux qui nous voyaient passer.

[82]

Chapitre III

Les jours qui suivirent mon voyage mouvementé à Soissons furent consacrés à la surveillance de l'installation de mon hôpital. Par commodité, j'ai décidé d'utiliser tout le rez-de-chaussée, d'abord parce qu'il y avait moins d'appartements plus spacieux, chacun étant assez grand pour contenir dix ou douze lits, formant ainsi une salle commune; deuxièmement, parce qu'il était préférable d'éviter de transporter les blessés dans l'escalier. Les salles du dessus pourraient être utilisées en cas d'urgence. Tout cela nécessitait évidemment le déménagement de la plupart de mes meubles et objets d'art, ainsi que de vider l'atelier très encombré de H. J'avais décidé de ne garder qu'un petit appartement dans l'aile Est pour un usage privé. C'était vraiment une entreprise formidable, bien pire que tous les «nettoyage de printemps» que j'avais connu, d'autant plus que j'étais mal secondé par mon personnel domestique, qui était très épuisé, déjà plus occupé que moi à essayer de maintenir la ferme.

[83]

Des garçons, George et Léon j'appris que le vieux père Poupard n'était pas encore réapparu depuis son départ, trois jours auparavant avec son canasson, et que la mère Poupard avait abandonné son attitude belliqueuse et avait eu des larmes. Elle pouvait être vue trois fois par jour, à son retour des champs, debout au coin du pont, partageant sa détresse aux passants qui avaient le temps de s'arrêter et d'écouter. Poupard possédait maintenant toutes les qualités de l'humanité et c'était probablement à cause de sa noble douceur de cœur que des maladies l'avaient frappé. Quel malheur, d'autant plus que les vignes avaient besoin de tant d'attention.

Dimanche, le neuvième, je me préparais à aller servir tôt à Charly (notre curé avait été appelé à rejoindre son régiment) quand en traversant le pont, une bicyclette a frôlé la Victoria.

"Il arrive- il arrive!" cria le cycliste en nous dépassant.

"Qui?" Dis-je en me levant, tandis que George s'approchait

. "Le père Poupard!" Répéta le garçon. "Je vais l'annoncé à sa femme!"

Bien sûr la nouvelle s'était répandue comme une traînée de poudre, pour le chercher dans la rue,

[84]

nous pouvions voir les villageois se dépêchant de sortir de leur maison. Le bourdonnement des voix atteignait déjà mes oreilles, et désireux de ne pas manquer ce qui s'annonçait être une réunion des plus dramatiques, je dis à George de rouler d'un côté de la route et de s'arrêter, et là nous attendrions les développements.

En moins d'une minute la mère Poupard apparut. Elle était à la hauteur de ses paroles, car maintenant qu'elle savait que son seigneur et maître n'était plus en danger, elle avait jeté le sentiment aux vents et brandissait en fait ce «gros bâton!

"Ah, le vieil ivrogne bon à rien!" Vociféra-t-elle en courant. "Laissez-moi juste mettre la main sur lui!"

Au coin de la route, les paysans excités arrivaient. Ils se pressaient tellement que jusqu'à ce qu'ils soient presque sur nous, je ne pouvais pas distinguer qui cela pouvait être. Puis, alors que la mère Poupard se frayait un chemin à travers la foule, elle se sépara laissant apparaître son mari; ivre, mais avec fierté; délirant, mais avec gloire, portant fièrement son plus jeune petit-fils dans ses bras, conduisant l'autre par la main.

"Oh, Joseph" haleta sa femme stupéfaite, toute colère ayant disparu de sa voix.

[85]

Puis, suivi une scène familiale très touchante, où le délinquant a été pardonné, et où l'un des spectateurs a expliqué que le père Poupard avait marché de Château-Thierry à Epernay, pour aller chercher ses petits-enfants orphelins et était revenu à pied, portant l'un, puis l'autre ... accomplissant les cent miles en moins de quatre jours! Une entreprise héroïque pour un homme de plus de soixante-dix ans!

Le soleil se leva et se coucha plusieurs fois avant que mes aménagements intérieurs ne soient terminés et rien d'extraordinaire ne vint briser la monotonie de ma nouvelle routine. Le mardi onze, l'étrange bourdonnement d'un moteur nous annonçait qu'un avion n'était pas loin. Notre château est situé dans la vallée entre deux collines, de sorte que, pour avoir une vue dégagée sur l'horizon, je me suis précipité sur le toit avec une paire de jumelles.

À l'heure actuelle, un minuscule point noir apparut et, au fur et à mesure qu'il se développait dans le cadre de mes jumelles, il était facile de reconnaître la forme d'un Taube (1). C'était mon introduction à l'ennemi.

Sans attendre une seconde je me suis précipité au téléphone et j'ai demandé au central à Charly (les téléphones appartenaient désormais à l'armée) de passer

(1) Le Taube est un engin militaire aérien. Cet avion monoplan a été utilisé en Autriche à partir de 1912. Ses ailes et sa queue lui donnaient une ressemblance avec une colombe ou un pigeon. C'est de là que lui vient ce nom d'origine germanophone.

le message qu'un avion allemand avait été aperçu du château de Villiers, et volait vers l'Ouest, en direction de Paris. Le bruit était devenu de plus en plus fort, et quand je suis retourné à mon poste d'observation, j'ai trouvé la plupart des domestiques rassemblés, tous tendant le cou. Le Taube arriva, et nous restâmes là, bouche bée, ne réalisant jamais un instant que nous courions le moindre risque. La machine est passée juste au-dessus de nos têtes, mais pas assez bas pour en distinguer le contenu à l'œil nu.

"Il y en a une autre!" Cria quelqu'un. Et tournant le dos à l'ennemi, nous avons prêté toute notre attention à un second point qui s'était soudainement levé à l'horizon.

Il était quatre heures de l'après-midi et la tête blindée du futur avion brillait magnifiquement dans les rayons dorés du soleil de l'après-midi.

"C'est un français!" S'écria George.

"Non!"

"Oui!"

En admettant qu'un avion vole à la vitesse d'un mile par minute, on peut facilement imaginer qu'il ne nous restait pas longtemps à attendre avant que le numéro deux ne nous dépasse.

Grâce à mes jumelles, j'ai pu reconnaître la cocarde tricolore peinte sous l'avion, et quand j'ai annoncé cela, il y a eu un hurlement de joie sauvage.

A ce moment, un fort bruit venant de l'Ouest annonça que les Allemands avaient commencé leur travail meurtrier sur un territoire non défendu.

"C'est une bombe pour le passage à niveau de Nanteuil. Je parie! "Dit Léon, et pendant que je me rendais compte que ce projectile pouvait être aussi bien pour nous, les autres gesticulaient et hurlaient leurs encouragements à leur compatriote quelques centaines de mètres au-dessus d'eux, comme s'il pouvait entendre chaque mots :

Vas y, mon vieux ! Abats ce maudit merle! Vive la France! Et d'autres exclamations semblables qui étaient noyées par le bruit du moteur.

La poursuite était lancée! C'était plus excitant que n'importe quelle course de chevaux à la qu 'elle j'avais jamais été témoin. Le Français se rapprochait rapidement de l'autre, mais entreraient--ils au combat avant de disparaître de notre horizon? Telle était la question qui nous remplissait d'angoisse.

Puis ils ont accéléré, devenant de plus en plus petits à chaque seconde. A présent, il devenait

[88]

impossible de les distinguer, mais nous savions qu'ils étaient à portée l'un de l'autre, car les deux points s'élevaient et s'abaissaient tour à tour – s'élevant brusquement et, plongeant précipitamment, semblant presque parfois se toucher. Puis, alors qu'ils étaient sur le point de disparaître, l'un d'eux s'est brusquement effondré et est tombé! Lequel, nous ne l'avons jamais su.

Au crépuscule la garde-champêtre est apparue et donna l'ordre à George et à Léon de prendre leur tour de garde. Quatre heures après le sommeil d'un garçon de ferme, surtout lorsqu'il est surchargé de travail, risque de le rendre inutile le lendemain. Cela m'a un peu provoqué, mais c'était alors un devoir et ils devaient obéir. Les garçons sont arrivés à onze heures et, ayant décidé qu'il valait mieux prendre une heure de repos à l'avance, ils se retirèrent dans la grange. Je promis de les surveiller au cas où ils ne se réveilleraient pas, et à l'heure dite, je mis mon chandail et je descendis pour trouver, comme je m'y attendais, les deux jeunes gens endormis paisiblement, parfaitement inconscients du temps. Pauvres petits gars, il semblait dommage de les réveiller, mais que fallait-il faire? Puis l'idée de les remplacer moi-même

[89]

me vint à l'esprit : une seconde plus tard, cela m'enchantait tellement que je ne réveillerai pour quoi que ce soit. Le tout commençait à être terriblement romantique.

Me glissant discrètement, je suis allé dans ma chambre et j'ai pris mon revolver, puis allant au Sud du château j'ai doucement sifflé mes chiens. Trois gros lévriers, un chien de berger et un setter ont immédiatement répondu, et au moment où j'allais fermer la petite porte jaune, la vielle Betsy, mon Boston terrier favori, est venu haletant au coin de la maison. Avec ces cinq gardes du corps, je me suis dirigé au clair de lune sur la route, arrivant devant la mairie au moment même où l'horloge sonnait onze heures. Je dois dire que mon apparition et mon annonce ont plutôt choqué les deux hommes âgés qui étaient à l'affût depuis sept heures.

M. Demarcq a protesté et qu'il n'avait jamais entendu parler qu'une femme monte la garde, mais je lui ai rapidement fait oublier cette idée. Qu'est-ce qui était exigé de moi? Que j'arrête chaque passant et chaque véhicule? Ne me croyait-il pas capable de le faire? Et j'ai montré mes chiens et mon revolver.

[90]

Le poids de l'argument était si manifestement de mon côté qu'ils n'avaient qu'à se soumettre et, en riant, M. Foeter me mit en possession d'un vieux fusil, de trois paquets de cartouches et de la lanterne. Puis, une fois de plus, ils me demandèrent si je ne pouvais pas être dissuadé, ce à quoi je répondis en plaisantant que je mettrais mes chiens après eux et les ramènerais chez eux s'ils ne se hâtaient pas d'y aller tout de suite. Cette avertissement s'avéra plus efficace que je n'avais osé l'espérer, et m'assura que mes fidèles animaux se réjouissaient d'une féroce réputation.

Toutes sortes d'idées fantastiques flottaient dans mon cerveau quand je pris possession de mon poste. J'ai toutefois commencé par placer la lanterne au milieu de la route, exactement au centre de la chaîne, afin d'avertir tout nouvel arrivant. Puis, au clair de lune, j'ai procédé à l'examen de mon fusil. C'était un canon très primitif, et après

L'avoir soigneusement pesé dans mes mains, j'ai décidé d'abandonner toute idée de filer de long en large sur la route avec un tel instrument sur mon épaule. Ce genre de gloire ne valait pas la peine du lendemain, alors je déposai l'arme obsolète dans le couloir de l'école et résolus de compter sur mon Browning.

[91]

Après, je suis sorti et je me suis assis sur le banc, le dos contre le mur, j'ai attendu que quelque chose se passe. Mes chiens semblaient avoir compris la gravité de ma mission, et s'accroupirent près de moi, tendant l'oreille au moindre bruit.

Peu à peu, la grande lune de la moisson grimpa derrière notre vieille église romane, perchée sur le talus opposé, baignant tout dans de l'argent en fusion, et faisant que les grands pins du petit cimetière adjacent jetaient de longues ombres noires sur la route. Descendant vers la Marne, les grenouilles croassaient joyeusement - quelque part au loin un criquet nocturne bourdonnait, et alarmées par la sonnerie de minuit les hiboux qui nichaient dans le clocher s'enfuyaient dans la nuit et s'installaient au sommet de l'église, et commençaient leur hululement plaintif. Personne encore n'était passé.

Un tel calme régnait qu'il était presque impossible de croire que là-bas, au-delà de ces collines lointaines, la bataille et le massacre faisaient probablement rage.

[92]

Bientôt un frisson me prévint que j'avais été trop longtemps assise; Alors, marquant une centaine de pas, je commençai à arpenter lentement des allées et venues observant le firmament en perpétuel changement. Les premières trainées grises de l'aube commençaient à éclaircir l'Est quand un grognement de tigre me fit très soudainement face. Je dois admettre que mon cœur a commencé à battre de façon anormale, et la main dans ma poche a saisi mon revolver comme si c'était un animal vivant et susceptible de s'échapper.

Une seconde plus tard, tous les chiens répétèrent le grondement, puis j'entendis le cliquetis d'une paire de sabots sur la route. Le bruit se rapprocha, et mes gardiens regardèrent vers moi, chaque muscles de leurs corps contracter, attendant le seul mot «Apporte! »

"Couchez !" Sifflais-je, et attendais la suite.

Les pas se rapprochèrent de plus en plus, et en un instant la silhouette courbée d'un vieux paysan arriva au sommet de la colline. La démarche était trop familière pour être confondue. Mais que diable le père Poupard faisait-il sur la grande route à cette heure? Quand il était à portée de voix, je suis sorti de l'ombre du mur et j'ai posé la question.

[93]

S'il avait soudainement été confronté à un fantôme, je ne pense pas que le vieil l'homme aurait pu être plus étonné. Il s'arrêta net comme s'il ne savait pas s'il devait se retourner et courir, ou avancer et en supporter les conséquences. Réalisant son embarras, j'ai hâtivement offert quelques mots de salutation, et alors il a choisi cette dernière prérogative. - Vous? Dit-il, quand il trouva enfin sa langue. "Vous?"

"Oui pourquoi pas?"

"Qui est avec vous?"

"Personne. Pourquoi?"

Il semblait plus embarrassé que jamais. Évidemment, il n'avait pas encore «compris».

"Que puis-je faire pour vous?" Continuai-je.

Il hésitait encore, me regardant d'abord, puis une bouteille qu'il tenait à la main. Finalement, il résolut d'en faire une poitrine propre.

"Pourquoi," dit-il, "je ne m'attendais pas à trouver une femme ici, encore moins une châtelaine. Cela m'a plutôt effrayé! Vous voyez, j'ai pris l'habitude de venir vers l'aube. Les garçons commencent à avoir froid à ce moment-là, et sont assez heureux d'essayer mon cognac.

[94]

Ils disent que je suis trop vieux pour monter la garde, alors je dois servir mon pays du mieux que je peux. En voulez-vous –de ma fabrication? "

J'ai refusé, mais il n'a pas été offensé; Pourtant, il semblait peu disposé à y aller.

"Asseyez-vous," dis-je. «Il ne se passera pas longtemps avant que certains hommes passent pour se rendre aux champs, et alors vous n'aurez pas fait votre voyage pour rien. «

Le père Poupard accepta volontiers, et après une gorgée généreuse de son eau-de-vie, commença à me raconter ce qui s'était passé à Villiers pendant l'invasion allemande de 1870. Alors qu'il parlait, la nuit disparut peu à peu et quand l'horloge du clocher sonna trois heures du matin mes successeurs vinrent me relever. J'ai soufflé la lanterne et suis rentré à la maison en plein jour.

Les garçons avaient l'air très penaud quand ils ont appris ce qui s'était passé, mais comme je ne me vantais pas de mon exploit, je le prenais simplement comme une évidence, ils n'avaient aucun moyen d'aborder le sujet, et comme beaucoup d'autres choses du genre, fut vite oublié par la poursuite de nos lourdes tâches quotidiennes, et l'anxiété morale que nous éprouvions.

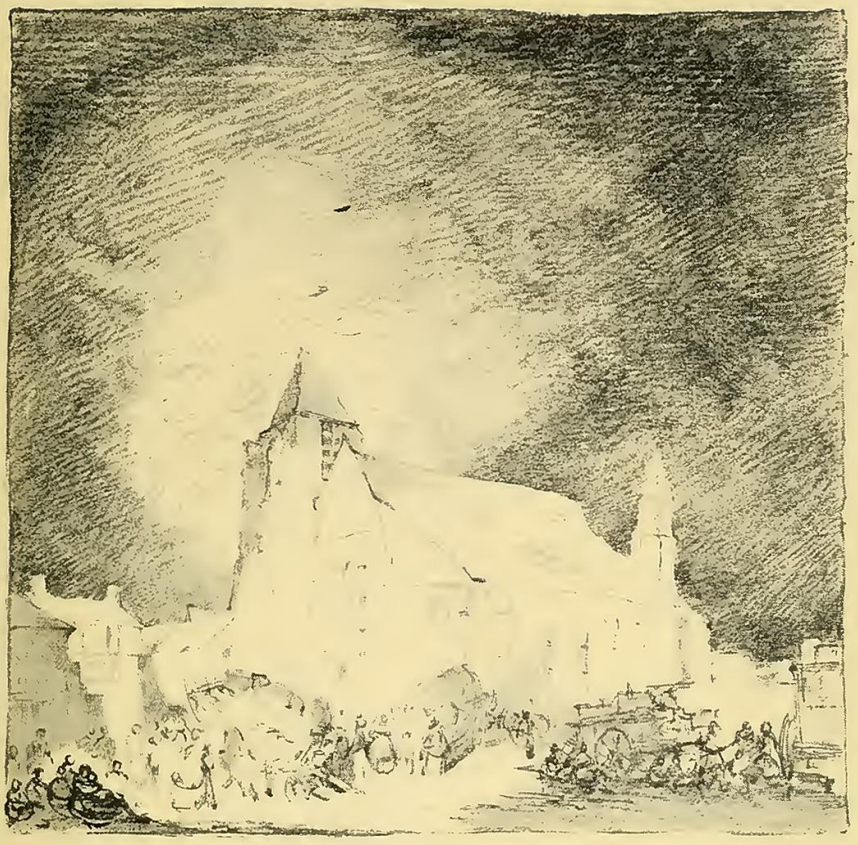
La saison des fruits ne semblait pas avoir de fin cet été là !

[95]

La longue table de la salle des domestiques était littéralement couverte de verres contenant de la confiture et de la gelée de toutes sortes, attendant leurs couvercles de papier. Nini a dit qu'il y en avait plus de cinq cents - pour moi cela semblait des milliers, et j'étais très heureuse de cette accalmie avant l'ouverture de l'hôpital. Et je me souviens très bien que la dernière chose que j'ai préparée était une trentaine de litres d'eau-de-vie de cassis; c'est-à-dire que j'avais versé l'alcool brut sur les fruits et mis les pots de côté en attente la d'être terminés six mois plus tard! Peu de temps après, je reçus un mot de Soissons, par des chemins détournés, que je pouvais compter sur mes infirmières et mes fournitures à tout moment. En attendant, j'étais sans nouvelles de H. depuis cette rencontre impromptue une semaine auparavant.

Samedi, le 15 août, était un peu comme une fête religieuse comme on peut l'imaginer. De bonne heure, la machine à vanner grondait le long de la route longeant la place à côté du château. Dans les circonstances actuelles, chacun devait prendre son tour pour se procurer du blé et de l'avoine, sans choix de jour ni d'heure. En outre, le village avait déjà été appelé à fournir du grain et du fourrage à l'armée,

[96]



ONE BY ONE THE TOWNS AND VILLAGES HAD BEEN BOMBARDED, LOOTED AND BURNED [Page 126]

et la récolte devait être mesurée et déclarée immédiatement. Cela ne me concernait qu'à moitié, car mon foin était déjà dans les greniers avant le début de la guerre, et deux hommes âgés qui avaient postulé pour un travail en tant que buncher (groupeurs), avaient été engagés pour la dernière semaine d'août.

Après le service à Charly, je me suis rendu au bureau de poste. La receveuse de la poste et la télégraphiste, une charmante demoiselle de province, m'accueillaient toujours avec la plus grande cordialité et j'imaginais qu'elles pourraient avoir des nouvelles qui n'étaient pas encore parvenues à Villiers. (Remarquez, que depuis le 2 août nous n'avions eu que deux journaux, et ceux obtenus avec quelle difficulté!) Le bureau appartenait maintenant à l'armée, et depuis quinze jours Mlle Maupoix et ses deux jeunes adjointes avaient à peine eu le temps de dormir tant elles étaient occupés à transmettre des dépêches chiffrées, et à passer des ordres, etc. C'est à cet épuisement physique que j'attribuai le visage enflé de ma petite amie quand elle ouvrit la porte de son bureau privé. Il était évident qu'elle avait des choses à raconter, mais son exquise délicatesse lui interdisait de se lancer tête baissée dans son sujet, avant d'avoir gracieusement demandé des nouvelles de ma santé, de mon mari et des nouvelles de nous deux depuis notre dernière rencontre.

[97]

« Et la guerre, Mademoiselle, savez-vous quelque chose de ce qui s'est passé? »

Deux grandes larmes gonflèrent les yeux de la mademoiselle, qui cependant avaient une expression triomphante. « Madame, le drapeau français flotte sur Mulhouse, mais il a coûté quinze mille vies! C'est une sont des nouvelles officielles. Je ne peux pas vous donner plus de détails ni dire comment j'ai obtenu ce que je vous ai dit. »

Alors les armées s'étaient rencontrées et la guerre était maintenant une réalité sanglante!

J'ai frissonné. Voici la nouvelle d'une victoire et tout ce que nous pouvions faire c'était de pleurer! Une fois de plus, les fils de la France avaient généreusement versé leur sang pour reconquérir leurs justes biens!

Je quittai Mademoiselle et rentrai chez moi en silence. Devrais-je le dire aux villageois? Pourquoi pas? Mais comment.

La question s'est posé d'elle même, car, en approchant de la mairie, je vis le maître d'école et un certain nombre d'hommes âgés assis sur le banc à côté de la chaîne. Quand nous nous sommes arrêtés pour faire souffler César, ils sont tous venus se regrouper autour de la voiture.

[98]

Savais-je quelque chose? Avais-je entendu quelque chose?

«Messieurs, dis-je avec une rudesse déchaînée dans la gorge, « le drapeau français flotte sur Mulhouse, mais quinze mille hommes sont hors de combat! »

La joie, suivie presque instantanément d'une expression de chagrin, transformait littéralement leurs visages. Des larmes jaillirent aux yeux de plusieurs, coulant silencieusement sur leurs joues plissées, et sans mot dire, comme un homme qu'ils ont tous découvert! Le respect des morts glorieux a abolit immédiatement tout désir de triomphe tumultueux.

Il n'y avait aucune nécessité d'ajouter un commentaire, alors j'ai continué ma route vers le château.

Une nuit vers la fin de la semaine suivante, j'ai été réveillé par le claquement des portes et le fracas des vitres. Une violente tempête avait soudainement éclaté et le vent faisait des ravages avec les stores et les volets non fixés. Il était inutile de penser à tenir une bougie ou une lampe. D'ailleurs, les éclairs brillaient si fort que je pus me frayer un chemin à travers la longue enfilade de pièces vides,

[99]

Serrez les attaches et fermez les fenêtres. J'avais atteint la deuxième histoire sans mésaventure et sans entendre le moindre pas à l'intérieur des portes. Tous mes petits serviteurs étaient si épuisés que même le tonnerre ne les avait pas réveillés. Actuellement, cependant, le bruit de la cloche de porte s'est brisé sur mes oreilles.

"Pooh", pensai-je. "Un arbre ou une branche était tombé sur le fil. Attrape-moi mouillé en sortant pour voir ce que c'est. La sonnerie continuait, mais plus violemment et à intervalles réguliers. Je suis descendu à la fenêtre du milieu et j'ai sorti la tête. Au même instant, mes chiens ce sont précipités vers la porte et une voix de femme appela: «Madame Huard, ouvrez, s'il vous plait!

A la lueur d'un autre éclair, je distinguai une silhouette blanche dégoulinante. "Bah! quelqu'un est malade ou mourant et veut que je téléphone à un docteur !

Alors j'ai tiré la cloche qui communiquait avec le quartier des domestiques, j'ai enfilé quelques vêtements plus chauds et je suis allé en bas. Au pied de l'escalier, je suis tombé sur George et Léon, échevelés, mais éveillés.

"Il y a quelqu'un en détresse à la porte"

[100]

expliquai-je à la hâte. "Appelez les chiens et allez voir qui c'est. J'allume au réfectoire et je vous attends là-bas.

Ils obéirent et, au bout de trois ou quatre minutes, ils ramenèrent avec eux une femme bien ébouriffée mais souriante, sur le manteau de laquelle était accrochée la médaille de la Croix-Rouge.

"Je suis l'infirmière qualifiée. Mme Macherez m'a envoyé ici pour aider avec votre hôpital. "

"Oh! Je suis sûr que vous êtes la bienvenue, madame " "Guix est mon nom. J'ai reçu l'ordre de vous rejoindre ici il y a trois jours, et les communications sont si mauvaises que je suis arrivé à pied. Je m'excuse humblement d'être arrivé à une telle heure et dans un tel état. "

J'ai emmené madame Guix dans son appartement, j'ai dit aux garçons de réveiller Julie afin de lui faire envoyer une tasse de thé et quelques rafraîchissements dans mon petit salon. Bien que nous étions à la mi-août, la pluie et l'humidité étaient si pénétrantes que je n'ai pas hésité à allumer un feu de brindilles toujours préparé dans ma cheminée. Peu de temps après, mon invitée réapparut et, pendant qu'elle se rafraîchissait, je lui ai posé des questions sur les événements des deux dernières semaines.

[101]

Madame Guix, une femme d'un peu plus de trente ans, venait de Choisy-le-Roi (la ville du célèbre Rouget de l'Isle). Mercière de métier, à la mort de son mari et de son bébé, elle avait adopté la carrière d'infirmière et, au début de la guerre, elle s'était trouvée en possession de son diplôme et prête à servir. Elle s'était enrôlée dans le grand hôpital militaire que sa ville natale avait installé dans de l'école, et pendant trois longues semaines elle s'était assise et avait attendu quelque chose à faire.

"Il n'y a pas de blessés là-bas?"

"Pas quand je suis parti."

"Avez-vous déjà eu l'occasion de soigner un soldat?"

"Oui bien sûr. Quatre jours après la déclaration lorsque les Quarante-neuvième Territoriaux ont traversé Choisy dans leur marche forcée vers le front, nous avons été soudainement remplis de cas de congestion. Vous voyez, ce régiment est composé d'hommes pour la plupart âgés de plus de quarante ans, et quoi avec la chaleur, leurs fusils et leurs sacs, et peu habitués à une telle vie, beaucoup d'entre eux ne pouvaient pas supporter la charge. Mon premier patient était un petit homme triste nommé Bouteron.

"Bouteron? Quel Bouteron? "

[102]

"Marcel Bouteron."

"Non!"

"Pourquoi?"

"Est-il mort?"

"Non."

J'ai respiré à nouveau. Dieu merci! Bouteron, Bouteron, notre joyeux petit Bouteron, la gaieté même, qui, il y a trois semaines était la vie et l'âme de notre dernière fête à la maison! Était-ce possible? Déjà "en panne!" Et de penser que cette femme étrange devait m'apporter les nouvelles. J'ai rapproché ma chaise de Mme Guix de et pendant deux longues heures nous avons parlé, comme seules les femmes peuvent le faire.

Depuis Choisy, elle avait cherché à mieux exercer son métier en se rapprochant du front, elle s'était donc adressée à Mme Macherez, à Soissons. De là, elle m'avait été envoyée. Pensait-elle qu'il était possible de soigner des blessés dans notre hôpital? Nous étions si loin au Sud.

Elle était convaincue que nous ne serions pas vides longtemps. Des combats sanglants se déroulaient en dans tout le Nord de l'Alsace. Le territoire belge avait été violé et Liège se défendait héroïquement.

[103]

Mais notre médecin et les produits pharmaceutiques? D'où et quand arriveraient-ils? La nourriture et la literie iraient loin, mais ne suffisaient pas à démarrer un hôpital!

Nous devions compter sur Mme Macherez pour les deux. Elle avait promis de faire tout son possible pour nous approvisionner, mais les règles de circulation sur les routes étaient si strictes que même les voitures de ravitaillement de la Croix-Rouge devaient faire la queue et attendre des autorisations. En attendant, nous devions nous organiser du mieux que nous le pouvions.

Le lendemain matin, quelques minutes me prouvèrent que la compétence de Mme Guix dépassait largement les limites de son métier. C'était une ouvrière splendide, et aucune tâche n'était trop difficile, tant qu'elle favorisait notre objectif, à savoir d'être prêt en cas d'urgence.

A midi, nous avions décidé qu'il serait inutile de compter sur mes serviteurs pour aider à l'hôpital. Ils avaient déjà suffisamment à faire. Alors je suis allé demander à notre maire s'il connaissait des femmes qui, de bonne volonté, viendraient nous assister.

[104]

Madame Guix se proposa de leur apprendre les rudiments du bandage
entre deux et cinq heures les après-midis à venir, et nous établirions un roulement, afin que le peu de temps que chacun disposait puisse être utilisé correctement et efficacement.

Le tambour a battu et fait l'annonce, et à deux heures du même après-midi nous avons eu la satisfaction d'accueillir une vingtaine de femmes. Entre temps, chaque morceau de vieux linge que je possédais étaient descendus et mis sur la table de la salle à manger, puis mesuré et déchiré aux formes réglementaires, prêt à être stérilisé et mis de côté. Une demi-douzaine de bandes ont été laissées comme modèles et c'est avec elles que Mme Guix a commencé ses démonstrations. Elle a rapidement mis ses auditrices à l'aise et, à présent, toutes étaient impatientes d'essayer un bandage. La maladresse naïve de ces pauvres âmes était extrêmement pathétique, mais leur patriotisme était tel qu'elles ne se sont jamais considérées comme ridicules un seul instant, et restaient là à tâtonner les longs rouleaux de lin avec des mains bien plus habituées à manier une bêche ou à diriger une charrue . Encore et encore, elles recommencèrent certaines procédures difficiles, se relayant pour jouer le mannequin,

[105]

et en offrant comme modèles des veaux et des biceps dont beaucoup d'athlètes auraient pu être fiers.

Sur le nombre de femmes, deux ou trois ont vraiment acquise une quelconque facilité, mais nous avons jugé cela suffisant car, en cas de besoin, les autres pouvaient facilement être mises au travail pour les nécessités de moindres importantes.

Des fenêtres de la salle à manger où se tenait le cours, nous pouvions regarder dans l'allée et voir tous les enfants du quartier debout sur le mur du fossé, tendant le cou dans l'espoir d'apercevoir ce qui se passait dans le château. C'était évidemment une occupation intéressante, car chaque après-midi ils réapparaissaient, malgré les menaces de George d'aller chercher les gendarmes. Les petits démons semblaient savoir que les gendarmes étaient trop occupés pour leur prêter quelque attention, et je vous assure

qu'ils le savaient par leur liberté. Le petit John Poupard et son frère de cinq ans étaient les leaders du groupe, et je tremblais de peur qu'un jour leur curiosité n'aboutisse à une fin tragique!

Mes craintes ne furent pas vaines, car un après-midi nous entendîmes un cri, suivis de cris de terreur, et nous savions avec certitude que quelqu'un était tombé dans le fossé.

[106]

Le remblai n'avait pas plus de huit pieds (2.4m) de haut, et à cette saison de l'année il y a plus de boue que d'eau dans la rivière, donc j'étais sûr que celui qui était tombé ne risquait pas de se noyer, mais je me hâtai avec les autres sur place.

George, qui avait aussi entendu le bruit, arriva devant nous et, à notre arrivée, nous le trouvâmes au plus profond de la boue, se préparant à hisser un petit corps mou sur la berge.

Johnny Poupard!

«Bon Dieu!» Pensai-je. «Décidément, cette famille n'avait pas l'intention de laisser le village s'endormir faute de situations dramatiques!

"Il s'est simplement évanoui; plus effrayé que blessé, déclara madame Guix, qui s'était littéralement jetée sur lui. «Maintenant, mesdames», dit-elle en se tournant vers les femmes qui se tenaient bouche bée, «maintenant Mesdames, voici une magnifique occasion de vous distinguer. »

Et John Poupard a été porté à l'infirmerie. En tant que premier patient, vous pouvez être sûr qu'il a reçu toute l'attention. De l'ammoniac a été mis sous son nez.

[107]

ET après avoir soigneusement sondé tous ses os cela amena, Mme Guix à conclure rapidement qu'il n'y avait pas de fractures. Et le bandage a commencé!

Cela me fait sourire quand je pense à tout cela maintenant - car les seules blessures que Johnny possédait étaient quelques égratignures sur ses mains, ses genoux et sa tête, causées par son contact soudain avec une touffe d'orties qui avait poussé sur les berges.

Dans des circonstances ordinaires, l'enfant se serait probablement relevé et serait rentré chez lui, oubliant ses malheurs une heure plus tard. Mais les vrais modèles vivants qui souffrent réellement étaient rares, surtout dans les «courses» comme la nôtre, et les compétences professionnelles qui ont été exercées sur ce petit oursin auraient pu guérir six de ses semblables. Mais cela a rendu les femmes si heureuses!

Au bout d'une demi-heure, Johnny Poupard ressemblait plus à une momie égyptienne qu'à un être humain, si bien que lorsque sa grand-mère est arrivée sur les lieux, elle faillit s'évanouir et de pratiquement devenir le second patient de l'hôpital auxiliaire N ° 7!

[108]

Nous avons eu quelque difficulté à la rassurer, mais quand son petit-fils prodigue s'est assis et a demandé du pain et de la confiture, elle a oublié son anxiété et a commencée à le réprimander pour avoir osé lui donner une telle frayeur et nous causer tant de problèmes.

Vers la fin de la troisième semaine d'août, la mobilisation fut considérée comme terminée et le chemin de fer de l'Est rouvert au public; ses horaires étant bien sûr limités et sujets à des changements instantanés, l'entreprise refusant d'être tenue responsable des retards. Pour nous, au château, cela signifiait très peu de choses, sauf que nous recevions plus fréquemment notre courrier et les journaux quotidiens. Cependant, plusieurs amis qui croyaient que j'étais seul en danger et si loin de la capitale, se hasardèrent à se rendre à Villiers pour essayer de me persuader de venir en ville. Il leur a fallu sept heures pour atteindre Meaux (à trente miles de Paris- 48km); et ont été obligés de dormir là suite à l'annonce soudaine que leur train n'allait pas plus loin, et pire encore, ont mis dix-huit heures pour rentrer chez eux.

"Les gens devaient être furieux?" Les interrogeai-je, après qu'ils m'aient raconté leur aventure.

[109]

"Pas du tout. Tout le monde l'a supporté patiemment dans le cadre de son hommage à son pays. «L'armée d'abord « était leur devise.

Le premier lot de courrier m'apporta un certain nombre de lettres périmées, arrivées et retenues à Paris pendant trois semaines. Une invitation à une fête à la maison de Belgique et des choses de ce genre qui semblaient si étrangement déplacées en ce moment. Les deux documents les plus importants, cependant, sont venus, un de ma cousine, Marie Huard (supérieure au couvent de l'enfant Jésus à Madrid) et l'autre d'Elizabeth Gauthier.

Ma cousine s'était chargée de localiser et de communiquer avec tous les membres de la famille Huard appelés aux armes (et ils sont nombreux, quand on sait que H. n'a pas moins de douze oncles mariés!) Et elle m'envoyait une sorte de carte, ou arbre généalogique, indiquant les noms, les âges, les régiments, etc., de quelque cinquante cousins, me suppliant d'écrire et de les encourager de temps en temps.

La lettre d'Elizabeth Gauthier portait une bordure noire - et je tremblais en l'ouvrant. Elle était seule à Paris et pleurait la perte de son frère aîné, tué à la bataille de Mulhouse, le 9 août.

[110]

Sa solitude la rongeait, et elle annonçait son départ pour le château de sa sœur en Bourgogne.

C'était la première vraie tristesse que la guerre m'avait apportée jusqu'ici. Cela me bouleversa tout à fait, car Jean Bernard n'était pas seulement un ami charmant, mais l'un des ingénieurs les plus prometteurs de la jeune génération en France. La famille, les amis et le pays pourraient bien déplorer une telle perte.

Même la fabrication et le hissage d'un énorme drapeau de la Croix-Rouge au-dessus du château n'ont pas réussi à susciter mon enthousiasme ce jour-là. Le coup était trop cruel et avait stimulé des craintes qui jusqu'alors dormaient en moi.

Le lendemain, cependant, je ne fus pas autorisé à ruminer mon chagrin, car Yvonne (responsable du poulailler) fut prise d'une grave crise de sciatique, qui la retint au lit, chaque mouvement produisant un cri d'agonie.

Bien sûr, Mme Guix était là pour donner un coup de main, mais cela ne changeait guère la situation, alors j'ai été obligé de demander aux garçons de donner un autre coup de pouce et d'essayer d'être à la hauteur du travail. Léon accepta avec un tel empressement que, pour la première fois, il me vint à l'esprit qu'il avait peut-être un faible pour le cœur de ma jolie petite oie,

[111]

et cette romance insoupçonnée, entrelacée avec les joies et les angoisses du moment, semblait d'autant plus charmant.

Pour couronner le tout, le vieux César s'était enfoncé un clou dans son sabot et Mme Guix passait la plus grande partie de son temps entre les injections d'oxygène au premier étage, et les cataplasmes d'Iode et de graines de lin dans les écuries. Cela signifiait bien sûr que toutes les courses à l'extérieur du village devaient être faites à vélo, et George était «mis en service». Vers midi le 27, il fit son premier voyage aller et retour à Charly, apportant le courrier et les journaux, et d'un visage très excité.

Madame, j'en ai vu un! Cria-t-il en apparaissant sur le seuil.
"Vu quoi?"
"Un casque à point(e) !"
"Un quoi!"
"Oui - un casque pointu. J'étais à la poste de Charly, quand une longue file de véhicules est passée sur la route de Paris. J'ai reconnu l'uniforme Belge, et l'un des soldats s'est penché et a brandi un casque allemand! Quel trophée!

[112]

"Les Belges! Que diable font-ils ici? »Pensai-je. Et George devinant ma question.

"Oh," continua-t-il, "Vous voyez leur régiment a été coupé en deux par les Allemands à Charleville et ceux qui se sont échappés ont réussi à se procurer des véhicules et sont rentrés chez eux par une route détournée vers Anvers via le Havre. Le gardien de l'hôtel l'a dit. Elle a offert du vin à un véhicule qui s'est arrêté. "

Si c'était vrai c'était une excellente nouvelle! Les choses ne se passaient pas aussi bien, comme le laisser supposer les journaux, désormais très réticents. Mais tout semblait tellement distant que je refusais de m'inquiéter.

Cependant, j'étais sur le point de chercher Madame Guix et de lui dire ce que George avait rapporté quand un spectacle amusant a attiré mon attention.

De sa fenêtre ouverte, vers laquelle elle nous avait demandé de pousser son lit, Yvonne s'amusait à appeler ses canetons. "Bour-ree-bour-ree!" Puis, de la cour de la ferme, à deux cents mètres de distance, la réponse ce fit entendre, "Quack! quack! quack!"

[113]

Grands et petits ont reconnu l'appel de leur petite maîtresse et se sont empressés de répondre.

«Bouree-bour-ree-bouree!» Appela Yvonne encore et encore.

Évidemment, les canards décidèrent de tenir une consultation et d'envoyer des délégués pour voir ce qui, empêchait leur ami de s'occuper d'eux personnellement puisqu'ils pouvaient entendre sa voix. En regardant la porte de l'autre côté de la pelouse, imaginez ma surprise en apercevant quelque trente ou quarante canards rouennais de toutes tailles qui se dandinaient sur les marches et dans le vestibule.

"Bour-ree, bouree!" Continua Yvonne.

"Quack, Quack , Quack!" Vint la réponse, et quand j'atteignis le hall d'entrée, je les trouvai tous groupés au pied de l'escalier, la tête penchée d'un côté, attendant une décision de leur drake avant d'entreprendre de monter l'escalier de marbre.

Le même après-midi, le cour d'infirmière s'est transportée sur la pelouse devant le château. Il faisait trop beau pour rester à l'intérieur. Les manifestations achevées et la plupart des femmes s'étant retirées ; l'une de celles qui restait a levé le doigt et a demandé le silence.

[114]

«Écoutez, dit-elle, le canon!» Elle n'avait pas besoin d'aller plus loin. En moins d'une seconde nous tendions nos oreilles vers l'Est!

"Là!" Dit-elle, "ça recommence!"

Trois d'entre nous avaient entendu un bruit qui ressemblait étrangement à l'éclatement d'un bouchon à une très grande distance. Me souvenant des histoires indiennes de ma grand-mère, je me suis étendue sur l'herbe avec l'oreille au sol. Cette fois, j'entendis le roulement si distinctement que mon visage a dû changer, car deux des femmes frissonnèrent et prirent rapidement congé.

En une seconde, je devinai qu'elles allaient annoncer la nouvelle, et je l'ai donc allégée en déclarant que ce devait être l'essai d'une artillerie lourde à Chalons (?); mais quand Mme Guix et moi nous nous sommes retrouvés seuls, nous nous sommes regardés avec des points d'interrogation dans les yeux.

Nous pensions à notre hôpital, à nos approvisionnements, à notre parfaite inutilité, à moins que Soissons ne puisse encore nous atteindre, et je résolus de descendre chez le pharmacien de Charly pour voir ce qui pouvait être fait.

Le lendemain matin, le samedi vingt-neuf (Août),

[115]

Je me suis rendu à Charly et j'ai réussi à mendier les éléments d'une infirmerie rudimentaire du vieux pharmacien, qui a dû me trouver folle. Du coton absorbant que j'ai pu me procurer en petits paquets roulés chez le drapier, et promettant d'envoyer les

garçons dans l'après-midi avec une petite charrette à main, je suis rentré chez moi, sans avoir rien remarqué d'anormal, excepté le passage fréquent des automobiles vers Paris. roulant à toute vitesse et chargé d'occupants les plus étranges et de bagages.

A mon retour, une grande agitation régnait autour de notre portail, car une automobile privée contenant des blessés s'était arrêtée en voyant notre drapeau de la Croix-Rouge, et Mme Guix les accueillant.

Ils étaient « petits blessés », tous capables de voyager, souffrant probablement plus de la chaleur et de privations que de leurs blessures. Ils n'avaient pas d'ordre d'arrêter, mais espéraient qu'on les laisserait se reposer un peu avant d'aller plus loin - et que nous pourrions leur donner quelque chose à manger?

Tout cela a été très chanceux compte tenu de notre situation précaire et nous avons volontiers fait de notre mieux avec ce que nous avions. Il y avait six pauvres types appartenant à différents régiments,

[116]

mais tous étaient si fatigués qu'il semblait cruel d'empêcher leur repos par des questions. Nous pourrions le faire plus tard.

Les garçons étaient à peine étirés quand un autre véhicule s'est arrêté devant le portail. Celui-ci contenait, outre trois soldats, un jeune officier, le bras en écharpe, et il a demanda si nous pouvions leur donner de l'eau. Léon leur dit qu'ils seraient les bienvenus s'ils voulaient entrer et se reposer- il y avait déjà une demi-douzaine de blessés endormis dans la maison. A ces mots, le lieutenant sauta et demanda le médecin-chef. Il a été plutôt surpris quand je suis apparu, et lui ai dit qu'il n'y avait pas encore d'autorité militaire installée au château.

"Alors je dois prendre la responsabilité de ces hommes", a-t-il déclaré très gentiment mais fermement. "Je suis désolé, mais ils ne peuvent pas rester ici. Je dois les mettre en sécurité dans un grand centre situé en dehors de la zone des opérations.

" Le moment était venu de poser des questions - et j'appris avec étonnement que Liège était tombé, que la Belgique était envahie et que de durs combats se déroulaient à Saint-Quentin, à quatre-vingts miles (128km) de là. "Le canon d'hier n'était pas une pratique cible", pensai-je.

[117]

Les hommes semblaient cependant tous si pleins d'espoir, que nous n'avons jamais ressenti de scrupules.

"Comme vous voudrez, Monsieur," ai-je dit, et les garçons épuisés ont été réveillés et se sont dépêchés avant que nous ayons eu le temps de demander leur nom, adresses ou d'autres détails.

Tout cela s'était passé si rapidement que nous n'avions pas eu le temps de faire appel à nos assistants. A présent Mme Guix et moi-même nous retrouvâmes seuls dans le vestibule vide.

[118]

Chapitre IV

RIEN d'autre ne s'est passé cet après-midi-là. Le cours de Mme Guix continua comme d'habitude, avec peut-être un peu plus d'animation dans les conversations, et beaucoup de spéculations sur quand et où ceux qui s'étaient arrêtés au château avaient été blessés. Personne ne le savait vraiment. À vrai dire, bien que Mme Guix et moi nous les ayons interrogés plus tard, les soldats eux-mêmes n'avaient qu'une idée très vague de l'heure et de la date ou du lieu où ils se trouvaient.

Cette nuit-là, je fus réveillé par le grondement de lourdes charrettes sur la route devant le château. Croyant que c'était peut-être de l'artillerie sur le chemin du front, je mis ma robe de chambre et allai jusqu'à la porte. Là, au clair de lune, je vis un long flot de voitures et de chariots de toutes sortes, débordant d'objets ménagers, remplies de femmes et d'enfants. Les hommes marchaient à côté des chevaux pour éviter les collisions, à perte de vue, le lamentable cortège descendait la colline.

[119]

Qu'est-ce que cela signifiait?

«Qui êtes-vous?» ai-je demandé à l'un des hommes de passage.

"Belges - réfugiés."

Réfugiés! Mon esprit revint aux descriptions de la Révolution française et du règne de la terreur, alors que tant de personnes ont fui pour sauver leur vie! Quelle absurdité! N'étions-nous pas au vingtième siècle? N'y avait-il pas un Palais de la Paix à La Haye? Mes pensées sont devenues confuses.*

Ouvrant la porte, je suis sorti et j'ai abordé un autre homme.

"Voulez-vous entrer et vous reposer?"

"Non, nous ne pouvons pas. Nous devons parcourir nos vingt miles jusqu'à l'aube - et nous reposer pendant la chaleur du jour. "

"Mais pourquoi quittez-vous votre maison?"

"Parce que les sauvages les ont brûlés!"

Bah, cet homme doit rêver!

Je me suis retourné et me suis adressé à un autre:

"Pourquoi êtes-vous si pressé?" Demandai-je.

"Ils sont sur nos talons!", fut la réponse.

Celui-ci était encore plus fou que l'autre!

**Palais de la Paix à La Haye- construit entre 1907 et 1913…*

[120]

Un troisième ne daigna pas répondre, marchant d'un pas vigoureux, les yeux fixés sur la route devant lui.

Au sommet d'une charrette de ferme à moitié remplie de foin, j'ai vu la forme prostrée d'une femme avec deux autres agenouillés à côté d'elle pour pourvoir à ses besoins. Dans le piège qui suivait, il y avait le groupe le plus douloureux de vieillards et de femmes d'âge moyen que je n'avais jamais vu. Tous pleuraient. A côté d'eux deux grands garçons suivaient à bicyclette. J'ai arrêté l'un d'eux.

"Quel est le problème avec elle?" Ai-je interrogé, en montrant la femme sur le chariot.

"Elle est folle."

"?"

"Oui, elle a perdu la tête."

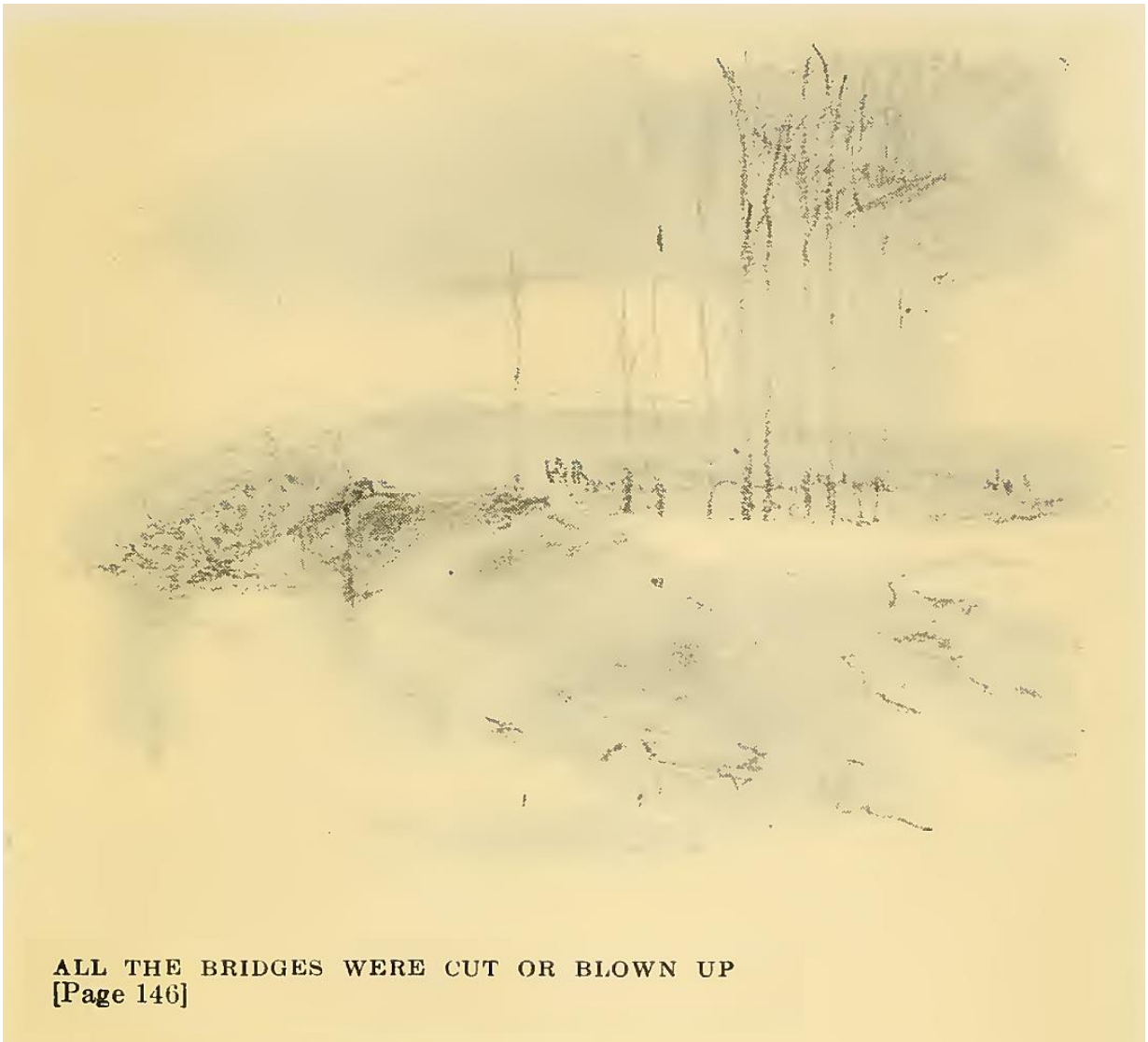
"Comment, quand, où?"

«Il y a deux jours, quand nous avons quitté X. (Je ne me souviens pas du nom de la petite ville belge qu'il a mentionnée.) Elle était malade alitée avec de la fièvre quand les Allemands ont mis le feu à l'endroit - nous donnant à peine le temps de la hisser sur le chariot. Son mari s'attarda derrière pour rassembler quelques affaires. Malgré nos efforts, elle restait debout sur la charrette et soudainement nous avons entendu une explosion et elle a vu sa maison s'enflammer.

[121]

Elle s'est évanouie. Dehors dans les bois nous avons attendu une heure, mais son mari n'est jamais venu. Peut-être que c'est aussi bien, car quand elle s'est réveillée, son esprit était vide! Mon dieu! Je me suis frotté les yeux. Il ne pouvait pas être possible que tout cela soit vrai! J'étais endormi! C'était simplement un horrible cauchemar. Mais non - les charrettes roulaient dans la pâle lumière de la lune portant leurs lourds fardeaux de misère humaine. C'était plus que je ne pouvais supporter. Toute pensée de sommeil avait disparu, alors je suis allée réveiller Madame Guix. Nous nous habillâmes et descendîmes à la cuisine où, avec quelques braises fumantes, nous réussîmes bientôt à allumer un bon feu. L'eau était prête à bouillir et au bout d'une demi-heure nous avons apporté au pont deux énormes seaux de café chaud, un seau d'eau froide et un de vin. Personne n'a refusé nos offrandes, et le chaleureux "Que Dieu vous bénisse" de ces âmes bienveillantes nous a fait pleurer plus d'une fois.
A l'aube, le lundi 31 août, nous étions encore à nos postes. J'ai sonné à la ferme, j'ai rassemblé mes serviteurs et je leur ai dit que nous abandonnerions tout sauf le travail agricole le plus nécessaire et que nous répondrions aux besoins des réfugiés. A huit heures, ils avaient épluché et préparé assez de légumes pour remplir deux énormes marmites de cuivre, et la soupe était sur le point de bouillir.

[122]



ALL THE BRIDGES WERE CUT OR BLOWN UP
[Page 146]

Et pourtant, la longue file de véhicules lourds se succédait sur la route: fourgons de déménagement, charrettes de livraison, d'énormes chariots, et même de petites charrettes à trois roues tirées par des chiens, roulant vers le sud.

Lorsqu'on leur demandait où ils allaient, la plupart des gens répondaient: «Tout droit devant nous, à la grâce de Dieu.

Au matin, la chaleur était devenu insupportable et un homme de belle allure descendit d'une charrette et vint vers moi. Pourrait-il tourner son parti dans l'allée et se reposer un peu à l'ombre?

Je n'étais que trop disposé, et j'ai offert avec plaisir une soupe chaude et des compotes à tous ceux qui accepteraient.

Deux longs et lourds chariots tirés chacun par une paire des plus beaux chevaux baie aux crinières crémeuses comme je n'en avais jamais vues se sont arrêtés dans la cour. Des sièges improvisés avaient été disposés dans les chariots et de ceux-ci descendirent quelque vingt à trente vieilles femmes, enfants et hommes, épuisés par la fatigue, l'anxiété et le manque de sommeil. Mon cœur s'est tourné vers eux et, dans un moment généreux, j'étais sur le point de leur offrir mes lits pour qu'ils puissent se reposer avant de repartir,

[123]

mais après une seconde de réflexion, il m'est apparu que je devais les garder pour l'armée ! Quelle belle chose si une autre voiture pleine de blessés apparaissait soudainement et trouvait toutes mes places occupées!

J'ai expliqué ma position. Ils l'ont saisi immédiatement. C'était trop gentil de ma part. Ils étaient tous bien et n'avaient pas besoin de lits. Les laisserais-je dormir dans le foin pendant quelques heures?

Mais mieux encore, suggérai-je, si les garçons portaient une douzaine de matelas supplémentaires que je possédais dans la sellerie, les femmes pourraient rester là, et les hommes pourraient aller dans le foin.

Ils avaient de la nourriture, en quantité, achetée sur le chemin à des marchands de villages qui n'avaient pas encore été pris de panique et fermés boutique. Alors je leur ai dit qu'au lieu de faire des feux individuels, ils pourraient préparer leur repas de midi sur ma vaste gamme. Ils pourraient également utiliser mes ustensiles de cuisine et ma porcelaine si ils les lavaient, et ainsi de déballer les leurs. Apparemment, c'était d'une générosité inouïe et je ne peux pas vous dire combien de fois ce matin mon âme a été recommandée à la tendre protection de la Sainte Vierge.

[124]

Pendant que les femmes préparaient le repas, George avait conduits les hommes à la buanderie, où l'eau et le savon faisaient des miracles sur leurs visages poussiéreux; un à un, tous les membres du groupe disparaissaient dans cette direction et, réunis autour de la longue table du réfectoire, c'était une société tout à fait différente de celle d'une heure auparavant.

Quand ils se sont assis, il me vint à l'esprit qu'aucun d'entre nous n'avait mangé depuis la nuit précédente et, tombant sur une chaise, je réalisai soudainement que j'étais fatigué. Berthe et Nini, cependant, voulaient savoir où je déjeunerais, et ont été plutôt surprises quand je leur ai dit de mettre un linge sur la table de la cuisine et de faire ressortir tous la viande froide, le fromage, le pain, le beurre et la confiture du garde-manger. Ce serait un pique-nique debout pour tout le monde aujourd'hui, et qui plus est, c'était très probablement un dîner pique-nique; Julie a donc reçut l'ordre de faire griller deux poulets et de faire bouillir des pommes de terre; les deux nécessitant peu d'attention et toujours prêtes quand nous en aurions besoin.

Le repas passa en silence dans les deux chambres, et la "vaisselle" fut faite en un rien de temps. Puis, comme ils se retiraient tous pour faire leurs siestes,

[125]

l'homme qui m'avait d'abord demandé s'ils pouvaient entrer dans le château, et qui semblait être le chef du partis, entra dans la cuisine et, le chapeau à la main, me demanda un mot ou deux. Il était venu non seulement pour exprimer la gratitude de ses compatriotes, mais aussi pour son étonnement d'accueillir si cordialement des étrangers. J'ai essayé de suivre la conversation qui était très embarrassante, mais il n'entendait rien.

"Nous ne sommes pas des gitans, vous savez, Madame." J'ai souri et lui ai dit que c'était plus qu'évident. "Regardez nos chevaux et nos chiens!" Et le bonhomme me fit savoir qu'il était le gardien d'un grand domaine qui appartenait à madame Pyrmé (sœur du sénateur de ce nom), située dans le petit village de Hanzinelle en Belgique. Il a même offert de montrer ses papiers, mais j'ai secoué la tête. Sa sincérité à cœur ouvert et son visage franc étaient suffisants.

Mais pourquoi sont-ils partis? C'était ce qui m'intéressait.

Parce que leur pays a été envahi, les villes et les villages ont été bombardés, pillés et incendiés un à un, jusqu'à ce qu'il ne reste presque rien.

Hanzinelle, Village belge au sud de Charleroi, à 2 pas de la pointe ardennaise.

[126]

Parce que tous les hommes de moins de cinquante ans ont été emmenés comme otages ou prisonniers; parce qu'ils avaient vu tuer des petits enfants et torturer des jeunes filles; parce que tout valait mieux que de tomber sans défense entre les mains d'un tel ennemi.

«Madame, à Charleroi, j'ai vu le sang couler dans les gouttières comme de la pluie après une tempête, et il n'y a pas une semaine! C'était impossible de ne pas le croire. Son œil n'était pas celui d'un lâche. Il a raconté son histoire simplement; il était presque réticent, et je devais même l'encourager quelquefois à lui faire terminer une phrase. Finalement, je lui ai demandé où il voulait aller, et pourquoi si loin. Ne pensait-il pas qu'il était en sécurité ici? Non - jamais! Hier, dans la nuit, ils avaient entendu le canon se rapprocher de plus en plus. Ils connaissaient le son. Les Allemands avançaient. C'était Paris qu'ils voulaient - et rien ne les arrêterait jusqu'à ce qu'ils atteignent leur but. «Sauf l'armée française», dis-je avec fierté.

"Que Dieu vous accorde de dire la vérité, Madame!"

[127]

Mais en attendant, il semblait considérer que l'on était beaucoup plus en sécurité devant une gigantesque faucheuse que sur le chemin de l'armée allemande. Il était venu me dire la vérité et me prévenir que je devais me préparer à partir.

Vous êtes sans défense ici, madame. Trois femmes, trois petites filles et deux garçons! C'est un destin tentant. "

Cependant, je ne pouvais pas sembler le voir à sa manière. Les journaux, quoique très mystérieux, ne nous avaient donné aucune raison d'être alarmés. Nous n'avions pas encore vu un seul soldat. S'il était vrai que les Français battaient en retraite, nous partirions quand l'armée apparaîtrait. Il serait temps.

«Pourquoi, mon bon amis, dis-je d'une manière rassurante, si les Allemands arrivent ici, Paris est condamné, et la guerre sera finie! "Peut-être " "D'ailleurs, je ne peux pas y aller. J'ai un hôpital entre les mains, même si les blessés font défaut. N'avez-vous pas vu notre drapeau de la Croix-Rouge? Et si cela ne suffit pas, je peux prouver que je suis américaine... Cela devrait être une protection suffisante pour n'importe qui! "

[128]

Je dois avouer que le sourire incrédule qui montait à ses lèvres me mettait plutôt en colère, et je cherchai encore une autre excuse. "En outre, une de mes petites servantes est trop malade pour bouger, et je ne nous vois pas partir les bras croisés, et c'est ce qui arriverait si je suivais votre conseil, car le seul cheval que l'armée m'a laissé a plus de vingt ans et si boiteux qu'il ne peut pas marcher dix pas. S'il avait pu, j'aurais dû le présenter pour la deuxième inspection à Château-Thierry mercredi. »

Le pauvre garçon secoua la tête face à mon apparente témérité, mais il était trop poli pour discuter davantage. Il a dit que son groupe partirait dans une heure et m'a demandé si j'avais une carte qu'il pourrait consulter. Je lui ai montré avec plaisir celle que nous avions acheté avec H. le jour de notre départ précipité de Paris, depuis lors épinglé au mur du réfectoire. Je remarquai qu'il l'étudiait très attentivement, notant tous les petits passages où il pensait que ses draps pouvaient passer, et ainsi éviter de suivre en ligne derrière les milliers d'autres véhicules qui encombraient les routes principales.

Il me remercia encore pour tout ce que j'avais fait, caressa mes beaux lévriers et me laissa sa carte pour que nous puissions nous rencontrer quand tout serait fini.

[129]

Ensuite, quand je suis entré dans la cour, j'ai entendu quelqu'un dans l'écurie avec George, et en regardant à l'intérieur, j'ai vu mon ami d'il y quelques instants examiner le sabot de mon cheval et de dire à mon garçon ce qui guérirait rapidement la plaie. Il devait faire de son mieux pour moi!

A cinq heures, les écuries et les terrains étaient vides, et nos amis de Hanzinell avaient rejoint la colonne qui s'était un peu relâchée pendant la chaleur du jour, mais avaient redoublé de volume depuis que le soleil était passé derrière les collines. Nous avons eu un moment de répit, pendant lequel nous avons accordé toute notre attention à Yvonne, qui se tordait d'agonie sur son lit à côté de ma chambre. Mme Guix lui avait administré depuis trois jours des doses modérées de morphine, mais ce traitement ne pouvait durer très longtemps. Les poches d'eau, les frottements et les massages s'étaient révélés infructueux contre la sciatique. Nous avons donc décidé d'essayer un bain chaud. presque immédiatement assoupli mais trop faible pour supporter la chaleur. Elle s'est évanouie dans la baignoire et a dû être ramenée au lit. Nous travaillions encore sur elle quand Nini est apparue et a dit que j'étais demandé en bas.

[130]

Quand les cils d'Yvonne commencèrent à battre, je quittai Mme Guix et regagnais la cuisine, devenue le quartier général. Plus de réfugiés! Est-ce que je les laisserais entrer? Ils voyageaient sans carte ni guide et n'osaient pas s'aventurer le long des routes la nuit.

Bien sûr, ils étaient les bienvenus, et la même hospitalité qui avait accueilli les réfugiés de Hanzinell était offerte à ceux de Thuilly.

Thuilly - le village entier était là! – Le maire, le curé, le forgeron et le boulanger, tous accompagnés des différents membres de leur famille proche, chassés de chez eux par les envahisseurs cruels. Terrifiés par les horreurs dont ils avaient été témoins, épuisés par leur voyage périlleux, ils étaient peu enclins à parler; et quant à moi, j'étais si occupé, préoccupé et complètement épuisée, que la curiosité était oubliée. Il y avait là des gens qui avaient besoin de tout le confort que je pouvais offrir. J'ai donné et n'ai posé aucunes questions.

Ce qui était le plus évident à l'heure actuelle était le fait que les rations étaient plus réduites au sein de ce groupe que chez ceux qui s'étaient arrêtés dans la matinée, et certainement pas à un manque de fonds. Tous avaient de l'argent - de l'or en abondance.

[131]

Ils avaient trouvé moins à acheter - voilà tout. Ils étaient heureux d'accepter la soupe de légumes, le ragoût de lapin et les fruits cuits que nous avions préparés - mais insistèrent pour payer leurs portions, ce que bien sûr je refusai, à leur grand désarroi, et je suis certaine que les serviteurs ont bien été payés pour leurs services.

Et quels étaient leurs plans? Pour aller aussi loin que possible au sud. Peut-être qu'ils finiraient par aller au Maroc ou le Canada. Pourquoi pas? Tout le village était là - tous les hommes avaient un métier. Ils coloniseraient, car il était inutile de songer à rentrer « à la maison ». Ils n'en possédaient plus, et qui pouvait dire que la guerre pouvait durer un an ou plus ?

À cette affirmation, j'ai protesté. Une année?

Jamais! P, les finances du pays ne pouvaient pas le supporter, et j'ai continué à dire comment, quand en Angleterre pendant la crise d'Agadir trois ans plus tôt, j'avais entendu les autorités compétentes déclarer que trois mois était la limite même de la durée des hostilités ! Cela les a quelque peu encouragés - surtout quand j'ai annoncé l'avance russe, et nous avons noté sur la carte le progrès rapide du fameux «rouleau compresseur» qui, s'il continuait comme il avait commencé,

[132]

arriverait certainement à Berlin avant Noël ! (j'offre ces déclarations sans commentaire.)

Avant de se retirer, Mme Guix demanda s'il y en avait qui souffraient même du moindre mal, car il valait mieux tuer la maladie dans l'œuf, et elle lançait gaiement des festons et des cloques piquées, baignait, poudrait et bandait les pieds d'une douzaine d'hommes vieux et décrépits. et de jeunes enfants peu habitués à une telle marche forcée et incapables de prendre soin d'eux-mêmes faute de temps et d'eau chaude ! A ce moment-là, je sentais qu'elle était héroïque et je dois dire que j'admirais sa patience et son endurance, car le spectacle était tout sauf agréable. Pauvres âmes! Et ils espéraient atteindre Marseille à pied. . . .

Le Kaiser et toute son armée auraient pu nous rouler dessus que nous n'aurions rien ressenti, tant nous avions dormi pendant les premières heures après avoir gagné nos lits. À deux heures du matin (le premier septembre), cependant, il y avait beaucoup de mouvement dans les granges et les écuries, et mes chiens, qui étaient agités, ont commencé à gratter à ma porte pour être libérés. Soucieux que personne ne parte sans une tasse de café chaud, madame Guix et moi-même nous nous sommes rendus à la cuisine alors que je tombais en panne,

[133]

Une heure plus tard, nous fîmes nos adieux à nos «locataires pour une nuit». Je me souvins de mon kodak, et comme le soleil lorgnait à travers les nuages, je pris un instantané de mes hôtes qui tournaient au coin du château.

Ils se joignirent au flot des autres chariots que nous avions l'habitude de voir.

En fait, cet exode général ne nous étonnait plus. Il semblait que la panique s'était répandue sur toute la Flandre comme une goutte d'huile sur une feuille de papier. Pour nous, qui nous considérons comme vivant dans la banlieue de Paris, la Belgique était si loin!

J'enroulais mon fi lm et revenais vers la maison, quand deux filles très distinguées descendirent de leurs bicyclettes et demandèrent leur chemin. Je leur ai donné avec plaisir et à mon tour ai posé quelques questions.

Elles venaient de Saint-Quentin! Cela m'a fait peur. Elles étaient en route depuis deux jours. Elles n'avaient pas vu les Allemands, mais la ville avait été officiellement évacuée. La veille, un homme à bicyclette s'y étais rendu et leur avait annoncé le bombardement et la destruction de leur ville natale! Dur combats à La Fère.

[134]

Saint-Quentin! Ensuite, les Allemands étaient sur notre sol! Les Belges avaient raison: ils avançaient manifestement rapidement. Mais pourquoi s'inquiéter? Nous étions en sécurité tant que nous avions l'armée française entre eux et nous. Bien que la journée ne fût entamée que depuis quelques heures, j'étais déjà fatigué. Cette entreprise d'hôtellerie d'une si grande envergure avec si peu d'aide commençait à se faire sentir. J'ai ouvert la porte et j'ai dit à George et à Léon d'accueillir tous ceux qui souhaitaient entrer, puis de me rejoindre à la cuisine, je me suis assise et j'ai commencé à aider les autres à préparer des légumes.

La découverte que, malgré toute leur bonne volonté, mes invités avaient nécessairement laissé de nombreuses traces de leur passage, me remit sur pied, nous étions tous au travail quand un visage de femme hagard regarda par la fenêtre de la cuisine.

"Y a-t-il un docteur ici?"

"Non mais…"

La femme fondit en larmes. Madame Guix et moi-même nous nous sommes précipités dans la cour. "Mon bébé - je n'arrive pas à la réchauffer", gémit la pauvre âme. "Elle n'a rien mangé depuis hier."

[135]

Et étendant ses bras, la femme nous montra un bébé qu'elle portait dans son tablier. Il était mort.

J'eu du mal à surmonter mon émotion, Mme Guix prit dans ses bras le pauvre petit cadavre, et j'aidai la mère à s'assoir dans un fauteuil du réfectoire. Une tasse de café fort ramena un peu de couleur sur ses joues blêmes et elle nous dit qu'elle venait de Charleville. Les Taubes avaient profité de leur travail sinistre dans la population civile, mais ils n'étaient que les précurseurs d'autres bombardements plus lourds. Les citadins avaient fui dans leurs vêtements de nuit. "Etes-vous seul?"
"Oui, je ne suis pas originaire de Charleville. Mon mari et moi sommes seulement mariés depuis un an. Il est parti le 2 août et le bébé est né le 10. Elle n'a que trois semaines. "

Rien d'étonnant à ce que la mère ait l'air hagarde, 150 miles (241km) à pied, avec un nouveau-né dans ses bras, fuyant pour sauver sa vie devant les hordes barbares!

J'ai préparé une autre tasse de café avec dessus une goutte d'eau-de-vie. Elle nous a regardés d'un air attirant et a ensuite bu.

[136]

« Votre mari était-il bon pour vous? Demanda Mme Guix. »

Ah! Oui, madame.

«L'aimes-tu assez pour supporter un autre sacrifice comme une vraie femme et une vraie mère que tu es? »

"Oui."

Et puis nous lui avons dit que son bébé était parti - parti dans un pays plus lumineux où la guerre est inconnue. Elle nous regarda avec étonnement et enfouit sa tête dans ses bras, sanglotant silencieusement mais avec soumission.

«Venez, venez, vous devez dormir - et quand vous serez reposé, nous vous aiderons à trouver de la place dans un chariot qui te conduira vers tes parents.

Elle jeta un long regard affectueux sur son premier-né et se laissa entraîner.

Tout ce que nous pouvions faire était de faire une déclaration officielle de la mort à la mairie. Un petit drap de lin servait de linceul, une boîte à savon propre et bordée de fleurs formait le cercueil du bébé, puis George et moi sommes devenus les fossoyeurs et les principaux pleureurs, qui déposèrent le minuscule corps dans le petit cimetière viticole.

La guerre l'a voulu ainsi.

[137]

A mon retour du cimetière, j'ai trouvé un autre chargement de réfugiés installés dans la cour. Cette fois, ils se sont révélés être un hôtelier et ses employés venant des Ardennes. Ils avaient cependant prévu que le départ était imminent et avaient soigneusement placé une plus grande partie de leurs effets personnels et de leurs objets de valeur sur plusieurs chariots, en veillant à ce qu'ils soient bien équilibrés et correctement chargés pour supporter le poids maximum sans fatiguer les chevaux. Ils avaient besoin de moins d'attention que les autres, car lorsque je leur expliquais que la maison leur appartenait, ils travaillaient vite et silencieusement, ne prenant aucun parti et s'occupaient de tous les besoins de leur maîtresse, qui était assise dans son coupé et donnait ses ordres.

Plus tard, ils ont été rejoints par les occupants de nombreux autres équipages, tous du même district - mais avec qui j'ai eu peu de rapports. Cependant, d'une pauvre femme, j'appris que ses deux filles, âgées de seize et dix-sept ans, avaient été perdus pendant deux jours. Elles étaient dans la charrette avec le curé qui s'était arrêté pour abreuver son cheval, perdant ainsi sa place dans la file. Quand ils furent arrivés à l'endroit où la route bifurquait, quelle direction avait- il prise?

[138]

Que sont-elles devenues? Elle a épinglé son nom et sa route sur le mur du réfectoire, me suppliant de le leur donner si jamais elles l'interrogeraient. À ma connaissance, elles ne sont jamais passées. Au déjeuner madame Guix annonça qu'Yvonne allait mieux. Loin d'être bien, mais mieux. C'était une charge pour mon esprit.

La mère du pauvre petit enfant que nous venions d'enterré dormait paisiblement sur un lit de camp à l'hôpital, et bientôt Léon vint dire que le vieux César avait posé son sabot à terre pour la première fois depuis quatre jours. Bravo! Je me sentais beaucoup soulagé.

Les charrettes roulaient encore et encore dans la vallée, leur bruit faisant écho entre les collines. Aujourd'hui, il n'y avait pas de répit: à travers la chaleur de midi, ils passaient, plus nombreux et plus rapides me semblait-il.

"Les déranger!" Pensais-je. Ils font tellement de bruit que nous ne pourrions pas entendre les canons s'ils étaient seulement à un miles de distance.» Et espérant que je pourrais peut-être chercher une certaine assurance à partir de ce bruit, j'étais sur le point de partir vers le point le plus haut du parc pour écouter. A la porte, cependant,

[139]

J'ai été accosté par l'un des deux hommes qui, depuis plusieurs jours, rangeaient mon foin dans les écuries. Il a plaidé la maladie. Est-ce que je le paierais et le laisserais partir? Il reviendrait demain et finirait s'il se sentait mieux. Comme il n'y avait rien d'inhabituel dans sa demande, j'ai réglé son compte et lui ai dit d'aller se reposer. Je sais maintenant qu'il était un espion allemand, et j'ai récemment appris que quinze jours plus tard, il avait été arrêté et abattu à Villers-Cotterêts.

Je me demande ce qui m'a poussé à faire cette longue ascension fatigante. Évidemment, j'ai découvert ce que je voulais savoir, mais les nouvelles étaient tout sauf rassurantes. J'ai entendu le canon distinctement : si distinctement que j'étais un peu décontenancé. Non seulement mes oreilles entendaient parfaitement le roulement long et régulier (déjà observé depuis trois jours) mais J'avais réussi à faire la différence dans le calibre de chaque pièce qui tirait, et, à cela s'ajoutait un drôle de cliquetis, comme lorsqu'on traîne un bâton de bois le long d'une clôture de fer à barreaux. La Fère opposait une défense héroïque, pensai-je, heureusement

inconsciente du fait qu'il est absolument impossible d'entendre un canon à cette distance - à la moitié, non, même à un quart de cette distance. Jugez par vous-même quelle était sa proximité avec Villiers!

[140]

Depuis deux jours, le cours de soins infirmiers a été abandonné, non par manque d'enthousiasme, mais parce que chaque ménagère avait plus que ce qu'elle pouvait faire à la maison. Le château n'était pas le seul endroit où les réfugiés s'arrêtaient, et tous les villageois avaient fait de leur mieux pour rendre les voyageurs à l'aise. De l'endroit où je me tenais, dominant les deux vallées, je pouvais voir l'interminable rangée de charrettes sur toutes les routes à la portée de ma vue, et dans chaque cour de ferme ainsi que sur le côté des grands axes de circulation, les véhicules étaient arrêtés et de fines colonnes de fumée bleue s'élevant vers le ciel, racontaient que le repas du soir était en cours.

La population de ma propre cour avait quadruplé à cinq heures. Des gens de St.Quentin, Ternier, Chauny - chacun avec une histoire d'horreur et de tristesse - ont cherché refuge pour la nuit. Madame Guix était définitivement installée au dispensaire, et une ligne se forma devant les dispensaires de la ville, chacun attendant son tour, espérant pouvoir soulager sa souffrance. Au crépuscule, un chariot a tourné dans l'allée et un homme aux cheveux gris demanda si nous avions une civière sur laquelle porter son fils à la maison. "Quel était le problème?" Demandai-je.

[141]

«Une toux - une si mauvaise toux.» Je suis allé avec lui vers le chariot, et j'ai vu le triste spectacle d'un jeune homme dans les dernières étapes de la tuberculose. Au-delà de toute description, squelette vivant, le pauvre garçon tourna vers moi ses grands yeux vitreux en signe de supplication. J'ai emmené son père à côté. Il valait mieux être franc. Je secouai la tête et dit qu'il serait inutile de déplacer son fils. Nous n'avions pas de médecin et sa maladie dépassait nos compétences. Couvrez-le bien, et essayez d'atteindre une grande ville dès que possible.

En me détournant, un jeune homme vigoureux me tapota doucement le bras, demandant asile à son arrière-grand-mère, une femme de quatre-vingt-treize ans, qu'il avait portée sur le dos depuis Saint-Quentin. Un lit dans le hall d'entrée était toute la prudence permise d'offrir, et il était charmant de voir avec quelle tendresse le jeune garçon portait la pauvre petite femme flétrie à son lieu de repos. Elle était tellement abasourdie que je craignais qu'elle ne réalise à peine ce qui se passait, mais des larmes de gratitude coulaient sur ses joues quand son garçon apparut avec un bol de soupe chaude, l'amenant à boire, comme un enfant, et se pelotonnant sur le tapis à côté de son lit.

[142]

Cinq fois ce soir-là, la grande table du réfectoire était entourée d'hommes et de femmes affamés; Cinq fois, j'ai versé de la soupe et des légumes à quarante personnes, et cinq fois nous avons tous aidé à la vaisselle. Alors, quand tout fut finalement nettoyé, et que Mme Guix et moi tombâmes épuisées sur deux chaises de cuisine, il était bien onze heures du soir.

Mon habile infirmière m'apprit qu'elle avait organisé le départ dans un chariot de la mère dont nous avions enterré le bébé, et à mon tour je lui racontai mon ascension dans le parc et l'approche du canon. Il était évident que les Allemands avançaient vers nous, et rapidement. Quand nous avons regardé la carte et vu les noms des villes et des villages dont les populations s'étaient succédées sur la route, il était clair que les Français devaient battre en retraite forcée, ou (et c'était peu probable) la panique s'était répandue si vite que tout le Nord de la France se dirigeait maintenant vers le Sud par une course folle. Nous rejetions cette seconde hypothèse. Nous avions entendu trop de récits de malheur et vu trop de misère pour croire à quelque chose de ce genre.

[143]

Et puis quoi ? Notre cas était simple: soit les Allemands seraient arrêtés avant qu'ils nous atteignent, soit l'armée française ferait son apparition, dans ce dernier cas il serait temps de partir, à moins que nous n'ayons été officiellement évacués auparavant! Ayant adopté cette simple ligne de conduite, nous nous sommes retirés, très satisfaits et pas du tout inquiètes. Dans l'aube grise et fraîche de ce mercredi matin. Le 2 septembre, quand j'ouvris mes volets et regardai la petite place qui fait face au château, je fus étonné de voir que les réfugiés qui s'y arrêtaient étaient dans des charrettes et des chariots dont les signes étaient les plus familiers. Ils venaient de Soissons!

"Bonjour", pensais-je, "je vais aller voir ce qu'ils ont à dire! Les choses doivent être très mauvaises si une grande ville comme Soissons prend soudainement ses jambes à son cou. » (Soissons n'est qu'à un peu plus de vingt miles de Villiers.) En descendant les escaliers, j'ai entendu le roulement de tambour, et George, qui venait juste d'apparaitre avec le lait, annonçait que la réquisition de chevaux

qui aurait dû avoir lieu à Château-Thierry ce matin-là, était reportée indéfiniment. Ce n'était guère rassurant, d'autant plus que c'était la première fois que nous recevions des nouvelles officielles depuis longtemps.

[144]

Nous étions si occupés à aider ceux qui avaient dormi au château à partir, que je n'avais pas le temps de mettre mes premières intentions à exécution, et quand enfin j'ai eu un moment, j'ai regardé par la fenêtre et j'ai vu que mes amis de Soissons avaient disparu. Eux aussi: bien, bien, bien!

Je n'étais pas étonné; en fait j'ai donné la matière mais peu d'attention. Nous avions pris nos résolutions la veille et nous n'avions pas le temps d'arrêter toutes les cinq minutes et de nous demander si nous avions raison ou tort. A midi, cependant, lorsqu'une vieille paysanne m'appela par la fenêtre de la cuisine et m'annonça que tout Charly partait à la hâte, je dois avouer que j'ai grimacé, mais seulement une seconde. Si J'avais écouté toutes les différentes rumeurs qui avaient été émises à l'étranger au cours de la semaine dernière, j'aurais alors été un sujet de choix pour un asile d'aliénés!

Résolu, cependant, pour aller au fond du problème, j'envoyai George à Charly (notre ville de marché, à quatre miles de là) pour voir ce qu'il pourrait trouver. Il est revenu sur son vélo à l'heure du déjeuner, portant les informations étonnantes suivantes.

[145]

Le gardien de l'hôtel et sa femme, effrayés par l'arrivée des Soissonais, avaient pris leur voiture et s'étaient mis en route pour cette ville en quête de nouvelles. Ils étaient revenus une heure après, n'ayant pu franchir Oulchy-le-Château, à quinze miles de Charly, où tous les ponts étaient coupés ou soufflés! Ils faisaient leurs préparatifs pour le départ.

"Et," poursuivit George, d'un ton excité, "en passant devant la gendarmerie, le brigadier m'appela et me dit au revoir. Tous les gendarmes avaient reçu l'ordre de partir tout de suite pour leur dépôt à ... »(Le nom d'une ville de l'autre côté de la Marne, dont je ne me souviens plus.)

Au lieu de me faire peur, cette information a stimulé mes nerfs, qui commençaient à être déprimés par beaucoup de travail et peu de nouvelles.

"Bien," dis-je. "Maintenant, nous pouvons nous attendre à l'arrivée des soldats à n'importe quelle minute. Pousse le feu, Julie, et mettons-nous au travail pour préparer une soupe chaude quand nos garçons arriveront. »

Ensuite, nous allions vraiment être dans l'excitation. Comme c'était glorieux de pouvoir aider, car dans mon esprit, la seule solution possible à cette question était la nôtre.

[146]

Je me suis mise au travail avec une vigueur renouvelée et, comme la veille, nous étions constamment sollicités par les réfugiés nécessitant un traitement et de l'attention. Comme je me souviens bien d'un groupe de quatre, deux hommes et deux femmes, qui chancelaient dans la cour et frappaient timidement à la fenêtre. Trois d'entre elles étaient heureuses d'accepter de la soupe et du vin, mais le quatrième, une femme d'âge moyen, se laissa tomber sur les marches et enfouit sa tête dans ses mains.

« Pourquoi aucun de vous ne la soulage-t-elle pas de ce lourd paquet qu'elle a attaché à ses épaules? » Demandai-je.

"Elle ne nous laissera pas le toucher. Elle ne l'a jamais mit de côté une minute depuis que nous avons quitté la maison il y a six jours !

"Est-ce aussi précieux que cela?" Demandai-je, en regardant l'énorme paquet qui était de la taille de la feuille double de certains quotidiens.

"C'est la photo de son fils. Il est allé à l'armée et elle est seule au monde. "

"Mais pourquoi diable porte-t-elle le cadre, le verre et tout? Ça doit presque être en train de la tuer par cette chaleur! "

[147]

«Madame, dit solennellement l'amie de la femme, elle a travaillée six mois et mit toutes ses économies dans ce cadre! Vous comprenez pourquoi elle n'a pas voulu le laisser derrière?

J'ai ouvert une porte latérale et leur ai montré un chemin à pied à travers les collines, un raccourcis que les voitures ne pouvaient prendre, et je n'avais pas tournée la clé dans la serrure quand le téléphone sonna.

C'était la première fois depuis le 2 août! Qu'est-ce que cela pouvait signifier? Probablement l'arrivée des blessés. Je me suis littéralement envolé pour répondre à l'appel.

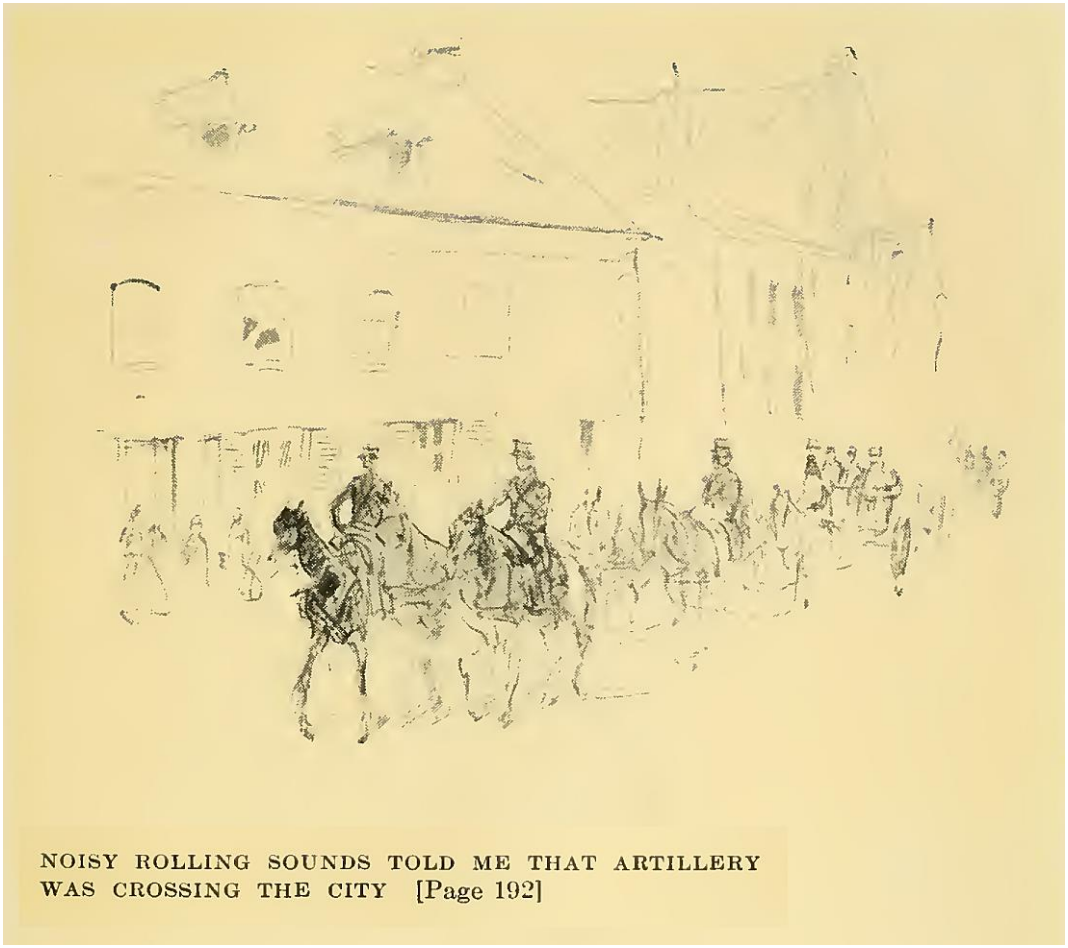
J'avais quelque peu de difficulté à reconnaître la voix de mademoiselle Mauxpoix: elle tremblait d'émotion. Elle m'accueillit poliment et me supplia de ne pas m'inquiéter trop, elle m'annonça qu'elle venait de recevoir des ordres of fi ciels de mettre hors d'état de marche tous ses téléphones et appareils télégraphiques, de les endommager pour que des réparations soient impossibles.

"Il me reste dix minutes," continua-t-elle. "Un véhicule du gouvernement arrive à quatre heures pour nous emmener moi, mes employés et mes livres à Tours."

"Mais, mademoiselle…"

Elle n'a pas tenu compte de mon interruption.

[148]



NOISY ROLLING SOUNDS TOLD ME THAT ARTILLERY WAS CROSSING THE CITY [Page 192]

Vous ne pouvez pas rester, madame Huard! Il ne faut pas! Aucune femme n'est en sécurité sur leur chemin. Je le sais mieux que vous, car je reçois des rapports of fi ciels depuis plus d'un mois! Le pire est vrai! Pour l'amour du ciel, allez-y! Vous avez encore une chance mais il y a des combats acharnés dans les rues de Château-Thierry! Pour l'amour de Dieu, n'hésitez pas. Adieu."

Elle était partie! Et je suis resté là hébété!

"Une lutte acharnée à Château-Thierry! C'est à seulement sept miles d'ici. "Ai-je compté.

Aller? Aller où? Comment? Aller et abandonner mon poste, avec Yvonne encore trop malade pour bouger, et tous les autres dépendant de mon aide! Aller? Par quel moyen, quand mon seul cheval était trop boiteux pour traverser la cour! C'était bien mieux de rester et de défendre ses biens!

Et alors que je revenais lentement dans les couloirs, il m'est apparu que malgré mon désir de rester, je serais peut-être forcé de partir. Supposons que le château devienne soudainement la cible des canons allemands? Eh bien, nous pourrions tous aller dans les caves, comme les autres l'avaient fait en 1870. Mais - et c'était là le but - supposons que les Français en prennent possession et nous donnent des femmes mais quelques minutes avant le début de la bataille.

[149]

Alors quoi! Ici, il y avait matière à réflexion. Je résolus de mettre Mme Guix et les deux garçons dans la confidence. Quatre têtes valaient mieux qu'une! Ils reçurent calmement la nouvelle, et j'aperçus presque un scintillement dans les yeux de George et de Léon. L'excitation leur a plu.

Si ce que mademoiselle Mauxpoix avait dit était vrai, les Allemands étaient en route pour Villiers. Il était évident que les Français opposaient une résistance opiniâtre, mais il y avait peu d'espoir de les arrêter avant qu'ils n'atteignent notre voisinage. La bataille signifiait la destruction des vies et des biens. Eh bien, puisque nous possédions toujours le premier, il était grand temps de songer à sauver le second. Le soleil déclinait rapidement derrière les pins. Dans une heure il ferait noir. Ce que j'ai décidé de faire doit être fait immédiatement.

«George et Léon, faites tomber mes deux gros troncs, et dites à Nini d'atteler l'âne à son chariot et de le conduire à la porte latérale.» J'avais résolu de sauver ce que je pouvais du travail de H., et d'aller dans le placard de studio, j'ai commencé à sélectionner les portfolios contenant des dessins montés et des gravures.

[150]

Il était inutile de penser aux peintures. Elles étaient trop grandes. Les malles furent pleines en un rien de temps. Je n'avais pas d'autres réceptacles, fermant ainsi à contrecœur les armoires à moitié vides, me consolant avec la pensée que tout cela était peut-être une préparation inutile, et priant le Ciel d'avoir fait un bon choix parmi les portfolios au cas où le pire arriverait.

Les garçons posèrent les malles sur la charrette et se dirigèrent vers une carrière de sable, où je savais que nous pouvions creuser en toute sécurité, et provoquer facilement un glissement de terrain miniature, qui recouvrirait toutes les traces de notre trésor caché. Je promis de les rejoindre dans une heure - le temps que je jugeais qu'il leur faudrait pour faire une si grande excavation, et de retourner dans ma chambre, rassemblé mes bijoux et papiers dans une petite valise, et les mettre à côté de mon manteau de fourrure et mon kodak. Quelques autres bibelots et d'innombrables photographies et lettres étaient enfermés dans mon bureau, et voyant qu'il serait absolument impossible de les porter avec moi, je me demandais comment je pourrais les protéger. Soudainement, je me suis souvenu d'un petit drapeau américain en soie que ma mère m'avait donné des années auparavant, quand j'étais enfant quand je suis parti pour mon premier voyage en Europe.

[151]

Je l'ai trouvé là où j'espérais, et en en enfonçant un bord dans le tiroir, j'ai laissé les rayures retomber et j'ai épinglé l'inscription suivante dans ses plis:

"Je jure que le contenu de ce bureau est purement personnel et ne peut être utile qu'à moi-même. Je le laisse donc sous la protection du drapeau de mon pays. "

Je me sentis très fier après l'avoir fait puis je me suis précipité dans mon dressing, où j'ai remplis à la hâte ma valise avec quelques sous-vêtements chauds, une tenue de rechange et une paire de chaussures supplémentaire. J'avais presque terminé et j'étais ravi de voir que ce travail inutile était terminé, quand, en jetant un coup d'œil par la fenêtre, j'aperçus Mme La Miche aux cheveux fous qui montait l'avenue dans sa voiture à chien.

Madame La Miche et son mari dirigent une grande ferme près de Neuilly St. Front, à quinze miles de Villiers. Je l'avais souvent vue à des expositions de volailles et d'agriculture, où les produits de leur ferme emportaient généralement un certain nombre de prix. C'est elle qui m'a vendu mes vaches il y à a peine un an.

[152]

"Oui. En route - comme tous les autres. Toute notre fortune est en stock et je vais essayer d'épargner autant que je peux. Pouvons-nous entrer? "

Certainement - et une demi-heure plus tard, l'une des plus grandes fermes de France avait été déplacée corporellement dans mon pâturage! Le tout était conduit d'une manière très ordonnée par M. La Miche, qui, à cheval, dressait les derrières de cette immense cavalcade composée de quelque deux cents bœufs blancs, attelés deux à deux de front, soixante-dix ou quatre-vingt chevaux, autant de juments avec de jeunes poulains, et Dieu seul sait combien de vaches et de veaux; le tous accompagnés de mains stables. Pauvres bêtes fatiguées, comme elles buvaient goulument l'eau fraîche de notre source, et comme les petits poulains rusés, dont les tendres sabots avaient été portés à vif par leur voyage inouï, permettaient aux hommes de protéger dans des bandages de lin grossier avec des bandes de vieux tapis pour les protéger. Madame La Miche avait été évacuée officiellement à midi, donc je n'ai pas hésité à lui dire ce que j'avais entendu. Elle n'a pas été surprise, et a dit qu'elle avait l'intention de partir à minuit,

[153]

mais ses animaux, peu habitués à cet exercice, devaient avoir quelques heures de repos. Dans la cuisine, j'ai trouvé George et Léon, qui avaient accompli leur tâche plus tôt que prévu. S'appuyant sur leur parole qu'il était impossible de dire où ils avaient enterré les malles, je ne suis pas retourné à la carrière de sable. Un demi-mile était une distance à considérer, dans ses circonstances. Pendant tout ce temps, Mme Guix avait pris Julie dans sa confiance et lui avait demandé si elle nous suivrait si nous étions obligés de partir. Julie est originaire de Villiers, et son mari et ses enfants vivent dans une petite maison à proximité. Elle avait consulté son mari et ils étaient prêts à prêter leur grand cheval s'ils pouvaient tous se joindre à notre groupe. Bien sûr, nous étions d'accord et pendant qu'il faisait clair, nous avons décidé de mettre des sacs d'avoine au fond de notre charrette à foin, puis de les couvrir de foin, et ensuite tous les serviteurs pourraient s'y empiler, les garçons se relayant pour marcher puisque Yvonne devant avoir de la place pour être étendu.

Comme je détestais toute cette affaire! Madame Guix comptait alors le nombre de personnes composant notre groupe et envoyait Nini cherché autant de couvertures et d'oreillers.

[154]

Ceux-ci, avec une boîte contenant du sel, du sucre, du chocolat et d'autres provisions sèches, une valise remplie de quelques pansements et d'un peu de médicament, furent placés sur une petite charrette légère à laquelle nous pourrions atteler César en cas de grande urgence.

Les deux véhicules, chargés, ont été stockés dans une remise vide, dont j'ai fermé la porte, plutôt honteuse de mes précautions.

La nuit était tombée et le flot de réfugiés qui arrivait exigeait toute notre attention. Madame Guix était occupée avec deux femmes dont l'état physique était tel qu'il était impossible de leur refuser des lits, quoi qu'il advînt ... et en traversant le vestibule à la recherche de quelques instruments, l'ombre d'une femme et de deux petites filles montant les marches. «Pourrais-je leur donner un logement?» Supplia la pauvre âme. Je la regardai s - elle était si effrayée que c'était pathétique, et les deux enfants à tête frisée s'accrochaient à ses jupes et frissonnaient.

«Je n'ai jamais été seule auparavant», explique-t-elle, et ses dents claquaient de terreur. « Je peux payer et payer bien, j'ai trente mille francs d'or sur moi. »

"Alors, pour l'amour du Ciel, ne le faites savoir à personne!" J'ai dit, très brusquement.

[155]

"Je ne veux pas d'argent, mais il y en a d'autres qui en veulent. Soyez prudente - une telle fortune peut mener à votre destruction. Cachez-le!"

Elle m'a regardé avec étonnement. Évidemment, l'idée que la malhonnêteté existait ne lui était jamais venu à l'esprit. Elle me remercia du conseil et espéra qu'elle ne m'avait pas offensé, et me pria d'avoir pitié d'elle.

"Est-ce que quelqu'un vous a vu venir ici?"

Elle pensait que non.

"Car s'ils l'ont fait je crains que vous deviez partager le sort commun. Je n'ai aucune raison de vous donner la préférence. Les autres pourraient protester. "

J'ai sorti ma tête de la porte. Quand je me suis retourné, ces trois créatures impuissantes se cramponnaient l'une à l'autre dans le grand vestibule vide, formant un groupe pitoyable.

"Montez deux volées d'escaliers - tournez à gauche et suivez le couloir jusqu'au bout. La dernière porte sur votre gauche s'ouvre sur une pièce avec un grand lit double. C'était trop grand pour notre hôpital. C'est la seule raison pour laquelle nous ne l'avons pas attribuée. Elle est à votre disposition. Ne me remerciez pas. Bonne nuit."

Quand j'ai eu un moment, je suis allé dans la chambre d'Yvonne.

[156]

"Pensait-elle pouvoir se lever un peu: assez longtemps pour prendre un dîner? Peut-être qu'elle pourrait mettre quelques vêtements et faire un effort pour se promener dans sa chambre. » Dix jours au lit l'avaient rendue très faible. Elle devait essayer de regagner un peu de force. Elle a promis et je suis parti. L'idée de l'emmener physiquement était tout sauf encourageante!

A six heures et demie, la distribution publique de la soupe reprit. Qui étaient mes invités? Je n'en ai aucune idée. Il y en avait plus d'une centaine. C'était assez clair par la vaisselle qui restait. Au moment où le dernier service avait été servi, George entra pour dire que le village commençait à s'inquiéter - les gens de Neuilly St. Front, de Lucy-le-Bocage et d'Essommes étaient déjà passés sur la route, et les paysans se tournaient vers le château pour prendre une décision.

Je suis sorti à la porte. Oui, c'est vrai, nos voisins de Lucy (cinq miles plus loin) avaient rejoint la procession. Puis il y eut une pause, puis une accalmie, comme cela ne s'était pas produit depuis deux jours, et dans le silence, je reconnus de nouveau le même bruit de cliquetis qui avait retenti à mon oreille sur le sommet de la colline l'après-midi précédent.

[157]

Cette fois, il était beaucoup plus distinct, mais fut bientôt noyé par le grondement des lourdes roues sur la route.

Cette fois c'était certainement l'artillerie!

Je resserrais mon châle de plus près et m'assis sur le muret de pierre qui borde les douves, tandis que de petits groupes de paysans, incapables de dormir, se regroupaient sur le bord de la route.

Le bruit de cliquetis était de plus en plus proche et bientôt un régiment entier de poussettes, quatre de front, a tourné au coin de la rue dans la lumière de la lune.

Domptin!

Domptin, notre village voisin, à un mile de la route, avait attrapé la fièvre et se déplaçait en groupe, transportant ses malades et ses anciens, ses enfants et ses biens, seul le ciel sait combien de landaus!

Je n'en avais jamais vu autant de toute ma vie. L'effet était tout à fait comique, et Mme Guix et moi ne pûmes résister à rire, au grand désarroi de ces pauvres âmes qui ne voyaient guère d'amusement à être obligées de quitter la maison à peine vêtues de vêtements de nuit.

Ils passèrent, sans autre commentaire, et le dernier homme avait à peine tourné le coin quand un cri venant de la route nous a remis sur nos pieds,

[158]

et nous a envoyé courir dans cette direction. Presque instantanément, la figure d'une vieille paysanne à tête blanche apparut au loin. Elle se tordait les mains et pleurait fort. Quand nous étions à sa portée, j'ai reconnu le mot, "Uhlans!"(1)

"Uhlans! Où?"

"Dans le bois de la Mazure !" (à un demi-mile de Villiers.)

"Comment le savez-vous?"

"J'ai vu leurs casques scintiller au clair de lune!"

"Quelle pourriture! Ce sont des Français, des dragons. Vous ne connaissez pas vos propres compatriotes quand vous les voyez! Tu les as approchés?

"Non."

"Alors qu'est-ce qui, au nom du bon sens, vous a envoyé pour nous faire peur comme ça?

Vous n'avez rien d'autre à faire que de diffuser la panique. Si vous ne vous retournez pas et ne parvenez pas à rentrer chez vous, comme vous êtes venus, je vous ferai arrêter.

Allez!

" Mes nerfs avaient résisté le plus longtemps possible. Cette fausse alerte avait réveillé ma colère et en un instant je pouvais voir comment des milliers de personnes avaient été trompées,

(1) – Uhlans – Cavalier armé d'une lance dans les armées slaves et germaniques.

(2) – Dragons – Désigne (au contraire) les militaires français se déplaçant à cheval, mais combattant à pied.

[159]

et erraient maintenant sans-abri sur les routes de France !

"Vous pouvez faire ce que vous voulez," dis-je en me tournant vers les autres, "mais j'en ai assez pour aujourd'hui - je vais me coucher. Bonsoir, messieurs.

«La châtelaine va se coucher, la châtelaine va se coucher !» «Allons tous au lit», et des phrases semblables se sont fait entendre parmi les groupes et nous nous sommes tous séparés, après beaucoup de cordial - à demain.

L'horloge de l'église du village sonnait minuit quand je me retirai finalement, après avoir appelé mes lévriers et Betsy dans ma chambre, et m'assurant qu'ils avaient tous leur collier, et leurs laisses suspendus à mon lit.

Nini, le petit traître, avait évidemment dit à Yvonne mes préparatifs de départ, et les deux filles, dont les lits étaient dans la pièce voisine de la mienne, n'avaient pu fermer les yeux, car lorsque je souffla ma lampe, j'entendis leurs voix enfantines répétant le chapelet : "Je vous salue Marie pleine de grâce, le Seigneur est avec vous".

[160]

J'avais peut-être dormi une heure. Quand, je me souviens vaguement d'avoir entendu un aboiement sauvage de mes chiens, et quand je me suis retrouvée au milieu de ma chambre à me frotter les yeux, Yvonne appelait: «Madame! Madame! »Dans des tons terribles. Mes animaux étaient fous d'excitation, et le son de la cloche de la ferme résonnait dans mes oreilles! "Silence!" J'ai crié.

Tout sauf la cloche a cessé.

Sans se soucier de ma tenue vestimentaire, je me précipitai vers une vitre arrière et répétai mon ordre.

La cloche s'est arrêtée.

"Qui es-tu pour oser nous réveiller comme ça!" Grondai-je.

Un garçon entre dix-huit et dix-neuf ans lâcha la corde et passa sous la fenêtre. Je pouvais voir ses cheveux blonds au clair de lune.

Êtes-vous madame Huard?

"Oui."

"Je suis venu avec un message de votre mari." J'ai eu des frissons. Bon Dieu, que s'est-il passé?

[161]

MY HOME IN THE FIELD OF HONOR

MA MAISON AU CHAMP D'HONNEUR

V

D'un bond, j'étais en bas des escaliers et ouvrais la porte d'entrée.

"Est-ce que H. est blessé ?" Je haletai.

"Non, madame."

J'ai respiré à nouveau.

"Où était-il quand vous l'avez vu ?»

"Sur la route entre Villers-Cotterêts et La Ferté Milon."

"Quel est votre message ?»

Le garçon mit sa main dans sa poche de poitrine et sortit un bout de papier. La pleine lune qui brillait sur la façade blanche du château avait produit une réflexion si intense que j'ai reconnu une feuille tirée d'un carnet de croquis et j'ai pu distinguer les mots suivants gribouillés au crayon :

«Donnez au porteur cinquante francs, puis au nom de l'amour que vous me portez, évacuez maintenant ; allez au Sud, pas à Paris. "

Les derniers mots ont été soulignés trois ou quatre fois.

[162]

"Quelle heure était-il quand H. t'a donné ça ?"

"Midi ou à peu près."

"Comment es-tu venu? À pied ?"

"Non, à bicyclette."

"Mais il est plus de minuit !"

"Je sais, mais je me suis perdu et j'ai eu trois mauvaises crevaisons."

Il y avait là un ordre de marche pour le fair-play, et si j'avais l'intention d'obéir, suffisamment de temps avait déjà été perdue. Rester malgré tout, c'était être responsable de toutes les jeunes vies qui comptaient sur moi pour les protéger. Puis-je le promettre ? Non. Alors c'est parti !

Au même moment et comme pour renforcer ma décision, l'étrange bruit de cliquetis que j'avais observé de plus en plus près ces deux derniers jours claquait dans l'air de la nuit.

"Hark!" Dit le garçon. "La mitrailleuse!"[2]

"Les mitrailleuses!" Je me suis fait l'écho.

"Oui, madame."

Cela suffi. "Nous partirons dans dix minutes. Va dans la cuisine. J'enverrai quelqu'un pour s'occuper de toi et nous irons ensemble.

Tout cela s'est passé en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Réveillés par la cloche, les réfugiés dans les écuries affluaient dans la cour.

[163]

Une seconde plus tard, George, une lanterne à la main, accourut vers moi.

«Dit à Léon de harnacher César, puis va réveiller Julie et dit-lui que nous partons dans dix minutes. Je m'attends à ce qu'elle, et sa famille, avec leur cheval, soient prêtes. Dans la cour dans dix minutes. Fais attention à toi!"

Sur le palier, j'ai croisé Madame Guix déjà entièrement habillée.

«Nous partons», c'est tout ce que j'ai dit, elle a compris et m'a suivie vers la chambre d'Yvonne.

Les deux enfants, les dents claquant, regardaient vers nous avec terreur.

Nini, mets les vêtements les plus chauds que tu possèdes et aide madame Guix à habiller Yvonne. Puis va à la cuisine et attends là sans bouger.

" Ma propres toilette était succincte, et cinq minutes plus tard, la lampe à la main, je martelais toutes les portes des longs couloirs, craignant que quelqu'un ne soit oublié et enfermé dans la maison.

Quand j'atteignis le deuxième étage, je me souvins de la femme et de ses deux enfants, et, en avançant, j'entendais : «N'aie pas peur. Ceci n'est qu'un avertissement! "
La pauvre âme devait rêver,

[164]

car quand j'ai touché sa porte, elle a crié, et en l'ouvrant et en tenant la lampe au-dessus de ma tête, j'ai pu voir les deux petites créatures accrochées à leur mère qui, à genoux, suppliait : «Prenez-moi, mais épargnez mes bébés !

J'ai eu beaucoup de difficulté à la rassurer, mais finalement j'ai réussi et je l'ai laissée descendre à l'hôpital.

A la première alerte, les femmes qui dormaient-là ont fui avec terreur, et quand on leur a assuré que tous étaient parti, par sécurité, je suis entré dans le vestibule et debout au pied de l'escalier, j'ai appelé: «All out! Tous dehors! Je ferme et on part! "

Comme personne ne répondis, je jugeai que mon appel avait été suivis et je me dépêchai d'aller chercher dans ma chambre mes bijoux, mon kodak et mes animaux de compagnie. En descendant, j'ouvris la garde-robe de H. et attrapai plusieurs pardessus, persuadée que les garçons oublieraient les leurs et en auraient besoin.

Dans la cour, j'ai trouvé Julie et sa famille perchées sur la charrette à foin, où Yvonne avait été hissée et gémissait, bien enveloppée dans une couverture. Les deux chevaux étaient attelés et mes serviteurs attendaient les ordres. A côté de la nôtre, d'autres gros chariots étaient prêt pour le départ,

[165]

cependant il n'y avait pas de confusion, pas de paroles bruyantes, pas de regrets. J'ai alors demandé aux garçons de se dépêcher à la cour de la ferme et d'ouvrir toutes les portes afin que les volailles et les vaches puissent avoir libre accès à l'ensemble du domaine, qui est fermé par un mur. J'étais donc certaine que bien qu'ils pourraient avoir faim, ils ne mourraient pas faute de nourriture ou d'eau pendant le peu de temps où j'avais l'intention de partir.

Cela fait, je suis allé à la cuisine où j'ai trouvé Nini, qui avait obéi aux ordres de ne pas bouger mais qui avait assez d'esprit pour donner du pain, de la confiture et du vin au jeune affamé qui avait apporté le message.

A la lueur de la lampe, j'aperçus mes cartes routières sur le mur du réfectoire et, posant ma boîte à bijoux sur la table, je commençai à les détacher, à les plier soigneusement et à la mettre dans la poche de mon « motor coat ». Presque au même instant, la lampe clignota et Léon entra pour dire que tous les chiens avaient été retrouvés, sauf le chien de chasse et trois chiots fox-terriers, qui, effrayés par la cloche et l'agitation, s'étaient cachés dans les greniers à foin. Nous sommes sortis, et j'ai appelé et sifflé en vain - aucun d'eux n'est apparu.

[166]

Tout cela avait pris plus de temps que prévu. Les chariots pleins de réfugiés avaient disparu et nous étions seuls.

«En route!» Appelai-je en montant dans la charrette, une grosse boule montant dans ma gorge.

"En route!" Lança George.

Une fois de plus, je comptai notre groupe pour être certaine que tout le monde était là, puis, lentement, le chariot de foin lourdement chargé sortit de la cour pour s'engager sur la grande route.

Les dix premières pas que mon cheval a faits, il a boitillé si douloureusement que « mon cœur a coulé dans mes bottes ».

Quelle absurdité, ce départ! La pauvre bête allait s'effondrer et nous devrions l'abattre au bord du chemin, et d'autres pensées joyeuses similaires jaillissaient de mon cerveau alors que nous avancions dans l'étroite rue du village.

Je me suis arrêté devant la mairie, tout d'abord pour reposer ma monture, puis pour attendre George et Léon, qui étaient restés derrière pour fermer les portes et verrouiller le portail d'entrée, puis parce que j'étais étonné de voir toutes les fenêtres éclairées..

J'ai sauté en bas et j'ai regardé par l'une des vitres, et j'ai vu tout le conseil municipal assis en demi-cercle,

[167]

leurs visages étaient empreints d'anxiété. À l'heure actuelle, les garçons, accompagnés du messager de H., sont montés sur leurs bicyclettes et m'ont remis les clés. Je suis entré dans la pièce où M. Duguey, le maître d'école et le greffier de la ville, m'ont accueilli.

"Messieurs, je viens vous donner les clés de ma propriété. J'ai reçu un message de mon mari me suppliant de partir tout de suite. "

Alors, dépêchez-vous, madame, pendant qu'il est encore temps. Nous sommes sur le point de battre l'appel aux armes et d'avertir la population que ceux qui espèrent s'échapper doivent partir immédiatement. Bien que nous n'ayons pas d'ordres officiels pour le faire, nous avons pris sur nous, car nous savons maintenant avec certitude que les Uhlans ont entouré le village et attendent la lumière du jour pour en prendre possession. Ils sont probablement en train de bivouaquer sur les hauteurs de ton parc.

Alors la vieille paysanne n'avait pas menti! C'étaient vraiment des uhlans (1) qu'elle avait vus dans le bois de la Mazure. Mon dieux, et j'essaye de m'enfuir avec un cheval boiteux! Dieu merci, la Marne n'est pas loin! Je la traverserais et j'attendrais les développements.

(1) Uhlan : nom masculin. Cavalier mercenaire des armées de Pologne, de Prusse et d'Allemagne.

[168]

L'horloge de la petite église sonna deux heures et un hibou hulula tristement dans le clocher tandis que notre cortège gravissait silencieusement la pente abrupte. Quand nous atteignîmes le sommet, je ne pus résister à me retourner et à jeter un regard long et affectueux sur ma belle maison qui brillait comme un palais de fées dans son décor d'arbres magnifiques. Qui pourrait dire? Je ne la reverrai peut-être jamais.
George, lui aussi, devait avoir été pénétré du même sentiment, car il était monté jusqu'à la charrette et, saisit le garde de la boue, retourna sa selle et secouant la tête avec nostalgie, et a donné libre cours à ses sentiments par l'interpellation très inélégante mais extrêmement expressive suivante :

"Quels cochons! vous chassez d'une propriété pareille! "(En français dans le texte)

Un long frisson d'émotion se glissa le long de ma colonne vertébrale, et bien que ce ne fût que le 2 septembre, je resserrais instinctivement le col en fourrure de mon manteau autour de mon coup.
Devant moi, j'entendais les roues de notre chariot de foin lourdement chargé grincer sous le poids du gros cheval de ferme. Ses occupants étaient silencieux, et grâce à la lune et à la lanterne qui pendaient derrière moi, je pouvais voir la tête de Julie et de Mme Guix tomber de sommeil.

[169]

Ma pauvre bête boitait et, en plus de penser à tout ce que j'avais laissé en suspens au château et de planifier comment et où nous pourrions aller, j'avais la vision constante de sa souffrance silencieuse devant moi. A chaque petite montée je descendais

et jetais les rênes sur le cou de Betsy, mon bull dog, qui occupait le siège à côté de moi, je donnais la tête à César et je prenais ma place avec les garçons derrière. Il semblait être reconnaissant.

Disons cependant que, au fur et à mesure que notre voyage avançait, le sabot, d'abord si ramollis de beaucoup de cataplasmes, devint de plus en plus ferme, et au lieu de croître, au contraire la claudication diminuait.
Nous avons traversé notre petit bourg de Charly dans un silence de mort. Pas une lumière à une seule fenêtre, pas un son, nulle part. Nous semblions être les seules âmes qui remuaient, et la témérité de ce départ à minuit, quand tout le monde était blotti dans son lit, me mit en colère. J'ai été pris d'un désir fou de faire demi-tour et de rentrer chez moi.
A ce moment-là, George me demanda quelle direction j'avais l'intention de prendre, et me rappelant l'injonction de H. "Allez vers le sud".

[170]

nous tournâmes net et nous nous dirigeâmes vers le premier pont sur la Marne.
En face de moi s'élevaient les collines sombres et boisées de Pavant, qui descendaient abruptement dans cette étroite bande de plaine fertile qui borde la rivière des deux côtés, mais à demi voilée dans un épais brouillard bleu. Au-dessous de moi, le courant rapide s'élançait comme une flèche d'argent, et devant un spectacle si impressionnant, je ne pouvais m'empêcher de penser à quel point l'art du peintre et dramaturge est difficile à celui qui tente de peindre un vrai champ de bataille. Pour un champ de bataille s'en était un, et mes nerfs surmenés ne maîtrisant plus mon imagination, je pouvais déjà voir des formes humaines se tordre d'agonie, et entendre le gémissement des âmes au bord de l'Éternité. Comme pour vivifier cette hallucination, la lune mourante plongea soudainement derrière un nuage, éclairant le paysage mais par d'étranges stries lugubres, et au loin derrière nous un long grondement bas m'avertit que mon rêve pourrait bientôt être une réalité terrible.
La Marne franchie, j'étais soulagé, et je m'installai contre la pile de couvertures sur ma plate-forme, j'ai laissé le cheval suivre sa propre volonté et nous avons commencé à zigzaguer le long d'une pente abrupte.

[171]

Au bout de cinq minutes j'étais tellement engourdi par le froid que le sommeil était impossible, alors je quittai mon siège et rejoignis les autres qui, sauf Yvonne, avaient été obligés de descendre pour soulager leur cheval. Quelle ascension - sept longs kilomètres de gauche à droite, serpentant autour de cette colline, comme en montagne, nous retrouvant sur une étroite corniche surplombant la vallée. Le brouillard s'était répandu jusqu'à s'étouffer littéralement entre les collines et je pouvais à peine me persuader que ce n'était pas la mer qui roulait au-dessous de moi. Même les feux de signalisation sur la ligne de chemin de fer lointaine sortaient de l'enchevêtrement comme un phare au milieu de l'océan, rendant l'illusion complète.

L'aube se levait lorsque nous atteignîmes le sommet et faisant une pause pour respirer un instant, nous pouvions voir des gens se presser dans les chaumières et les fermes, tandis que les champs semblaient parsemés de chevaux et de charrettes qui sortaient de la pénombre comme des spectres se rejoignant sur la route. En peu de temps, la longue caravane s'était reformée et était de nouveau en route.
Nous avons rejoint l'arrière, précédé de cinq cents bœufs blancs comme la neige.

[172]

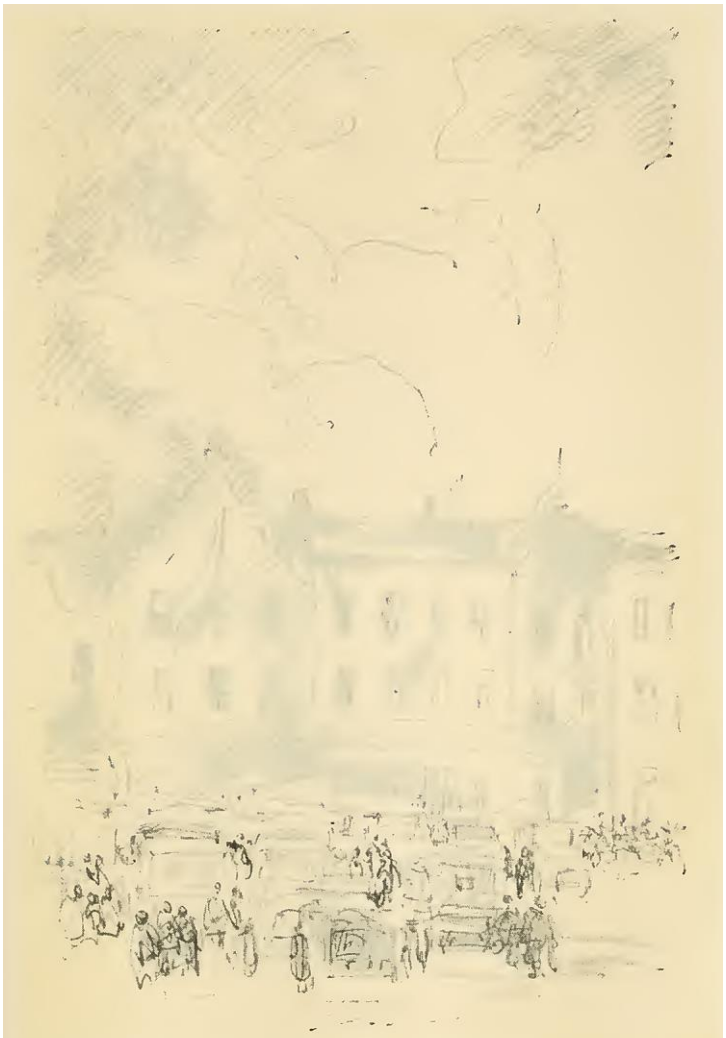
Il n'y avait aucun moyen d'avancer plus vite que le cortège. Il fallait rester en ligne ou perdre sa place, et comme le soleil se levait au-dessus des plaines, j'étais tellement impressionné par la magnificence de notre cortège que j'oubliais la véritable cause de notre fuite et je ne me suis jamais rendu compte que je formais maintenant une partie intégrante de cette colonne qui, il y a quelques heures, m'avait inspiré une telle pitié.
Comme nous traversions une petite agglomération de maisons que l'on pouvait difficilement appeler un village, je reconnus plusieurs visages familiers sur le pas de la porte, et comprenais maintenant pourquoi Charly était si sombre et si silencieuse la nuit précédente. Elle était vide, évacué, et la plupart de ses habitants étaient sur le bord de la route, se préparant à continuer leur route.
Où allions-nous? Je pense qu'aucun d'entre nous n'avait une idée très précise. Nous suivions en ligne la seule route qui traversait ce pays merveilleusement fertile. La monotonie du paysage, la chaleur du soleil, jointes au doux balancement de ma charrette me calmaient les nerfs et je retombais dans un lourd sommeil.
Quand j'ouvris les yeux, j'entendais de l'eau couler sur un barrage,

[173]

et j'ai vu au-dessous de moi et à une très courte distance, une rivière qui coulait à travers une vallée. Quelqu'un a dit que c'était le Petit Morin; un autre a annoncé que nous avions parcouru dix-sept kilomètres et un troisième proféré qu'il était six heures et demie du matin, heure du petit-déjeuner. Nous ne devons pas attaquer la colline opposée avec l'estomac vide.
En conséquence nous avons traversé le Petit Morin et avons rompu les rangs devant deux petites maisons qui bordaient la rivière à l'entrée d'une centrale électrique. Au même moment, une petite charrette couverte s'arrêta à côté de notre grosse charrette et de là descendit la mère des deux petites filles qui avait tant d'or.
Est-ce que ça me dérangeait si elle suivait notre sillage?
Bien sûr que non.

Elle était toujours aussi timide et effrayée que la veille, et il ne fallut pas beaucoup de questions pour apprendre qu'elle n'avait jamais eu de pair de rênes dans ses mains auparavant.
Les garçons descendirent tous les chevaux jusqu'à la rivière et baignèrent soigneusement leurs genoux et leurs jambes. Entre-temps, du café avait été trouvé et moulu, quelqu'un s'était précipité et avait trouvé une maison où l'on pouvait avoir du lait,

[174]



AS WE CROSSED THE PUBLIC SQUARE THE AMBULANCES WERE LINING UP IN BATTLE ARRAY [Page 235]

et sur un trépied de fer que j'avais eu la présence d'esprit d'emporter, l'eau a été mise à bouillir.

C'était très amusant ce premier petit déjeuner pique-nique, and my! quels appétits nous avions. Les locataires d'été dans l'une des chaumières nous contemplaient avec étonnement, à l'exception d'une petite fille qui, semble-t-il, avait le pressentiment que quelque malheur lui arriverait et, pendant deux jours, n'avait cessé de pleurer.
Le repas terminé, chacun se rendit à ma charrette et prit possession d'une couverture et d'un oreiller, s'enroula dedans et s'endormit profondément sous le soleil éclatant. Comment nous avons béni ces rayons chauds et pénétrants, car nous avions beaucoup souffert du froid humide toute la nuit.

Resté seul, j'ai rangé mon chariot et fait la découverte que ma boîte à bijoux manquait. Cela ne m'inquiétait pas beaucoup, car j'étais sûr que je l'avais laissé sur la table du réfectoire, et que je le trouverais, comme mes coffres d'argent, là où je les avais laissés.
Ma feuille de route nous indiquait que nous étions à La Trétoire, à mi-chemin entre Charly et Rebais, mais comme il n'y avait pas de provisions dans un endroit aussi petit, je décidai de pousser jusqu'au canton où nous pourrions trouver un héberge-ment.

[175]

Ceci, cependant, devait être fait avant midi, ou nous serions obligés de dormir de nouveau dehors, car il serait impossible de voyager à travers la chaleur du jour. En conséquence, à huit heures et demie, j'ai réveillé les garçons et nous avons commencé l'ascension de la colline, avec armes et bagages.

C'était à peu près le même genre de scène qu'à Pavant, mais nous étions moins excités et beaucoup plus épuisés qu'au début de notre voyage. Chacun se dirigea vers le sommet, serrant les dents et essuyant les grosses perles de sueur de son front. Vers dix heures, nous avons atteint le sommet et j'ai appelé George, qui marchait à côté du leader depuis que nous avions quitté la maison, je lui ai dit de prendre ma place dans la charrette et je monterais ma bicyclette.

Laissant l'ordre de suivre la ligne droite vers Rebais, je continuai, promettant de faire de mon mieux, et, une heure après, je me retrouvai aux abords de la petite ville, très fatigué et presque submergé par la chaleur. Dans la hâte de mon départ de Villiers, j'avais enroulé autour de ma tête un foulard de mousseline écarlate, ne pensant jamais qu'un chapeau serait un article très utile dans la journée. Pendant soixante minutes, alors que j'avais pédalé le long de cette route sans fin,

[176]

le soleil s'était abattu sur ma tête et mes épaules, et quand je suis tombé sur une fontaine publique, je suis tombé dans l'herbe à côté, après avoir essoré mon mouchoir dans son eau rafraîchissante et baignant mon visage et mes bras brûlants.

Quand je fis enfin mon entrée dans Rebais, je constatais que des milliers d'autres personnes avaient probablement eu la même idée que moi et il me fallut peu de temps pour découvrir que toutes les pièces, qu'elles soient privées ou publiques, étaient occupées. L'endroit était plein de réfugiés. La file à l'extérieur de la boulangerie me rappelait que j'avais une douzaine de bouches affamées qui dépendaient de moi et que la provision de pain d'hier était presque épuisée, sans parler d'être rassis.
Je pris ma place parmi les autres et restai une bonne heure à attendre la fin de la cuisson de la deuxième fournée.
Il n'est certainement pas plus difficile de gérer un cochon gras à la foire du comté que ce long pain de quatre-vingt-dix livres de pain rouge. Il n'y avait aucun moyen de la gérer, elle brûlait tout ce qu'elle touchait
A peine l'avais-je mis sous un bras que j'étais obligé de la changer de côté.

[177]

Ajoutez à cela le fait que je n'avais pas monté à bicyclette depuis mon enfance et je me suis rendu compte que marcher ou monter le pain était tout aussi chaud et encombrant.

et réalisez que marcher ou monter sur le pain était à la fois chaud et encombrant.

Il était trop long pour s'adapter dans le guidon, d'ailleurs comment aurai-je pu le tenir là? Trop mou pour être attaché avec de la ficelle que j'aurai pu acheter. A un moment, je pensais sérieusement à ramasser ma jupe et à porter le pain comme les paysannes le font avec l'herbe et le fourrage, mais hélas, une jupe de 1914 était trop étroite pour permettre cela. Quand enfin, presque découragé, et que j'avais déposé mon pain contre le bord d'une maison pour me rafraîchir, je reconnus derrière moi une voix familière et George apparut sur son vélo pour annoncer que mon groupe campait dans un verger à deux miles de Rebais, ni hommes ni bêtes n'étant capable d'aller plus loin. Nous avons enveloppé notre pain dans un manteau qui a été

attaché à l'arrière de sa machine, se balançant entre nous, nous avons rejoint rapidement les autres. Notre repas de midi était composé de jambon froid et de pommes de terre frites. Je pense que je n'ai jamais mangé mieux, mais je dois avouer que ces dernières avaient été volées dans un champ voisin. A deux heures, une douzaine d'habitants de Villiers fatigués étaient étendus sur leurs tapis et rêvaient paisiblement!

[178]

Nous avions décidé de nous reposer avant de décider quoi faire pour la nuit.
J'ai été réveillé par une sensation de raideur dans le cou et j'ai ouvert les yeux pour constater que le soleil disparaissait rapidement à l'Ouest. J'avais bien dormi quatre heures et j'étais bien reposé, bien que les bosses dans le sol m'aient meurtri et que je pouvais à peine bouger la tête.
Yvonne avait très bien supporté le voyage jusqu'à présent, bien qu'elle ne soit pas encore capable de marcher, mais au moment où la fraîcheur du soir arriva, je commençai à m'inquiéter qu'une nuit dehors ne la fasse hurler de douleur. Alors, j'ai lacé mes bottes, et j'ai décidé de retourner à Rebais et de faire une autre tentative désespérée pour la loger au moins elle.

« Madame a-t-elle vu Maitre Baudoin ce matin ? » Demanda Léon, à qui je communiquai mon projet.

J'ai haleté! Quelle idiote j'étais! Mon esprit était si contrarié que j'avais oublié que mon propre notaire était une personnalité importante dans Rebais.

Un quart d'heure plus tard, je me suis rendu sur la place publique et j'ai vu Maitre Baudoin et sa femme debout sur le pas de la porte regarder l'exode de nombreux réfugiés.

[179]

"Madame Huard!" S'exclamèrent-ils. "Vous? Que s'est-il passé? "

J'ai expliqué en quelques mots.

"Pourquoi, rentrez. Nous allions juste nous asseoir pour dîner."

J'ai dit que je n'étais pas seul et que je devais d'abord m'occuper des autres. Sans attendre une seconde, Maitre Baudoin se dirigea vers la mairie et revint bientôt avec une clé à la main.

"Voilà, voici la clé d'une boulangerie - il y a des chambres au-dessus. Vos gens peuvent y loger, et vous venez avec nous. Tout cela sera fini dans un jour ou deux; les nouvelles sont bonnes aujourd'hui. Les Allemands n'atteindront jamais la Marne!

Je suis allé chercher notre ravissante caravane, ravie, et après les avoir déposés en toute sécurité dans leur nouvelle résidence, je traversais la rue principale pour rejoindre mes amis, quand une grosse voiture militaire filant à toute allure au milieu de la place et s'est arrêtée. Suivie dix secondes plus tard par une douzaine d'autres, et quand j'eus atteint les Baudoin, la place était littéralement remplis de véhicule contenant des officiers et des infirmiers. Nous venions de nous assoir quand quelqu'un frappa à la porte et une voix puissante faisant autorité nous interpella,

[180]

« Vous devez loger un général et deux officiers! »

Et nous pouvions entendre l'homme écrire à la craie, à la hâte les noms sur la porte.

Madame Baudoin me regarda puis son mari, les yeux grands ouverts d'étonnement. Le repas a été oublié et nous nous sommes dépêchés dans le crépuscule d'aller aux nouvelles. L'état-major d'une division de cavalerie devait bivouaquer à Rebais, il partirait à minuit.

Mes amis ont compris, et ceux qui n'avaient pas encore vu de soldat depuis le début de la guerre ont réalisé pour la première fois qu'ils étaient maintenant au milieu de l'armée en retraite. Je les ai suppliés de se préparer pour le départ et ils se sont précipités chez eux pendant que je suis retourné à la boulangerie pour tenir conseil.

En arrivant à la porte, quelqu'un m'a touché à l'épaule et un officier, en montrant le brassard de la Croix-Rouge que je portais, m'a dit:

"Allez à l'hôpital immédiatement. Nous avons besoin de vos services. Il y a des blessés."

« Très bien, monsieur », répondis-je en entrant.

"Madame Guix! Madame Guix! » Ai-je appelé dans l'escalier de la boutique.

Les autres sont venus plein d'excitation,

[181]

disant que Mme Guix avait été reconnue à son uniforme et envoyée à l'hôpital.

Juste à ce moment-là, une ombre barra la porte d'entrée et, en me retournant, je vis un chauffeur de l'armée qui se tenait là.

"Un morceau de pain pour l'amour de Dieu," supplia-t-il.

"Comment?"

"Oui, je suis presque mort de faim. Nous n'avons pas eu le temps de cuisiner, et le pain manque depuis deux jours. »

J'ai regardé autour de moi - les boîtes à pain étaient vides. Je n'avais pas le droit de le faire, mais j'ai ouvert tous les placards. Le moins que je pouvais faire était de payer, si les boulangers apparaissaient. J'ai trouvé un pain rassis et je l'ai coupé en quatre avec le gros couteau près du comptoir. La façon dont ce pauvre gars à croquer dedans m'a fait pleurer.

«Attendez une minute», dis-je alors qu'il se retournait, et je me précipitai dans la cour où mon chariot était stationné. En un instant, j'étais de retour avec une tranche de jambon et du chocolat et Julie arriva avec un verre d'eau.

J'étais sur le point de poser des questions quand une autre silhouette est apparue, suivie par une autre.

[182]

"Du pain - oh, pour l'amour du ciel, du pain!" Ont-ils imploré. Apparemment, il n'y avait aucune raison pour que je ne continue pas mon métier jusqu'à ce que tous les chauffeurs affamés de l'armée soient satisfaits. Mais en me souvenant des blessés, je confiai mon travail à Julie, avec l'ordre de distribuer le pain aussi longtemps que possible et d'aller légèrement au chocolat, car ma provision n'était pas infinie.
Quel aspect différent avait la place principale à présent par rapport à celle d'une heure avant! Les véhicules étaient alignés par quatre côtés de tous les côtés, et j'étais obligé de me frayer un chemin à travers les foules de badauds, de réfugiés et d'officiers qui se pressaient dans la rue.
«Êtes-vous venu pour les blessés?» Interrogea une sœur avec une coiffe blanche, tandis que je fermais la porte du couvent et montais les marches.
"Oui ma sœur."
"Que le ciel soit loué! Venez par ici, rapidement. Votre infirmière est ici, mais ne peut pas suffire seule. Nous ne servons à rien - nous ne sommes que cinq à nous occuper de l'hospice et une centaine de réfugiés. Nous ne savons rien de la chirurgie ou du bandage. "
Tout cela avait été dit doucement et tranquillement alors que nous nous dépêchions dans un long couloir.

[183]

Au milieu d'une grande pièce bien éclairée, se tenait madame Guix en train de panser le bras d'un beau garçon, qui fermait les yeux et grinçait des dents pendant qu'elle travaillait. Sur une demi-douzaine de chaises étaient assis autant d'hommes, les uns se tenant la tête dans les mains, d'autres pliés en deux, les autres serrant les poings d'agonie. Pas un murmure ne leur échappait. Le sol à plusieurs endroits était taché de grandes taches rouges.

"Vite, madame Huard. Nous devons arrêter les hémorragies à tout prix. Les blessures ne sont pas mauvaises, puisque les hommes sont venus à pied, mais on ne sait jamais avec cette chaleur. "

Une sœur a noué un tablier blanc autour de moi et en une seconde je me suis lavé les mains et j'ai commencé.

A la première chemise que j'ai fendue, mon cœur a bondit sur mes lèvres. Je n'étais ni une novice, ni une lâche, mais la vue du sang humain qui coulait si généreusement et avec tant d'acharnement me donnait un étrange sentiment dans la gorge. Une

seconde plus tard, tout était passé et, pendant que je travaillais, j'ai interrogé les jeunes gens sur leur foyer et leur famille, et enfin sur l'endroit où ils avaient été blessés. Certains ne le savaient pas, d'autres nommaient des coins inconnus, mais La Trétoire me fit sursauter.

[184]

Notre halte matinale ! Alors les envahisseurs avaient traversé la Marne ? Car il ne s'agissait pas de blessures dues à l'explosion d'obus mais de balles de Mauser et des coups de pistolet !

Pendant ce temps, les sœurs apportaient des lits de fer et des matelas moelleux dans la pièce voisine, et chaque garçon à son tour était mis au repos. Heureusement, il n'y avait rien de très grave, car nous n'avions pas de médecin et ne savions pas où en trouver un. Quand nous avons atteint notre dernier patient, il était si mou que nous avions peur qu'il s'évanouisse. Imaginez, si vous le pouvez, ce que c'est que d'enlever une grosse paire de bottes de cavalier et de déshabiller un homme presque impuissant dont les vêtements sont collés à la peau avec du sang, de la saleté et de la transpiration.

«Tenez l'ammoniaque plus près de son nez,» a dit Mme Guix, tirant sur un fil qui servait de lacet. »

"J'ai peur qu'il soit épuisé. Il y va "Je n'ai eu que le temps d'attraper le corps alors qu'il glissait de la chaise. Mme Guix a saisi son poignet. "Son pouls est bon. Tenez-bon jusqu'à ce que je prenne mon aiguille. »

Les lèvres du garçon se séparèrent et un son familier remplit la pièce.

[185]

"Il ne s'est pas évanoui !" Haletai-je. "Il s'est endormi ! Il ronfle !"

Pauvre petit bonhomme, une balle dans l'épaule et une dans le tibia, et pourtant la fatigue avait vaincu la douleur ! Quand nous devions enfin le réveiller, il s'excusa si gentiment pour les ennuis qu'il nous avait donnés, et soupira de joie quand il toucha les draps de lin frais.

"Vous avez dû trouver un joli bordel. Je ne suis pas descendu de ma selle depuis trois semaines et nous nous battons chaque minute depuis notre départ de Charleroi. »

Nos patients endormis, Mme Guix et moi cherchions un moment de repos au grand jour. Une porte dans le couloir menait à un charmant jardin du vieux monde, entouré sur quatre côtés par un cloître à pilastres délicats.

La lune de la moisson brillait, recouvrant tout d'un éclat argenté, un tel calme y régnait qu'il était presque impossible de croire que nous n'étions pas les visiteurs d'un paysage célèbre, profitant tranquillement d'un voyage planifié de longue date.

Cependant, on ne nous donna pas le temps de rêver, car des pas précipités dans le couloir et l'apparition d'une sœur en robe blanche portant un fusil nous disaient que notre tâche n'était pas encore terminée.

[186]

Sur un banc du cloître, la tête enfouie dans un bras, l'autre ligoté dans une écharpe impromptue, nous trouvâmes un soldat vêtu de bleus. Il était l'image du désespoir, et bien que nous l'ayons doucement interrogé, il a seulement secoué la tête d'un côté à l'autre sans répondre. Finalement, je me suis assise sur le banc à côté de lui et caressant doucement son bras, plaida pour qu'il nous raconte ses problèmes afin que nous puissions l'aider. Il releva la tête d'une secousse et, se tournant vers moi avec un regard presque furieux dans ses grands yeux noirs, il s'écria : - « Êtes-vous marié ? »
"Oui."
"Alors vous savez ce que c'est. Mon Dieu, ma femme et mes bébés, enfermés à Valenciennes. Ce n'est pas ça qui me tue », continua-t-il en frappant son bras bandé. "Ce n'est qu'une blessure à l'épaule. Mais c'est l'autre - les autres pensées. Je les ai vus à leur travail, la meute de lâches maudits ! mais si jamais ils touchent ma femme! Peut-être qu'ils l'ont fait, les black-guards, et je ne suis pas là pour la défendre. Je les maudis-les tous !
Et il frappa son poing sur ses genoux de rage. Puis la colère, et l'agonie ayant atteint un paroxysme, ses lèvres tremblaient, sa bouche se contractait,

[187]

et jetant brusquement son bras autour de mon cou, il enfouit sa tête sur mon épaule et fondit en larmes.
Le premier instant de surprise terminé, il aurait été stupide d'être offensé. Les circonstances étaient telles qu'il était impossible de ne pas être déplacé.

Je n'avais jamais vu un homme pleurer auparavant; Je ne le veux plus jamais. Pendant un quart d'heure, il sanglota comme un enfant, ce solide camarade de trente-cinq ans, et, à travers la brume de mes yeux, je vis que ma compagne nous tournait le dos et cherchait son mouchoir dans sa poche.

Puis, peu à peu, le bruit étouffant disparut, ses épaules cessèrent de s'agiter et de trembler, et un instant plus tard notre soldat leva la tête et se lamenta d'excuses.

"Pardonnez-moi, vous m'avez fait tellement de bien. Je sais que je suis un imbécile, mais ça devait venir- je ne pouvais pas le supporter une minute de plus" et d'autres phrases similaires, que nous avons étouffé dans l'œuf en demandant s'il aimerait une tasse de soupe chaude, ou entrer dans le dispensaire quand nous pourrions panser sa blessure.
"Partout où il y a de la lumière. Je veux que vous voyez sa photos - elle vous trouverait super.

[188]

Et avant qu'il nous laisse toucher sa blessure, nous devions regarder dans sa poche de poitrine et sortir un portefeuille d'où il a produit les photographies chéries.

Enfin nous achevâmes son pansement et je quittai madame Guix pour y ajouter la touche finale et j'allai à la cuisine où Sœur Laurent se tenait au-dessus d'une immense cuisinière, faisant couler la soupe de deux immenses chaudrons de cuivre. Il y avait des hommes, des femmes et des enfants tenant des tasses et des chopes, une demi-douzaine de cavaliers poussiéreux dépeçaient deux lapins dans un coin, et autant d'autres épluchaient des légumes qu'ils jetaient dans une autre marmite pleine d'eau bouillante.
Ce n'était pas le moment de demander une permission. La pauvre sœur était déjà à moitié distraite par les exigences des réfugiés et des combattants affamés, alors, prenant une louche accrochée au mur, je plongeai dans la marmite et mis du bouillon dans quelques tasses que je trouvai dans un placard. J'avais l'intention de donner ceci à nos patients s'ils se réveillaient et demandaient à boire,

[189]

et je soulevais juste mon plateau pour y aller quand un bruit sourd sur la porte d'entrée m'a incité à le poser à la hâte.
Je regardai Sœur Laurent, qui se préparait à répondre à l'appel, à la grande consternation des soldats.
- J'y vais, lançai-je, et je me précipitai dans le vestibule et descendis les marches de marbre blanc. Quand j'ouvris l'énorme porte de chêne, quelqu'un passa devant moi en criant «Deux hommes et une civière», et là, dans le clair de lune, je vis le spectacle le plus horrible dont j'avais été témoins.
Allongé en avant sur sa selle, les bras croisés autour du cou du cheval, il avait la forme d'un dragon. L'animal qui l'e portait devait être autrefois blanc, mais il était maintenant tellement éclaboussé de sang qu'il était impossible de dire de quelle couleur il était originellement. L'homme et la bête étaient tous deux blessés, grièvement blessés, et la façon dont ils étaient venus ici était un miracle.
L'alarme avait atteint la cuisine et dépêchant, les cavaliers ont aussitôt soulevé leur camarade de sa monture et l'ont porté à l'intérieur. Une lance avait percé sa cuisse et la bride du cheval, ce qui signifiait qu'il y avait eu un combat au corps à corps, et le sang coulait toujours librement,

[190]

prouvant que le combat était récent !
Madame Guix et moi faisions de notre mieux quand les visages blafards de mon notaire et de sa femme apparurent à la porte du dispensaire.
« Madame Huard, nous sommes venus vous dire que vous devez partir ! "
« Partir ? »

"Oui, il est deux heures et le général qui a été logé chez nous a dormi quatre heures et est parti. En partant, il nous a prévenus que la bataille aurait lieu le matin. Nous qui avons un véhicule sommes en sûreté, mais vous qui avez des chevaux devez fuir tout de suite ! "

Mais je ne peux pas laisser les blessés !"

"Mais vous le devez. Le pire qui puisse leur arriver est d'être fait prisonniers - il est plus que probable qu'ils seront emportés par l'une de nos ambulances d'urgence. Mais pensez à tous les jeunes qui comptent sur vous pour les protéger !

Tu ne peux pas les abandonner. Vous devez partir !

J'ai regardé Mme Guix. Allez-y, madame Huard, vous le devez. Vous le devez aux autres. Aucun d'entre vous n'a besoin de moi et je peux être utile ici, alors si les sœurs me gardent, je resterai.

[191]

À contrecœur, je serrai la main de mon infirmière et me hâtai de descendre les marches. Maitre Baudoin et sa femme prirent congé de moi au coin de la rue, et je me frayai un chemin entre les chevaux d'un régiment de cavalerie, dont les cavaliers dormaient profondément sur le dur pavé à côté d'eux.
De l'autre côté de la place, des bruits de roulement bruyants me disaient que l'artillerie traversait la ville et, en prenant de la hauteur, je vis une batterie des fameux canons de 75 roulant à perte de vue sur la route que nous avions pris le matin. Quand je suis descendu, j'ai trouvé mon chemin bloqué par le 18eime Chasseurs à cheval, (En français dans le texte) qui, à quatre de front et lance à la main, partaient au combat. Ils étaient tout sauf une armée battue- la plupart d'entre eux fredonnaient doucement une chanson populaire, tandis que d'autres bourraient calmement leurs pipes et d'autres encore attrapaient quarante clins d'œil dans leurs selles. Un ou deux, je l'ai remarqué, ne portaient pas de bonnets, et leurs têtes étaient liées de bandages tachés de sang. Il semblait n'y avoir pas de fin et je commençais à m'inquiéter pour notre départ.

[192]

En plongeant ma main dans la poche de mon manteau, j'ai touché un morceau de pain rassis et un peu de chocolat, oublié depuis la veille, et la faim m'avait saisi, j'ai commencé à ronger ma croûte.

- Dites, ma sœur, donnez-nous un morceau, appela un jeune homme de son cheval.
"Avez-vous vraiment faim?"
"Un peu que j'ai faim !»
Sans hésiter, j'ai offert ma croûte.
"Vive la fille avec l'écharpe rouge !" Lança un autre. "Viens avec nous. Nous te ferons de la place. – « Nous avons besoin d'une mascotte », et d'autres phrases joyeuses se succédaient de bouche en bouche, comme la fleur de la jeune France est allée gaiement à la mort.
Quand enfin ils eurent disparu, je me précipitai de l'autre côté de la rue pour trouver George et Émile (le messager de H.) engagés dans une conversation avec le conducteur d'un fourgon de ravitaillement de l'armée, à quelques centimètres des marches de la boulangerie. À côté de lui, sur le siège était assis un énorme dragon, la tête couverte d'une serviette tachée de sang.
"Nous sommes perdus", expliquait-il. "Nous avons été coupés de notre régiment pendant trois jours."
«Pauvre régiment !» Murmurai-je, et en appelant les garçons, je demandais à Emile de réveiller les autres et de descendre rapidement pour aider à atteler les chevaux.

[193]

Il n'était parti qu'une seconde et je l'entendais déjà appeler.
« Allons, allons, Madame part de suite. » (En Français dans le texte)
Puis il réapparut portant une lanterne.

Où diable as-tu trouvé la lumière ? Gronda George.
"Dans leur chambre."
"Alors comment, au nom du ciel, vous attendez-vous à ce que ces gens s'habillent et roulent leurs affaires dans le noir ?" Grondai-je. "Viens George, rapporte la lanterne."

George obéit aux ordres, et Emile, un peu penaud, s'éloigna en direction de la cour de l'écurie. J'entendis une porte coulissante s'ouvrir, suivie d'un long sifflement bas, et une seconde plus tard Émile réapparut, ses yeux sortant de sa tête avec étonnement.
"Il manque un cheval - volé !»
"Non ! Impossible !»
"L'écurie est vide !»
Je me suis dépêché sur place, et j'ai vu qu'il disait la vérité.
«George !» Appelai-je, alors que mon garçon arrivait au coin de la maison. "George, César a été volé!"

[194]

"Qui le dit, Madame ?»

« Emile, l'écurie est vide. »
Calmement et facilement, George se dirigea vers Emile et, le prenant par le col, le secoua violemment. "Regarde ici, toi ! Que veux-tu dire en effrayant Madame comme ça ? Es-tu son serviteur? Non! Eh bien, occupes-toi de tes affaires !
Et en ouvrant une seconde porte à côté de l'autre, nous avons trouvé César et Saucisse grignotant leur avoine.
Il n'était pas facile de tirer parti de l'obscurité et de ramener les lourdes charrettes de la cour étroite dans la rue encore plus étroite. Mais au bout de dix minutes, notre caravane était de nouveau en route.

Nous avons traversé la place publique, maintenant presque vide d'hommes, de chevaux et de véhicules, et avons pris la seule route menant au Sud. Les premières traînées grises de la lumière du jour éclairaient l'Est au moment où nous tournions le coin, et nous étions obligés de tirer brusquement vers l'extrême droite, car un lourd autobus parisien se balançait dans le virage et passait devant nous. Tendant les yeux, je m'aperçus qu'il n'y en avait pas un, mais des centaines, se suivant à toute allure sur la colline.

[195]

Il y avait des hommes armés qui se tenaient à l'intérieur, des hommes armés sur les plates-formes et les marches, des hommes armés sur les toits et c'était vraiment étrange de voir Madeleine-Bastille et les Galeries Lafayette en pleine campagne, bourrées de sinistres fantassins se préparer à la mêlée.

Soudain, une formidable explosion déchira l'air et secoua le sol de sorte que les chevaux s'arrêtèrent et tremblèrent. C'est le pont de Nogent! S'écria George. "Non, la centrale électrique de La Trétoire !"
"En avant !" Appelai-je, sachant que le signal de la bataille avait maintenant été donné.

[196]

Chapitre VI

Nous avions fait environ deux miles quand la vue de mes lévriers attachés derrière la charrette me fit penser à mon petit bullterrier de Boston.

«Où est Betsy?» Demandai-je à ceux qui étaient perchés sur le foin.

Julie, Nini et Yvonne devinrent blanches.

Il a fallu peu de temps pour découvrir que personne ne l'avait vu ce matin-là. Il était évident qu'elle avait été oubliée - laissée pour morte attachée au rail de laiton dans une boulangerie abandonnée, car c'était là que je l'avais attachée en arrivant la nuit précédente. J'ai pédalée en avant jusqu'à Léon qui menait la procession.

"Continuez tout droit sur cette route. Si cela devait bifurquer, prenez la direction de La Ferté-Gauché. Je serai de retour en un rien de temps. " Puis, en retournant, j'ai commencé une course en parallèle avec un autobus, pour le plus grand plaisir des occupants.

Inutile de dire que mon adversaire a gagné les échelons supérieurs, a tourné au coin, puis est parti, et a été suivi d'un autre avant que je n'arrive sur la place publique, à bout de souffle et pleine d'anxiété.

[197]

Rebais était vide - pas même un réfugié tardif qui traînait au bord du chemin, et avant que j'atteigne la boulangerie, j'entendais les hurlements plaintifs de ma petite brute.

Quel accueil joyeux j'ai reçu. Quels hilarants hurlements de cette petite queue à vis ! Mais il n'y avait pas de temps à perdre, car le problème était maintenant comment Betsy devait rattraper le cortège. Elle était trop lourde pour moi à porter sous mon bras, et trop vieille et dodue pour pouvoir suivre une bicyclette - mais c'était l'une ou l'autre, et attachant sa laisse au guidon, nous sommes partis, après une tape encourageante sur la tête et la promesse d'un morceau de sucre si elle voulait seulement "être une bonne fille".

Nous avons filés, passant devant les immenses bus qui terrorisaient le pauvre animal qui tirait avec véhémence sur sa ficelle, s'étouffant parfois.

Au bout d'une demi-heure, nous avions rattrapé la caravane, et alors que je soulevais Betsy, la pauvre épuisée, vers le foin, Nini se réveilla de sa somnolence en pointant vers l'Est, elle dit : «Oh, regardez ! quel grand incendie !

[198]

«Idiote enfant, c'est le soleil qui se lève ; rendors-toi, dis-je, terrifié par ce que j'avais vu, mais ne voulant pas alarmer inutilement les autres.

A l'horizon d'une immense plaine qui s'étendait sur notre gauche, d'immenses colonnes de flammes montaient au ciel, couvertes un instant plus tard par une épaisse fumée noire. Heureusement, cependant, le soleil apparut presque instantanément sur l'horizon, diminuant ainsi l'intensité de la conflagration. Mais Nini n'était pas ainsi trompé.

«Voyez-vous, continua-t-elle, quels drôles de petits nuages flous !

«Nini, si tu ne dors pas tout de suite, tu devras descendre et marcher, et laisser un des garçons prendre ta place. Ils ne seront que trop heureux, je le sais. "

Nini a obéit instantanément. Elle était partie avec une seule paire de chaussures (malgré ma réprimande de prendre toutes les chaussures qu'elle possédait) et cette paire de chaussures pincées.

Drôle de petits nuages floconneux en effet ! Le tremblement de la terre sous mes pieds et une seconde de réflexion me dirent qu'il ne s'agissait pas de nuage, mais d'obus - et combien de temps il faudrait avant qu'ils ne soient dirigés vers l'Ouest était une question qui me glaçait le sang.

[199]

La ville vers laquelle nous nous dirigions- La Ferté-Gauché - se trouvait au sud-est. Bien que je n'eusse pas de lunettes, il était évident qu'elle était maintenant sous le feu de l'ennemis, et nous pourrions aussi bien nous mettre la corde au cou plutôt que continuer dans cette direction. C'était au sud-ouest - ou rien.

Sans donner d'explication, je suis passé devant et j'ai dit à Léon de me suivre. Puis, tournant brusquement sur la droite, j'ai pris le premier chemin assez large pour nos roues de charrettes, et, de haut en bas, nous le suivîmes pendant plus d'une heure, jusqu'à ce que nous descendions une pente raide, je me suis retrouvé au milieu d'un charmant petit village, niché entre deux collines au bord d'une rivière.

Les magasins commençaient juste à s'ouvrir et les gens continuaient leur travail comme si rien d'inhabituel ne se produisait. Ils regardaient avec étonnement ce cycliste sans chapeau, qui portait un brassard de la Croix-Rouge, et quand je suis entré dans la boulangerie, j'ai été rempli de joie à la vue de tous les pains croustillants alignés dans leurs supports prêts à être livrés.

Réfugiés ?

[200]

Ils n'en avaient pas vu. Quelqu'un avait entendu un mouvement inhabituel de wagons pendant la nuit, c'était tout.

Un panneau, en me retournant sur la place, m'annonça que j'étais à Jouy-sur-Morin et, quelques instants plus tard, je tombai sur un groupe de gentleman en redingote qui discutait sur un talus en contrebas de l'église.

Si cela avait été l'après-midi au lieu de cinq heures du matin, j'aurais pensé que cette assemblée était parfaitement en harmonie avec le paysage.

En fait, ils ressemblaient tellement aux caricatures de H. de ses compatriotes provinciaux que je ne pouvais pas m'empêcher de sourire en passant. Ce rassemblement matinal du conseil municipal était le seul signe extérieur de l'anxiété que l'on pouvait trouver dans cette pittoresque municipalité.

L'arrivée de notre caravane a fait sensation parmi les lève-tôt de Jouy, bien que l'enthousiasme de raconter leur histoire ait quelque peu diminué chez mes serviteurs. Ils avaient mal aux pieds, somnolent et avaient faim.

Les messieurs en redingote étaient trop occupés dans leurs affaires pour nous accorder beaucoup d'attention, et j'étais sur le point de partir quand l'un d'eux m'appela et me posa quelques questions.

[201]

Désireux de partir, j'ai répondu brièvement. L'homme m'a probablement pris pour une pauvre femme démente ; comment pouvait-il penser autrement dans sa petite vallée, où aucun bruit de fusil et d'obus n'avait encore pénétré ?

L'histoire vous dira comment, quelques heures plus tard, Jouy-sur-Morin fut le théâtre d'une des batailles les plus sanglantes de la Marne.

À la laiterie, mon apparence suscitait beaucoup de curiosité, et quand je sortis l'argent pour payer mon lait, la femme leva la main. "Non jamais ; Je ne peux pas prendre de salaire à des créatures abandonnées comme vous ! "

Cette pitié inattendue me fit rougir. J'avais chaud d'indignation. Jusqu'à présent, nous n'avions manqué de rien, et avec de l'or dans ma poche, la charité était une insulte. Je redressai ma cravate, regardai mes bottes poussiéreuses, et réalisai pour la première fois que ma figure était tirée de fatigue et d'anxiété, que mes cheveux, quoique bien rangés, étaient tristement désordonnés. Laissant mon change sur la table, j'ai tourné mes talons et suis parti. Les explications étaient fastidieuses et inutiles.

[202]

Nous traversâmes une voie de chemin de fer, puis la rivière - le Grand Morin - et nous nous sommes arrêtés pour le petit déjeuner dans une carrière de granit recouverte d'herbe, nous abritant du soleil éclatant à l'ombre des immenses rochers.

Les garçons descendirent les chevaux à la rivière pour boire et se baigner, et quelques secondes plus tard, ils revinrent chercher des serviettes et du savon.

Quelle bonne idée ! Un quart de mile plus haut sur la rive j'ai trouvé un endroit bien isolé, et j'ai plongé dans le courant rafraîchissant. C'était la première fois que j'avais enlevé mes bottes depuis que j'avais quitté Villiers. Grâce à un petit verre de poche et à un chemisier blanc frais, je me rendis tout à fait présentable et, en approchant de notre campement, l'odeur appétissante de la saucisse grillée me chatouillait les narines et me rendait heureuse d'être en vie.

Du café chaud accompagné de toast beurrés avaient été préparé par les filles pendant mon absence, et nous n'avions pas besoin de cajoleries pour nous persuader de rendre justice au repas. Déjà habitué à cette vie tzigane, l'humour sec de George commençait à se manifester, et de temps en temps le silence était brisé par des éclats de rire, provoqués par une plaisanterie pittoresque.

[203]

Nous nous attardions amoureusement sur le repas, et j'essayais de décider si nous devions ou non continuer tout de suite ou attendre et nous reposer jusqu'à l'après-midi quand soudainement la réponse à ma question a été faite pour moi.

Pendant que nous nettoyions et chargions les chariots, un long train de wagons de marchandises avait glissé sans bruit sur les rails, en face de notre carrière, et s'était arrêté sans entrer dans la gare. Il n'y avait rien d'anormal là-dedans, et de là où nous étions assis au-dessous du niveau de la voie, nous ne pouvions voir que peu de chose de ce qui se passait sur le quai opposé. Debout dans ma charrette, pliant soigneusement une couverture de manière à occuper le moins de place possible, mon œil était attiré par plusieurs points rouges qui dévalaient une pente abrupte. Un moment après, mon regard se dirigea vers le bas et je réalisai que des voitures de marchandises à l'air innocent, débarquaient des centaines de soldats armés et se déployaient en tirailleurs, préparant une attaque en embuscade. J'avais vu ce même exploit accompli avec succès lors des grandes manœuvres, l'année précédente, mais c'était tout autre chose quand on comprenait que ces hommes étaient vraiment sérieux.

[204]

Juste à ce moment-là, un buggy*, contenant une femme échevelée et un homme sans col, a galopé au-dessus de la traversée et a accéléré vers l'ouest. Les occupants, que j'ai salués, n'ont pas daigné répondre, mais en leur faisant signe de leurs bras, ils m'ont enjoint de les suivre.

"Il est temps de lever le camp," dis-je, "si nous avons l'intention d'atteindre la prochaine ville avant qu'il ne fasse trop chaud."

Nous partîmes donc, précédés d'un lourd chariot de livraison, un *Familistère du nord, qui traversait les rails au moment même où nous prenions la route. C'était un grosse affaire couverte, pleine a craqué d'ustensiles de cuisine et de literie, même le toit était rempli d'énormes boîtes et de paniers de provisions. Derrière elles marchaient, ou plutôt trottaient, trois grosses femmes et un homme, les premières à moitié folles de chaleur et d'inquiétude, essuyant leur front et leurs larmes tandis que le cortège avançait.**

Une heure et demie d'escalade constante les épuisa, et quand nous atteignîmes le sommet, les trois grâces s'effondrèrent au bord de la route, en pleurant encore abondamment. Je les ai observées et en m'approchant, j'ai vu leur compagnon monté sur la haute roue arrière de leur chariot,

*** charrette à 2 roues avec 1 cheval.**

https://www.yumpu.com/fr/document/read/17508205/les-civils-en-picardie-pendant-la-grande-guerre-journal-dun-epagny

https://www.yumpu.com/fr/document/read/17400708/journal-de-lexposition-pdf-musee-de-la-grande-guerre-du-pays-

https://www.museedelagrandeguerre.eu/fr/formulaire/fiche-de-recherche-documentaire.html?tx_powermail_pi1%5Baction%5D=create&tx_powermail_pi1%5Bcontroller%5D=Forms

[205]

regardant intensément vers l'est à travers une paire de jumelles.

"Que voyez-vous ?" Demandai-je alors que la charrette passait devant eux.

"Venez jeter un coup d'œil. Ça vaut le coup. Ma femme et ma famille ont trop peur. "

Je m'arrêtai, et, grimpant par les rayons, j'atteignis le sommet, et me stabilisant de la main gauche, je pris les jumelles tendu de ma main droite.

D'une extrémité à l'autre des vastes plaines, dont nous étions séparés par la vallée du Grand Morin, ces mêmes longues colonnes de fumée noire et dense s'élevaient paresseusement dans le soleil éclatant. Dans un endroit déterminé, l'ennemi versait une pluie parfaite de coups de feu et d'obus, et la poussière qui montait après chaque explosion formait un rideau qui effaçait le reste du paysage. Au-dessous, les Sénégalais avaient disparu en embuscade, mais de temps en temps le claquement lointain de la mitrailleuse nous disait qu'ils étaient à leur travail mortel. Et à vrai dire, tout cela se passait sur un sol que nous n'avions parcouru que depuis quelques heures ! Et j'avais été assez idiote de retourner seule à Rebais pour récupérer mon chien !

[206]

J'ai frissonné quand je suis descendu. Quelle était l'utilité d'essayer de se dépêcher ? Nous ne pouvions pas aller plus vite que les chevaux, et si nous les surmenions maintenant, nous devrions nous reposer plus longtemps par la suite. Alors, en exhortant nos pauvres vieux nags, nous nous sommes trainés le long des routes ensoleillées entre les hauts champs de blé du pays de Brie.

Encore quelques heures et nous avions atteint Choisy-en-Brie, trouvé une écurie pour nos animaux, et étions nous-mêmes étendus sur nos couvertures à l'ombre amicale de la grande église de pierre.

J'avais fini le déjeuner et je m'assoupissais quand un klaxon me sortit de ma léthargie. Une seconde plus tard, je reconnus Maitre Baudoin et sa femme, cette dernière tenant sur ses genoux leur fille de quatre ans, sa grand-mère assise seule sur la banquette arrière où était empilée de hauts tas de documents importants, et leur servante attachée aux marches de la voiture.

Nous avons mis en place un cri qui les a arrêtés.

«Nous sommes restés jusqu'à ce qu'un obus éclate dans la maison voisine, puis nous avons pensé qu'il était temps de partir», expliqua Maitre Baudoin. "A quelle heure avez-vous quitté Rebais ?»

[207]

"Il y a quarante minutes. Vous feriez mieux de bouger aussi.

"Désolé, mais je ne peux pas. Les chevaux doivent se reposer. "

"Eh bien, n'attendez pas trop longtemps. Adieu."

"Adieu", et ils étaient partis.

Je retournai à ma couverture et fermai de nouveau les yeux quand le son inattendu du chant grégorien me fit m'asseoir. De plus en plus prêt, de plus en plus fort, les voix des prêtres, puis un corbillard chargé de fleurs, précédé par le clergé et suivi par e cortège funèbre (les hommes en tenue de soirée et les femmes dans leurs vêtements du dimanche), au coin de la rue passait devant nous et s'arrêtait devant la grande porte de l'église.

Je ne pouvais pas m'empêcher de sourire. L'incongruité de cet *enterrement de première classe en musique*, alors que la ville était menacée d'un bombardement allemand, se rapprochait du pathétique et du ridicule. Cependant, la famille du défunt ne le pensait pas, et leur parent décédé était chanté pour l'éternité avec tous les rites et cérémonies, c'est ce qu'ils avaient prévus.

[208]

Personnellement, je fus enchanté à l'idée de m'endormir au son de l'orgue, qui perçait les épaisses parois de granit et faillit couvrir le grondement du canon, auquel nous étions si habitués que nous avions cessé de nous alarmer. "Des soldats !" Cria quelqu'un. En une seconde j'étais sur mes pieds. "Où ?"
"Deux - à vélo, allant à l'hôtel en face." J'y suis allé dès qu'ils y sont arrivés. Leur histoire était brève. "Nous sommes les précurseurs d'un dépôt de cavalerie, transférés de Montmirail à Rozoy. Il commence à faire trop chaud là-bas ! A quelle distance est Rozoy ? J'ai sorti ma carte.
"Dix-sept kilomètres." "Oh Seigneur !"

Et les pauvres gens ont essuyé les grandes perles de transpiration de leurs cous et visages poussiéreux. "Apportez une bouteille de vin. Je prendrais les boissons », a annoncé un homme d'un coin du café.

"De quel régiment appartenez-vous ?»

[209]

"*L'Escadron du train*." Mon cœur a bondi d'espoir.

"Connaissez-vous un homme nommé H. ?" "Non."

Ma déception était encore plus grande que ma joie. Combien de chevaux emmenez-vous à Rozoy ? Deux cent et quelques-uns." "A quelle heure vont-ils passer ici ?»

"Ils sont attendus dans une demi-heure, s'ils ne sont pas coincés par *les Boches* sur le chemin. Nous avons eu un appel nous-mêmes. " Et avalant leurs verres de vin blanc et d'eau, ils étaient sur leurs bicyclettes et partis, avant que nous puissions obtenir plus de détails.

J'avais maintenant assez d'expérience pour savoir qu'il était grand temps de prendre la route si nous ne voulions pas être capturés. Pourtant, il semblait injuste de partir et de laisser quelques innocents prier pour l'âme de leur cher disparu dans un long accompagnement musical. Alors que les garçons harnachaient, je suis entré dans le sanctuaire et je me suis approché du chœur par une allée latérale. J'ai fait signe à un garçon d'autel de lui murmurer à l'oreille que le curé ferait mieux de se dépêcher pour échapper aux envahisseurs.

[210]

Je l'ai dit calmement, et j'espérais qu'il suivrait mon exemple en délivrant mon message, mais imaginez si vous pouvez l'effet produit par cet individu effrayé, qui, levant les mains en l'air, a crié dans la terreur, "*Vite, vite, Monsieur le Curé ! Voilà les Prussiens !* "

Je n'ai pas attendu pour voir ce qui s'est passé, mais je suis sorti et j'ai rejoint mon groupe, qui se préparait à partir. J'ignorais jusqu'à quel point la messe était avancée quand je suis entré dans l'église, mais ce que je sais, c'est qu'elle s'est éteinte brusquement après mon avertissement, et le pauvre cheval du corbillard n'avait jamais galopé aussi rapidement ni d'une manière aussi indigne vers le cimetière de Choisy. Quant aux personnes en deuil, elles volaient à côté de lui, très diminuée en nombre, les autres se dispersant comme la balle au vent. L'intervalle d'une demi-heure accordé aux cyclistes avant l'arrivée des chevaux était très éloignée lorsque nous reprenions la route, mais le bruit de la canonnade s'était graduellement rapproché.

[211]

Fatigué par ce changement constant de camp, je me suis décidé à aller assez loin dans ce prochain mouvement pour pouvoir vraiment me reposer un jour ou deux. Consultant ma carte, j'ai découvert que Jouy-le-Châtel se trouvait à ce que je jugeais à une distance de sécurité - près de trente kilomètres et considérablement au Sud de Paris. L'après-midi était encore jeune, nous aurions donc le temps d'aller à ce village avant la tombée de la nuit. Quoi qu'il en soit, je dis à George de m'accompagner et lui expliquai que lui et moi irions à toute allure, et que nous prendrions des dispositions pour des lits et un dîner avant l'arrivée des autres. Ils ont reçu l'ordre de ne pas laisser l'obscurité les arrêter, mais de continuer. Secrètement, j'espérais que ce serait notre dernière étape et que nous serions en mesure de rester à Jouy jusqu'à ce qu'il soit sage de rentrer chez nous.

C'était un voyage sans histoire de Choisy à Jouy. Les routes étaient excellentes, mais très vallonnées et le seul incident qui a marqué notre voyage était un individu en état d'ébriété qui a sauté sur notre chemin et, mettant sa main sur mon guidon, a demandé en larmes ce que j'avais fait avec sa femme et ses enfants. Je me suis déclaré innocente en la matière, ce qui l'a énormément mis en colère.

[212]

"Maintenant, je sais que tu es une espionne ! Descend"

George ne lui laissa pas le temps de terminer sa phrase, mais d'un coup bien mesuré, il l'envoya s'étaler dans le fossé plein de ronces et nous battîmes hâtivement en retraite sans regarder en arrière.

C'était la nuit quand nous sommes arrivés à Jouy, et à l'entrée de la ville j'ai demandé le meilleur hôtel.

"Le Grand Turc - mais la propriétaire ferme ses portes, s'apprêtant à partir."

"Quoi ! Ici ? Vous ne voulez pas dire que la peur a aussi atteint cet endroit ?

"Eh bien, nous avons eu tellement de réfugiés ces jours-ci que les femmes ont eu peur et veulent partir."

George et moi nous sommes séparés, il essaya de voir ce qu'il pouvait trouver, puisque le meilleur hôtel nous étais refusé, et moi, intrépide, j'ai commencé à essayer de persuader la propriétaire de nous laisser entrer.

Après beaucoup de cliquetis aux poignées de porte et de martèlement sur les volets, une voix féminine et acerbe m'a enjoint de partir.

"Je ferme et je pars."

"Partir? Pourquoi faire ?»

"Pour échapper aux Allemands !»

"Comme c'est idiot ! Ils n'arriveront jamais ici.

[213]

Je viens de la Marne et je m'attendais à trouver pension et logement pour mon personnel jusqu'à la fin de la guerre ».

Cela l'a encouragée et à ouvrir la porte, elle a sorti sa tête.

"J'appartiens à la Croix-Rouge. Voici mon badge et ma *carte d'identité*. Pensez-vous pouvoir trouver une place pour moi ?

Eh bien, nous emballons, mais nous devrons attendre nos chevaux, qui sont dans une ferme à sept milles d'ici. Le fermier a dit qu'il viendrait s'il y avait un quelconque danger. "

"Eh bien, vous voyez qu'il n'y en a pas ou il serait là maintenant."

Mon hôtesse semblait convaincue et ouvrant la porte un peu plus large, me laissa passer.

"Combien d'entre vous sont là ?»

"Quatorze."

"Bonté divine ! Quatorze chambres ? Jamais !»

"Je ne demande pas ça, ma bonne dame. Si vous pouvez trouver un lit pour moi et avoir un grenier à foin ou une remise couverte, les autres seront heureux d'y dormir. Quant aux repas, nous avons nos propres provisions et cuisinerons dehors. Cependant, il est un peu tard ce soir, donc si vous pouviez leur donner une tasse de soupe chaude et une omelette quand ils arriveront, je ferais en sorte que ça en vaille la peine.

[214]

Elle a consenti au compromis, et a envoyé une de ses filles pour préparer ma chambre. J'ai alors dépêché George, dont j'entendais la cloche de bicyclette dans la rue, à la porte de la ville pour attendre et diriger le reste de notre groupe. Dans l'heure qui s'est écoulée avant leur arrivée, j'ai gagné les bonnes grâces de l'hôtesse en perçant le doigt infecté et en pansant le genou écorché de sa petite fille.

Quand les autres arrivèrent, George, qui n'avait pas été oisif pendant son attente, me dit que Jouy était presque vide de ses habitants, et que la plupart des gens de Méry-sur-Marne, un village près de Villiers, y logeaient pour la nuit sur des balles de foin dans l'école et à la mairie.

Notre repas fini, aucun d'entre nous n'avait besoin de persuasion pour se retirer et l'idée d'un lit m'a attiré tôt dans ma chambre.

Naturellement un sommeil léger, j'étais constamment réveillé par les allées et venues et la conversation de notre propriétaire, qui avait continué à emballer tout au long de la nuit. Une autre fois, j'ai été réveillé par une sonnette qui sonnait dans la rue,

[215]

passant sous ma fenêtre, et une voix masculine profonde qui enjoignait à tous les gens de Méry de se presser à la mairie. Les chariots partaient dans un quart d'heure.

«Pauvres imbéciles», pensais-je, et me retournais dans mon lit.

A mesure que la lumière apparaissait, je pouvais voir l'interminable flot de réfugiés qui passait sur la route, et quand je fus habillé et que je me pressai dans la cour, je m'aperçus que les autres avaient déjà allumé un feu et que du thé m'attendait.

"A quelle heure devrions-nous partir, Madame ?»

"Partir où ?»

"?"

« Je n'ai pas la moindre intention d'aller plus loin. N'en avez-vous pas assez de ce genre de voyage ?

La réponse fut affirmative et unanime !

"Le bruit du canon est à peine audible ce matin, ce qui est un signe très encourageant, j'en suis sûr, alors nous essaierons de nous mettre à l'aise jusqu'à ce que nous rentrions à la maison en toute sécurité."

Et laissant Julie en charge, je suis parti seule, heureuse de ce moment de solitude. Dans mes errances, j'ai trouvé la porte de l'église ouverte,

[216]

et entrant, me réjouissant de la paix qui régnait à l'intérieur. Cela a calmé mon anxiété et, alors que je me retirais, mes pensées devenaient plus claires et le fardeau de ma responsabilité semblait allégé.

Sur le chemin de l'hôtel, j'ai été accosté par une femme qui, un bébé dans les bras, tirait une vache derrière elle.

"Voulez-vous un peu de lait ?»

"Je ne crois pas."

"Prenez-le s'il vous plait. Vous voyez, j'ai seulement sauvé mon bébé et ma vache, et je dois la traire deux fois par jour. Je ne peux pas porter tout ce qu'elle donne, alors je garde ce qui est nécessaire et jette le reste. Cela semble être un tel gâchis. »

" J'étais d'accord avec elle et je l'ai dirigée vers la cour de l'hôtel. Elle ne voulait rien recevoir et me remerciait, se hâtant de s'y rendre.

En la regardant partir, quelqu'un m'a touché au bras et m'a demandé si je voulais bien me rendre à la mairie ; il y avait deux réfugiés qui avaient besoin d'aide. Là, j'ai trouvé un très vieux couple, frère et sœur, l'aîné âgé de quatre-vingt-douze ans, l'autre deux ans plus jeunes. Ils étaient de Méry, avaient logé dans une maison privée à Jouy et étaient si décrépits qu'ils ne s'étaient pas levés à temps pour attraper les wagons qui avaient emporté leurs compatriotes la nuit précédente.

[217]

Cela avait tellement bouleversé le vieil homme qu'il s'était effondré et gémissait sur la paille, tandis que la douce petite femme expliqua que le fait de rester derrière n'était pas ce qui la troublait, mais que c'était son sac à main et ses biens qui avaient été emportés dans les chariots.

Je les ai réconfortés du mieux que je pouvais, leur promettant de leur envoyer du lait chaud et des biscuits, et me demandait ce que je pouvais faire d'autre pour eux. De toute façon, ils ne devraient pas mourir de faim, tant que nous restions à Jouy.

Le déjeuner était bien entamé quand je suis retourné à l'hôtel. Dans une marmite, debout sur un trépied de fer au milieu de la cour pavée, un lapin mijotait doucement. Dans une autre, une fricassée de poulet sentait très bon. Les femmes et les filles étaient en train d'éplucher des pommes de terre et des oignons, qui devaient cuire dans la sauce quand un éclat de rire s'éleva du joyeux groupe quand, quelques instants plus tard, George et Emile apparaissaient, couverts de farine et de pâte de la tête aux pieds. portant une bouteille de vin blanc sous le bras.

"Que diable avez-vous fait les garçons ?»

[218]

«Voici les boulangers de la ville !» lança George d'un geste de la main, et lui, et son compagnon ont pris une attitude qui a encore beaucoup tiré l'hilarité des spectateurs.

"Ce n'est pas une blague - il n'y avait pas un boulanger au village, nous avons donc trouvé un vieux qui a dit qu'il nous montrerait comment faire, et maintenant la pâte se repose. A trois heures nous aurons du pain frais, vous voyez si nous ne le faisons pas !

De la fenêtre, la propriétaire et ses filles regardaient notre cuisine impromptue avec intérêt. Nous avons formé un groupe tellement amusant que, en remettant mon kodak à Léon, je lui ai dit de nous prendre alors que je me penchais pour goûter la sauce.

Snap a fait l'obturateur !

Au même instant, un hurlement s'éleva de l'intérieur de l'hôtel. En levant les yeux, j'ai vu que la propriétaire et ses deux filles avaient disparu.

"Au secours ! Au secours ! "

Les garçons et moi nous nous sommes précipités vers la maison. En entrant dans la *grande salle*, nous avons vu un homme portant une forme humaine dans ses bras qui titubait à travers la porte. A travers le sang et la poussière qui maculaient les vêtements du malheureux garçon, je reconnus l'uniforme d'un chasseur.

[219]

Pas même un bandage d'urgence n'arrêtait le flot de sang qui coulait de sa joue.

"Vite un matelas !" J'ai crié.

La propriétaire était comme clouée à la porte menant à la cuisine.

"Est-il blessé ?»

"Peu importe, un matelas !»

"Mais il pourrait le salir"

"Alors je paierai pour cela - mais pour l'amour du ciel, dépêchez-vous !»

À ce moment-là, la tête du garçon se retourna et le sang coula de sa bouche. Léon se précipita pour aider le vieil homme qui le portait, et j'ai eu juste le temps de rattraper la propriétaire alors qu'elle s'évanouissait au sol.

«Mets le garçon sur la table de billard et mets cette couverture sous sa tête,» dis-je en saisissant l'article mentionné du haut d'un paquet à proximité. «Venez ici !» J'ai appelé les deux filles qui pleuraient dans la pièce voisine, terrifiées par ce qu'elles avaient vu. «Venez ici, posez-la, détachez ses vêtements et jetez lui de l'eau froide. Elle n'est pas morte et je n'ai pas de temps à perdre avec elle ».

Tandis que les autres déposaient le blessé sur la table, je me suis précipité sur ma trousse de secours que j'avais fort heureusement penser à emmener.

[220]

Avec une paire de ciseaux tranchants, j'ai coupé les vêtements ensanglantés et avec un peu d'eau tiède j'ai lavé mon patient pour que je puisse voir ce qui se passait. Il était à moitié conscient, et ses yeux roulèrent sauvagement et sa main saisit la mienne et la tordit de douleur.

Je découvris une petite blessure à la joue et me félicitai de ce que la balle s'était peut-être logée dans la chair, quand, tournant légèrement la tête d'un côté, je fus presque écœuré par la terrible blessure qui me salua.

Un pistolet Mauser ou une balle explosive à peu de distance avait pénétré dans la joue et creusé un trou dans la tête du jeune homme, emportant une partie de l'oreille et ne nous laissant pas aller plus loin.

«Y a-t-il encore un docteur dans l'endroit?» Ai-Je demandé à la cuisinière qui regardait par la porte. «Courez et voyez si vous pouvez l'avoir, car je suis incompétente ici. Vite ! C'est la vie ou la mort ! "

Et pendant qu'elle était partie, j'ai bourré de coton iodé la cavité énorme, espérant arrêter l'hémorragie.

[221]

Pendant que je le bandais, j'ai interrogé l'homme qui l'avait amené.

"Où l'avez-vous pris ?»

"A Amillis – a un mile et demi d'ici (au Sud de Coulommiers, en fait à une dizaine de Km). Les Uhlans m'ont aussi frappé quand ils m'ont vu l'aider. Regardez la semelle de ma chaussure ! Ils suivent de près. "

Je suis allé à la fenêtre. "George et Léon ! Vite ! Arrêtez tout. Attelez et sortez d'ici comme l'éclair ! Je vais suivre dans le chariot de cet homme. Attelez et je vais vous dire où aller. "

Le poulet fricassé et le ragoût de lapin ont été oubliés et j'ai pu entendre mon peuple courir sauvagement dans la cour, obéissant aux ordres.

Le docteur est apparu. J'ai expliqué. "Dois-je déballer ?»

"Inutile."

"Alors ne le dites pas à haute voix, car il n'est pas encore inconscient."

Le pauvre camarade a saisi ma main comme preuve.

Le médecin devint écarlate.

« Je vais lui faire une piqûre d'éther et ensuite vous l'emmènerez dans votre chariot à l'hôpital le plus proche, c'est à Provins, à vingt milles d'ici. Il a piqué l'aiguille, et ensuite il me l'a remise avec une fiole :

[222]

"Tenez, prenez ça. Je nettoie. J'ai une femme et un bébé à sauver. Gardez son cœur, il y a encore une chance. Adieu !»

Je restai pétrifié.

"Emmenez-le, je ferme ! Emmenez-le ... "cria l'hôtesse, qui s'était remise de son évanouissement.

J'ai regardé le vieil homme qui avait amené le garçon.

"Où allez-vous avec votre chariot ?»

"A Coulommiers - sauver ma belle-sœur et ses enfants."

"Bon Dieu, monsieur ! Vous ne voyez pas que si ce garçon a été blessé à Amillis, votre route pour Coulommiers est coupée ! "

« Ce n'est peut-être pas le cas."

" Je n'ai pas le temps de discuter. Mes chariots sont pleins à craquer. Allez-vous laisser ce garçon rester et être fini par les Allemands, ou allez-vous me laisser le mettre dans votre chariot et le conduire à l'hôpital ? "

« Mais Provins doit être occupé maintenant. C'est à l'Est d'ici. "

"Je n'ai jamais eu l'intention d'y aller. Je me dirige vers Melun. "

[223]

"Melun ?»

"Oui."

"Bonté divine ! C'est à soixante-dix kilomètres !

Ma pauvre belle-sœur ! Mon cheval ! » a pleuré le vieil homme.

"Maintenant, un, deux, trois", dis-je, en tapotant doucement mon Browning que j'avais tiré de ma poche extérieure. " Allez-vous le faire gracieusement? C'est vrai. Maintenant arrête de pleurer. Je te relâcherai dès que je pourrai trouver quelqu'un d'autre pour me prendre. L'important est de sortir d'ici et vite ! C'est peut-être trop tard maintenant.

" Les garçons avaient apporté un matelas, avaient trouvé des oreillers et un drap, quelque part, et doucement nous avons étendu le mourant sur la vieille charrette de ferme.

"Vous les garçons, prenez vos vélos et allez-y. Dites aux réfugiés que vous rencontrez de serrer à droite et de ne pas encombrer toute la route. Nous envoyons un blessé à l'hôpital. Quand je pense que vous avez le chemin libre, je vais conduire à pleine vitesse. Dites à nos charrettes de se diriger vers Melun et continuez jusqu'à ce qu'ils y arrivent. Je ne peux pas m'embêter avec eux. Nous nous retrouverons au premier pont sur la Seine. "

[224]

Ils partirent, et grimpant à côté de mon malade, qui se tordait d'agonie, se retournant d'un côté, roulant maintenant de l'autre, j'essayai de le rendre aussi confortable que possible. Toutes les autres voitures étaient parties avant notre départ, et mon chauffeur en larmes continuait à grogner et à se lamenter.

A deux cents mètres de l'hôtel, où la route tourne brusquement, nous nous arrêtâmes brusquement, car nous avions rencontré un groupe composé de mon petit George et de trois chasseurs français. Deux étaient à cheval, leurs épées nues étincelant au soleil ; le troisième sur une bicyclette - et tous les trois, ainsi que George, hurlaient avec enthousiasme à un flegmatique Tommy Atkins (1) qui, assis après une importante étape, fumait calmement sa pipe. Derrière lui, son cheval grignotait paisiblement l'herbe. A la vue de mon brassard et du drap blanc agité dans le chariot, les chasseurs s'approchèrent à la hâte.

"Qu'as-tu là?
Notre camarade Ballandreau ? »

"Oui." (J'avais vu le nom du garçon dans son livret militaire.)

"Est-il mort ?»

(1) Tommy Atkins (ou plus simplement Tommy, au pluriel tommies) est le terme générique désignant un soldat de l'armée britannique, principalement au cours des deux guerres mondiales…

[225]

"Non."

"Gravement blessé ?»

"Oui."

«Parlez-vous anglais?» Criaient-ils, tous les trois à la fois.

"Oui."

"Alors, pour l'amour de Dieu, dites à cette imbécile assis sur la pierre et dont le cheval est devenu boiteux, de saisir la bicyclette de ce paysan qui se tient là, et de nous suivre."

J'ai traduit poliment.

Pourquoi ? Demanda l'Anglais en tirant sur sa pipe.

Pourquoi ? Demandai-je aux chasseurs.

"Pourquoi? Voyez-vous cela ? "Dit l'un à vélo, se retournant et pointant la route derrière nous. "Voyez-vous cela ? Ce sont les Uhlans. Ceux qui ont eu Ballandreau il y a une demi-heure, ceux qui ont eu mon cheval et ceux qui vont nous avoir tous si nous nous arrêtons ici beaucoup plus longtemps. »

"Les Uhlans !" J'ai crié à Tommy, en lui montrant les formes d'une demi-douzaine des cavaliers avançant, dont les casques de cuir noir brillaient au soleil à un mile de la route.

"Il y en a sept - en patrouille - sept cents suivent !

[226]

DOORS AND WINDOWS NO LONGER EXISTED [Page 261]

Venez, mon vieux, c'est maintenant ou jamais ! "

Et je - où dois-je aller ?" J'ai dit, sautant dans la charrette, George suivant.

"Au diable si vous voulez, mais vite !»

L'avertissement n'est pas venu trop tôt. Nous avions été vus, et des bruits sifflants dans l'herbe, et au-dessus de nos têtes nous ont dit que nos poursuivants allemands n'avaient aucune intention de nous laisser partir.

«A genoux, mec !» Ai-je crié en tirant le vieux avec moi alors que nous nous baissions au niveau du tableau de bord. Et, détachant une broche, je l'enfonçai impitoyablement dans les flancs de notre cheval, qui a bondit en avant, nous jetant presque en dehors.

Whizz ! Whizz ! Whizz !

C'était comme si un nuage de sauterelles bourdonnait autour de nous.

Puis, quand j'ai levé les yeux, au sommet de la pente raide où nous étions, je pouvais voir plusieurs cavaliers en uniforme et derrière eux une énorme colonne de fumée.

"Ciel !" Haletai-je, "nous sommes pris cette fois-ci, mais il est trop tard maintenant pour faire demi-tour.

Nous sommes des prisonniers à coup sûr ! "

[227]

Deux cavaliers sont alors apparus et ont calmement commencé à descendre dans notre direction. Une seconde plus tard, j'ai reconnu l'uniforme britannique et respiré à nouveau.

"Revenez !" Ai-je crié. "Revenez ! Les Allemands sont sur nos talons ! "

Étonnés d'entendre leur langue maternelle, les hommes se sont approchés.

"Merci mon Dieu, voici quelqu'un pour nous diriger", ont-ils dit en se rapprochant et en saluant.

J'ai répondu par un signe de tête.

"Nous sommes perdus", ont-ils dit, "hors de notre brigade".

"Ce n'est rien. Combien d'entre vous sont là ? Assez pour combattre ? Les Allemands arrivent fort et vite. "

"Nous sommes seulement deux et nos chevaux sont faits pour. Nous avons été chassés de Coulommiers ce matin. "

Mon chauffeur a levé les bras et sangloté.

"Le cheval de notre ami John est devenu boiteux et nous l'avons laissé au bas de la colline pendant que nous montions en reconnaissance. Nous ne pouvions pas le laisser là tout seul. "

"Il est parti, parti, je vous le jure.

[228]

J'ai suivi les chasseurs français sur mon vélo, dirigeant sa monture ! "

"Dieu merci !»

"Maintenant, jusqu'où les Allemands vont venir est la question. Ils entreront probablement dans la ville et il n'y a qu'une chose à faire- foncer ».

Whizz ! Whizz ! Whizz - le plomb a éclaboussé tout autour de nous !

Léon et Emile revinrent pour dire que la route était dégagée.

"Les Boches," dis-je en pointant la colline.

"Venez, bande de lâches ! » crièrent mes gars avec défi, George brandissant le fusil de mon blessé.

Oh, Madame, demandez aux Anglais leurs revolvers. Ils ont leurs fusils - nous sommes cinq armés, et le revolver de Monsieur fera six ! C'est presque homme à homme. Ah, s'il vous plaît, madame ont-ils imploré !

Dans l'excitation du moment, j'ai failli perdre la tête et j'ai consenti. J'ai été travaillé à un tel point que toute solution aurait semblé un soulagement. Les Britanniques m'ont vu mettre ma main dans ma poche.

[229]

"Non ! Non ! Ont-ils plaidé. "Vous ne pouvez pas. Si nous sommes pris, vous ne serez pas tué, mais assassiné, torturé ! Nous sommes les seuls à avoir le droit de porter une arme "

"Mais ils ont arrosé mon chariot, peu importe mon sexe !"

"C'est peut-être leur façon de faire la guerre, mais pas la nôtre." Maintenant, partez vite. "

Nous avons disparu derrière un bosquet et nous avons dévalé la route dégagée aussi vite que nos chevaux nous transportaient. George retourna sur ses pas pour voir si nos agresseurs suivaient et revint radieux pour annoncer qu'après être arrivés à mi-hauteur de la colline, ils avaient fait demi-tour et cherchaient à prendre possession de Jouy, comme je l'avais prédit.

"Où sont nos casernes les plus proches ?" Demanda l'un des écossais. (Je voyais maintenant que je devais faire avec les Scots Grays.) Nous avons un peu ralenti.

"Comment voulez-vous que je sache?

Jusqu'à ce que je vous rencontre, je n'avais pas réalisé qu'il y avait des troupes britanniques sur le continent ! "

"Vous allez où ?"

"Melun. Il y a une grande garnison française en temps de paix.

[230]

Vous serez toujours assuré de recevoir des ordres, à moins que nous rencontrions quelqu'un sur la route. "

Ils ont pensé que c'était la meilleure idée, et sont retournés en arrière, galopant derrière ma caravane que j'avais rattrapée.

On a trotté de haut en bas et de bas en haut pendant plusieurs heures, mon pauvre garçon blessé se tordant encore sur son lit d'agonie.

Vers quatre heures, nous avions atteint un long tronçon plat où nous pouvions voir à droite et à gauche et sur plusieurs kilomètres au-dessus des plaines. Puis, à un carrefour perpendiculaire au nôtre, j'ai aperçu une voiture à moteur. Elle était bientôt suivi par une autre puis par une autre, et un peu plus loin, nous sommes arrivés au passage à temps pour voir les magasins Harrods, Whitley, Swan & Edgar, et un nombre interminable de véhicules d'approvisionnement de l'armée anglaise venant directement vers nous.

Sachant qu'il serait impossible de passer avant que toute la longue file ne soit passée, je suis passé et j'ai vu que les Scots Grays allaient bientôt trouver des amis. J'ai appelé Léon et j'ai sorti une carte, lui ai dit de retourner et de sortir une bouteille de champagne que j'avais cachée dans notre charrette de foin,

[231]

et de l'offrit à nos amis soldats pour leurs efforts et comme un souvenir. Et puis nous avons avancé.

Deux minutes plus tard, à ma grande surprise, un lourd klaxon sur la route derrière moi et en regardant en arrière, je vis une voiture privée émerger de derrière l'un des véhicules anglais se diriger vers nous. C'était une affaire de quatre places avec deux occupants, un chauffeur et une femme portant un voile blanc.

"Vite !" Criai-je, attrapant les rênes et tirant notre chariot au milieu de la route. "Ils doivent m'emmener avec le garçon à : Melun !»

Voyant sa délivrance si proche, mon vieil ami a obéit aussitôt.

Le véhicule, surpris par nos actions, a ralenti.

"Poussez-vous de la route !" Cria le chauffeur.

"Êtes-vous folle ! Poussez-vous ou je vous renverse ! "

"Jamais ! Regardez ici. Je me fiche de où vous allez, mais vous devez faire de la place pour moi et un mourant dans votre engin. C'est Melun ou rien ! "

"Blessés ! Ciel, les Allemands ! On est pris !

[232]

Allez vite, vite, dis-je ! " cria la femme.

Le chauffeur fit un mouvement comme pour nous dépasser.

"Non, ne le faites pas," dis-je, produisant une fois de plus mon fidèle Browning.

La femme a caché son visage dans ses mains.

"Maintenant, soit vous faite de la place pour nous, soit vos pneus vont exploser et vous devrez descendre et marcher comme nous tous !»

Mon chauffeur à tête grise jubilait.

"C'est vrai, madame, vous avez réussi !" Encouragea-t-il.

Il n'y avait pas d'autre choix. Le chauffeur descendit et commença à empiler les bidons d'essence d'un côté sur la banquette arrière. Puis, chacun de nous attrapant un coin du matelas, nous avons hissé la victime sur le véhicule, le recouvrant d'un drap. Malgré tous nos efforts, cependant, nous ne pouvions pas le faire plier les genoux et, par conséquent, pendant tout le voyage, le pauvre chauffeur a reçu constamment des coups de pied de la part de l'âme angoissée que nous précipitions vers l'aide chirurgicale.

"Maintenant," dis-je en me tournant vers mon vieux chauffeur.

"Merci pour votre chariot et bon voyage à Coulommiers.

[233]

George, dis à mes gens de me rejoindre à Melun. "

Et sans chapeau, sans manteau, avec seulement un louis en poche dans la poche (j'avais confié mon sac à Julie quand le blessé était arrivé à Jouy), j'entamais notre voyage record à Melun.

[234]

Chapitre VII

Ce fut un voyage passionnant, cette course à la vie et à la mort - à chaque instant, je savais que mon garçon blessé devenait de plus en plus faible, et chaque coup de pied convulsif signifiait la disparition de tant de sang. Au cours des nombreuses aventures qui nous sont arrivées entre le moment où nous avons quitté Jouy-le-Châtel et notre rencontre avec notre véhicule, mon aiguille hypodermique a fait l'objet d'un traitement si violent qu'elle a refusé de servir. Alors, lorsque nous sommes entrés à toute vitesse dans Mormont , j'ai été obligé de demander à mon chauffeur de ralentir et de demander un médecin. Nous avons été dirigés par un couple de femmes étonnées aux frontières de la petite ville, qui n'ont pas bien compris notre mission. Cependant, elles ont dû être rapidement soulagées, car lorsque nous avons traversé la place publique, les ambulances de la Croix-Rouge britannique affluaient et se rangeaient en bataille. Derrière elles, suivait un flot continu de wagons de munitions, à cheval et à moteur, et de Mormont (Mormant) à Melun, la ligne était ininterrompue.

[235]

Le médecin était absents, mais sa femme a prise volontiers sa place et avec un nouvel espoir naissant, nous nous sommes retirés de la cour et avons filé vers le sud.
Quel était le paysage que nous avions traversé je ne pouvais vraiment pas dire. J'ai eu la sensation de rêver d'avoir écrasé le chien d'un réfugié, et d'entendre son propriétaire nous souhaiter des vacances plus chaudes - ainsi que le sentiment que mon tablier taché de sang et le drap blanc qui s'agitait à côté de moi suscitaient beaucoup de curiosité chez les conducteurs des véhicules A.S.C. qui occupaient tous les côtés de la route.
Une par une, les bornes kilométriques passèrent et nous arrivâmes finalement à Melun.
«Où est l'hôpital le plus proche?» Ai-je demandé à un groupe de soldats qui traînaient à l'extérieur d'une caserne. "Abandonné ! Tous évacués !
Notre chauffeur n'en avait plus besoin - et nous sommes donc entrés dans la ville, alors que je mimais à ceux qui étaient derrière moi que j'avais un homme blessé dans mes bras. Devant l'hôtel de ville se tenait un rassemblement bruyant, et en réponse à nos questions, un homme d'âge moyen a sauté sur le marche pied.
«Allez-y, je vais vous guider.

[236]

Les sept hôpitaux de Melun ont été transférés à Orléans ce matin. L'hôpital mixte est tout ce qui reste. »
Après ce qui a semblé être une période interminable, nous avons finalement remonté une longue colline et, après beaucoup de débats, j'ai réussi à remettre mon patient aux autorités médicales.
À travers la porte à moitié ouverte du petit bureau étouffant où j'étais conduit, je pouvais voir un médecin avec un tablier blanc et une infirmière panser correctement mon garçon. Quand mes compagnons de route sont parti, je suis entré dans la salle et me suis rendu directement à son chevet.
"Y a-t-il de l'espoir ?"
"Pas une chance sur un million ! Serait-ce au ciel que nous avions le droit de leur épargner une telle souffrance ! La morphine n'est plus utile dans son cas !
Ce fut un choc d'entendre ça. Le garçon qui, quelques heures auparavant, m'était inconnu, m'est soudainement devenu très cher. Je me suis retourné pour cacher mon émotion, mais j'ai été surprise par la double rangée de lits blancs sur lesquels les hommes et les garçons se tordaient dans la plus horrible agonie, mais aucuns sons ne sortaient de leurs lèvres.
Au milieu de la pièce, un deuxième médecin,

[237]

un homme maigre à la barbe pointue, se lavait les mains puis commençait à enfiler une paire de longs gants de caoutchouc. Il se dirigea vers une cuvette et, après avoir stérilisé ses instruments, chercha une aide.
"Puis-je faire quelque chose pour vous, docteur ?"
Pas du tout surpris par mon audace, il m'a demandé : «Êtes-vous une infirmière?
"Non."
"Avez-vous déjà vu une opération.
"Oui."
J'ai menti.
"Avez-vous un bon tempérament ?"
"Oui."
"Alors venez ici et tenez cette cuvette."
J'ai obéi, puis le docteur Jean Masbrennier a commencé une série d'opérations qui resteront gravées dans ma mémoire pour toujours.
Pendant qu'il travaillait, il parlait - et m'a informé que la Croix-Rouge avait été évacuée à la hâte le matin, les médecins et eux tous.
Seuls ceux qui ne pouvaient pas être déplacés ont été laissés pour compte et seuls deux médecins civils ont été laissés pour les assister. Mais une infirmière est restée pour faire tous les bandages. C'était pour cela que j'avais été appelé au service.

[238]

Il ne fallut que peu de temps pour trouver une connaissance mutuelle en la personne d'Elizabeth Gauthier et le médecin connaissait depuis longtemps le travail de H.

Il serait inutile de décrire les horreurs dont j'ai été témoin ou d'essayer de rendre justice à la façon héroïque dont ces glorieux premiers blessés de cette longue guerre ont accepté leur sort. Je ne peux cependant pas m'empêcher de mentionner l'endurance d'un grand Sénégalais noir, qui a gagné l'admiration des médecins et de ses voisins en refusant la morphine ou la cocaïne, et en insistant pour que les sept balles logées dans son cou et sa gorge soient retirées. Sans jamais prononcer un murmure !

Quand ce fut fini et que nous le reposâmes enfin sur son oreiller, les larmes coulaient sur ses joues et il me serra la main dans sa grosse patte noire puis l'attira doucement sur ses lèvres.

Combien de blessés y avait-il ? Je n'ai pas compté Tout ce dont je me souviens, c'est que j'ai promis de revenir le lendemain et d'écrire des lettres aux épouses, aux mères et aux amoureuses d'au moins une douzaine d'hommes et de garçons. Il était tard quand le dernier bassin a été vidé et le Dr Masbrennier a détaché son tablier.

Comme nous étions en train de nous laver,

[239]

je lui ai demandé s'il voulait bien me guider hors de l'hôpital et me dire où se trouvait un restaurant respectable où une femme pourrait aller seule.

«Je n'ai ni chapeau, ni manteau, ni gants. Ils suivent dans les chariots.

"Vraiment ; peut-être que vous n'avez rien eu depuis le déjeuner et que je vous ai fait travailler le ventre vide !

«C'est pire que ça !» J'ai ri.

"Quoi ?»

"Rien depuis le petit-déjeuner à Jouy-le-Châtel."

«Bon Dieu, madame !» Et me prenant par le bras, il me précipita dans le couloir.

Lorsque nous sommes sortis par la porte d'entrée, un officier supérieur à arrêter le Dr Masbrennier et, bien que je me sois mise hors de portée de voix, les mots «évacuation» et «ce soir» étaient clairement audibles. Une seconde plus tard, mon compagnon m'a rattrapé.

«Désolé je ne peux pas vous accompagner, tout l'hôpital se rend immédiatement à Orléans. Nous devons faire de la place pour les nouveaux venus ! Je vais téléphoner à la maison. La gouvernante vous mettra à l'aise. » Et il a continué en me donnant des instructions explicites sur la façon de rejoindre sa maison.

[240]

"Vous feriez mieux de venir à Orléans où nous pourrions nous occuper de vous."

"Désolé, mais je suis allé assez loin au sud."

"Alors au revoir et grand merci."

"Au revoir."

Et une seconde plus tard je me suis retrouvé dehors dans l'obscurité froide.

Pour la première fois de ma vie, j'ai eu la sensation d'être totalement seul.

Personne sur terre ne savait où j'étais et si je n'avais pas cru en la promesse du Dr Masbrennier d'un dîner chaud, je me serais volontiers laissé aller à un peu de désespoir. Je me suis alors promené dans les rues sombres et noires de Melun, où aucun

lampadaire ni vitrine n'étaient allumé, pas un être humain à l'horizon. Où était ma petite troupe ? Comment et quand nous serions tous réunis ?

En ruminant ainsi je suis arrivé à un pont. Une sentinelle m'éclaira le visage avec une lampe de poche.

"On ne passe pas !"

J'ai montré mon brassard et il s'est écarté.

À mi-parcours, je distinguai deux formes humaines penchées sur la rambarde et, suivant leur exemple, j'aperçus une demi-douzaine d'hommes du génie au travail minant les fondations de l'arc central.

[241]

Donc, ces ponts devaient aussi exploser ! Que faire ? Rester de l'autre côté et attendre ma caravane ou traverser et risquer mes chances toute seul ? Un projecteur en bas se leva et illumina le pont.

«George !» Haletai-je.

L'une des deux figures s'est redressée brusquement ! En une seconde, les garçons m'avaient reconnu. "Que faites-vous ici? Où sont les autres ?»

J'ai lancé une douzaine de questions enthousiastes, ne leur donnant pas le temps de répondre. Presque à bout de souffle, je me suis arrêté et ils ont expliqué que la caravane avait été arrêtée à la périphérie de Melun. Aucun réfugié n'a été autorisé à entrer après la tombée de la nuit. Heureusement, les garçons ont pris les vêtements et les armes de mon blessé et, grâce à eux, ils ont pu passer et les livrer à la gendarmerie.

Ce souvenant que j'avais des amis à Barbizon, ils avaient envoyé les autres là-bas par un détour de la ville et étaient venus me chercher.

"Mais comment êtes-vous arrivé ici ?»

"César nous a amené."

"Où est-il? Et Betsy ? "

«Oh, nous avons trouvé un dentiste qui avait une étable vide.

[242]

Il les a pris. Betsy a refusé de quitter le chariot. Elle n'a jamais eu un pique-nique dans sa vie : elle a voyagé toute la journée dans une boîte de sucre en poudre d'une dizaine de kilos !

Tous les soucis avaient disparu, maintenant que j'avais trouvé ma ligne de conduite. La principale chose à présent était de manger quelque chose. Nous avons donc grimpé la colline dans l'obscurité toujours croissante. Nous avons marché en silence pendant ce qui semblait être une distance interminable.

« Au moment où j'ai cru que j'ai eu l'impression de me tromper de direction et que j'étais sur le point de désespérer quand le bruit de pas qui venaient vers nous ravivaient l'espoir. Une seconde plus tard, un bras musclé me fit face avec une lanterne et un énorme chien de police grogna près de mes talons

"Êtes-vous la personne qui va chez le Dr Masbrennier ?»

"Oui."

"Très bien. Est-ce que ces garçons sont avec vous ? "

"Oui."

“Alors suivez-moi. Nous fermons la maison du médecin, mais je veillerai sur vous. “

Sans plus tarder, nous marchâmes derrière notre guide qui, après cent mètres, s'est arrêté à une porte d'entrée et nous a conduits sur les marches de pierre d'une somptueuse demeure.

[243]

En ouvrant la porte, il alluma la lumière électrique et entra dans le vestibule.

«Entrez, dit-il. "Je reviens dans un instant." Et il a disparu.

Nous étions là, Léon, George et moi-même, attendant que quelque chose arrive, que quelqu'un apparaisse. Cinq, dix minutes, quinze minutes, et toujours pas un son. Je commençais juste à me demander si nous n'avions pas été victime d'une blague, lorsqu'une pièce s'ouvrant depuis le vestibule laissa éclater une lumière. Les rideaux se séparèrent et notre ami de la grande route apparut.

«Ce n’est pas grand-chose, mais vous êtes les bienvenus. Asseyez-vous et mettez-vous à l'aise. » Et il a de nouveau disparu.

Sur une nappe blanche comme neige, trois couverts étaient posées et un souper tentant composé de pain et de beurre, de fromage, d'une bouteille de vin blanc et d'une énorme corbeille de raisins de serre et de poires les plus succulents réjouissait notre regard affamé. Nous n'avons pas eu besoin d'une deuxième invitation !

Nous sommes tombés dans la vengeance et au bout d'un quart d'heure, il ne restait guère de miettes.

«Quand vous aurez fini, montez à l’étage ;

[244]

Madame prendra la première porte à droite. Vous, les garçons, montez plus haut », a appelé une voix d'en haut.

Nous avons obéi et, avant de prendre ma retraite, j'ai attendu une bonne demi-heure en espérant que notre ami réapparaisse. Mais personne n'est venu - alors, fermant ma porte, j'ai offert une prière de remerciement et je me suis vite endormi.

Le dimanche matin, le 6 septembre, le soleil était haut dans les cieux quand j'ai regardé sous mes draps bordés de dentelles, Et j’ai entendu le bruit familier du canon. C'était un long rugissement continu, et maintenant que je m'étais habitué à me distancer, j'ai estimé que la bataille était à Mormont. Et je ne me suis pas trompé. Un peu plus tard, des nouvelles officielles ont confirmé mon opinion.

Ne trouvant pas de sonnette dans ma chambre, j'ouvris la porte - pour voir un pichet d'eau chaude posé devant elle et sur une chaise à côté, un nouveau peigne, un chiffon de lin propre et un mouchoir de poche.

Une brève note m'informa que je trouverais le petit-déjeuner dans la salle à manger et demanda que je laisse un mot sur la table en me disant à quelle heure je prendrais le déjeuner.

[245]

Décidément, le mystère s'approfondit - car on n'entendait pas de bruit, sauf dans le jardin où j'aperçus George et Léon, qui m'informèrent que la maison était vide et «une maison magnifique, madame ! Crièrent-ils d’admiration.

Bien que partiellement abandonnée, Melun était pleine de vie, grâce à la présence de nombreuses troupes britanniques et à la même longue ligne de A.S.C. (A squadron Cavalerie ?) maintenant quadruplée sur la grande route - deux lignes partant, deux lignes venant.

Alors que je me frayais un chemin entre eux et traversais la rue, mon attention a été arrêtée par un paysan français qui parlait au moyen de la langue des signes avec le beau conducteur de l'une de ces fourgonnettes, tandis que plusieurs enfants réclamaient la permission de s'asseoir sur le siège un moment, «juste pour voir comment cela faisait».

Francès - "Puis-je être utile ?»

"Plutôt ! Cela fait du bien d'entendre de l’anglais, merci. "

Francès - ***"Vraiment ?»***

"Oui. Puis-je vous demander d'où vous venez ? "

Francès - ***"Les States."***

"Connaissez-vous Cleveland ?"

Francès - ***"Oui."***

«Eh bien, j'ai une mère et trois frères qui sont enterrés dans ce cimetière. *(Dans le cimetière de Cleveland ?)*

[246]

Colonial, vous savez. Je suis anglais - de Bath - le fils aîné. Je ne voyais pas les choses à leur façon. Mieux vaut peut-être que je rejoigne les autres.»

J'ai souri à cette confession inattendue et impromptue. Le garçon l'a vu et a rougi.

«Y a-t-il quelque chose de particulier que vous voulez que je dise à cet homme de votre part?» Dis-je rapidement pour couvrir son embarras.

"Non, merci. Mais il y a une chose que vous pourriez être capable de me dire. "

"La quelle ?»

"Pensez-vous que nous serons à la maison à temps pour manger le dîner de Noël ?"

"Plutôt !"

"Merci beaucoup ! Au revoir."

"Au revoir et bonne chance à vous."

Et après l'avoir pris en photo, je me suis précipité dans la rue, car je pouvais voir George et Léon, qui étaient partis en avant, qui maintenant couraient vers moi.

«Vite, madame. Ils ont besoin de vous ! »

"Qui ?"

"Les Anglais. Ils ne peuvent pas se faire comprendre par les gens.

Je me suis avancée et j'ai rencontré une foule de badauds debout devant un magasin.

[247]

Au milieu de deux officiers anglais qui se disputaient dans leur langue maternelle avec un boucher en colère, qui agitait sauvagement un bras et brandissait un énorme couteau de l'autre, criant frénétiquement tout le temps,

"Là voilà — là voilà !", Dirent George et Léon, me traînant presque, fiers d'exposer mes compétences.

"Là voilà ! Vous êtes sauvés."

Mon plus grand désir était de me retourner et de courir, mais la foule s'est séparée pour me laisser passer.

Cela vous dérange-t-il, Madame ?", Plaida le lieutenant. «Nous avons besoin de votre aide pour faire comprendre à cet homme que nous préparons de la viande pour l'armée. Nous allons payer en espèces, mais il pourrait tout aussi bien la donner gracieusement, car nous avons le droit de forcer sa glacière s'il refuse. "

J'expliquai doucement, et quand le calme régna, il était sur le point de disparaitre. L'officier m'a touché à l'épaule.

«Je suis désolée, madame, mais j'ai bien peur que nous devions aussi vous réquisitionner. Notre temps est limité et si une telle scène se reproduisait dans tous les magasins, nous serions punis pour retard ! Voici mon ordre de réquisition pour un interprète », et il mit la main dans sa poche.

[248]

J'étais un peu décontenancé.

"Puis-je vous demander quand vous allez me libérer ?»

"Dès que nous aurons le stock dont nous avons besoin."

"Voulez-vous me donner dix minutes pour arranger mes affaires ici ?"

"Certainement. Mais rappelez-vous que vous êtes en liberté conditionnelle ! "

Dehors, j'expliquai la situation à George et Léon et rédigeai une note à des amis à Barbizon, invitais les garçons à conduire et à rassurer les autres - mettez-les à l'aise à la Clef d'Or et dites-leur de m'attendre le soir même.

«Quoi qu'il arrive, attendez que je vienne. Il n'y a aucun danger que les Allemands atteignent Barbizon, j'imagine ! »

Et c'est ainsi que, de neuf heures du matin à tard dans l'après-midi, je me suis assise perché devant un camion d'approvisionnement de l'armée britannique, au grand amusement de l'autre Tommy Atkins que nous avons rencontré à Melun et dans les villages voisins.

Mes amis officiers m'ont conduit très courtois à l'hôpital où j'ai appris que mon pauvre chasseur blessé Ballandreau était décédé dans la nuit et vers cinq heures du matin,

[249]

Lorsque leur tâche fut achevée, ils me proposèrent du thé et proposèrent de me conduire à Barbizon.

Alors que nous dévalions la colline en direction du passage à niveau, notre attention a été attirée par un grand rassemblement de citoyens et de soldats, et par-dessus le rugissement de notre moteur, nous avons entendu le roulement d'un tambour. Le silence a régné instantanément et un officier en uniforme, au milieu du groupe, a lu un court message d'un papier qu'il tenait à la main. Ce qu'il a dit, nous n'avons pas pu l'entendre, mais le cri fou de joie qui s'est levé quand il a fini nous a incités à apprendre la nouvelle. Comme l'éclair, «Paris sauvé- les Allemands en retraite» couraient de bouche en bouche et l'excitation délirante qui envahissait cette foule était absolument indescriptible. Jeunes et moins jeunes, anglais et français, paysans et bourgeois, se sont tombés dans les bras et ont échangé une joyeuse étreinte. La terrible tension du dernier mois a été brisée et le mot victoire a été prononcé par des milliers de gorges, soudainement devenues déchaînées d'émotion.

Mon arrivée et les nouvelles que j'avais reçues ont fait sensation parmi mes serviteurs et les autres habitants du célèbre village de Millet. Barbizon était morte, littéralement désertée,

[250]

car il ne restait pas un seul membre de cette charmante colonie d'été, plusieurs hôtels étaient fermés et les autres aussi vides qu'au cœur de l'hiver. La propriétaire de la Clef d'Or m'a fait une offre très tentante pour un séjour, mais j'ai jugé, et à juste titre, que puisque la retraite allemande avait commencé, nous ferions mieux de suivre l'armée victorieuse, car si nous attendions que l'ordre soit rétabli, des patrouilles seraient organisées et nous qui n'avions pas de papiers pour nous identifier ne serions pas autorisés à passer. Avant de me retirer, j'ai annoncé mon intention de partir à la maison, et la joie qui a illuminé ces visages anxieux à quelque peu apaisé mes propres appréhensions. notre aventure étant terminée, je ne pouvais m'empêcher de m'inquiéter des absents.

Quand j'ai touché mon lit, j'ai songé à mon logement de la veille et j'ai réalisé que je ne connaissais ni le nom ni l'adresse de la personne généreuse dont le somptueux domicile où j'avais été si cordialement reçu et choyé. Comment et qui devais-je remercier ?

Léon, Emile et un robuste charcutier de Charly qui avaient rejoint les autres sur la route,

[251]

venaient à l'instant de s'enrôler. je ne pouvais donc qu'encourager leurs sentiments patriotiques et les accompagnai au bureau de recrutement pour fournir la preuve de leur identité.

Évidemment, beaucoup d'autres jeunes gens d'âge militaire avaient été inspirés par la même idée, car il y avait une longue file d'attente devant la porte et, pendant que nous attendions, nous examinions avec intérêt les montures du régiment de cavalerie anglais alignées dans la rue, dans l'attente de leurs cavaliers. George et Léon touchaient avec passion une longue bobine de corde jetée sur le pommeau d'une selle, lorsqu'une voix grave de derrière eux hurla.

«Je suppose que vous n'avez jamais vu ce genre de chose auparavant. C'est un lasso ».

J'ai expliqué, puis en regardant autour de moi, j'ai vu un individu long et maigre, les mains sur les hanches, nous prenant littéralement à l'intérieur.

"Pensez-vous que vous pouvez leur dire ce que c'est, ma sœur ?»

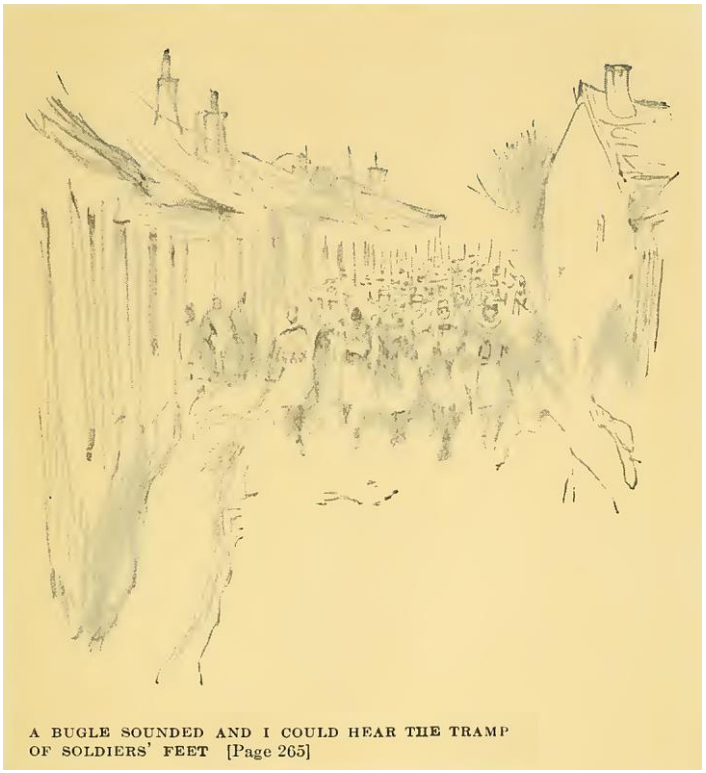
"Je le crois bien."

"Alors vous devez être de la maison !»

"Si vous voulez dire les States - oui."

"Pour h (?) —avec les States ! L'État du Texas ! "

[252]



A BUGLE SOUNDED AND I COULD HEAR THE TRAMP OF SOLDIERS' FEET [Page 265]

Je n'ai pas trouvé nécessaire de traduire cela.

"Dites, vous n'avez probablement pas de rasoir ?" S'enquit-il. J'ai répondu que je n'avais pas l'habitude de porter de tels articles sur moi.

"Sans vouloir vous offense - mais puisque vous parlez cette langue d (outeuse), vous pourriez peut-être persuader l'un de ces enfants d'aller m'en acheter un."

J'ai dit que je pensais que oui, et mon compatriote, qui a produit un double aigle américain, a enjoint à Léon de faire vite et il ferait en sorte que ça en vaille la peine.

«Vous voyez, a-t-il expliqué, un rasoir est tout ce dont j'ai besoin pour compléter ma tenue. J'ai une Winchester, deux revolvers, un couteau Bowie, une lance et un lasso. Un rasoir plat et facile à porter. Pourrait être utile aussi. Rien de tel que d'être correctement armé. Si je dois vendre ma peau, pariez que je la vendrai chère !*

Léon est revenu et j'étais sur le point de demander à mon ami de nous faire une petite démonstration de son habileté avec la corde, lorsque l'appel aux armes l'a obligé à partir. En m'invitant ainsi à présenter ses respects à Broadway, il est parti très satisfait du monde en général et de lui-même en particulier.

[253]

*Le **couteau Bowie**, parfois appelé **cure-dent de l'Arkansas** (« *Arkansas toothpick* »), est un genre de couteau dont la popularité vient de son usage intensif faite par le colonel James Bowie, qui en créa la légende et le démocratisa.

De sources diverses, sans qu'aucune d'elles ne soit officielle, j'ai appris que la route jusqu'à Coulommiers était dégagée. C'est tout ce que nous voulions savoir, ainsi, après avoir vu les garçons partir pour Orléans, une caravane très diminuée a commencé son voyage de retour. Les chevaux, après deux jours de repos, étaient assez étourdis et les charrettes étant légères, ils nous emmenèrent sur la nouvelle route au nord jusqu'à Pezarches, avec peu d'arrêts. Le pays que nous avons traversé, bien que abandonné par ses habitants, ne présentait aucune trace d'invasion. Les Allemands n'avaient pas été capables de pousser aussi loin vers l'ouest. Je comptais dormir Coulommiers, mais la nuit se termina tôt et avec une bruine fraîche qui nous envoya à la recherche d'un logement. Pas une âme n'était visible, et comme toutes les maisons étaient fermées, j'ai jugé imprudent de forcer une porte. Nous avons donc avancé dans la lisière de la forêt en espérant que la pluie cesserait bientôt.

Puis, quelqu'un découvrit un ermitage abandonné, dans lequel nous nous glissâmes par la porte basse et étendant nos couvertures sur le sol, prêt à y passer une nuit et heureuse de pouvoir s'abriter de l'humidité.

[254]

"Hark !" Siffla George, juste au moment où nous nous endormions.

Nous nous sommes tous assis.

"Là ! C'est la troisième balle qui a atterri sur ce toit ! "

Ra-ta-pan — Ratapan ! Le bruit était indéniable, même à travers le vent et la pluie qui sévissait à l'extérieur.

George se mit à genoux à l'ouverture et une seconde plus tard sauta en arrière, claquant sa main contre sa tête avec un faible cri.

"Il a tiré !" S'écria Julie.

Je fis un pas en avant, attrapai la lanterne et, la tenant sur place, ouvris les doigts crispés du garçon. Quand ils se séparèrent, une grosse bavure de marronnier tomba sur le sol avec un bruit sourd ! Nous étions trop nerveux pour apprécier l'humour de la situation et nous avons eu quelques difficultés à nous reposer. Le lendemain matin, à l'approche de Coulommiers, les horreurs de la guerre devenaient de plus en plus évidentes. Des deux côtés de la chaussée, les champs étaient couverts de foin et de paille. Tous les dix pas, la terre était brûlée ou carbonisée et, à certains endroits, la fumée montait encore des feux de camps mourant.

[255]

Des os, des bouteilles et des boites de conserves en quantités extraordinaires étaient éparpillés dans toutes les directions et à un demi-mille avant d'arriver à la ville même, un cheval mort était abandonné dans un fossé.

Au même moment, nous avons été salués par un groupe de réfugiés en détresse qui nous a avertis qu'il serait inutile d'essayer d'entrer dans Coulommiers.

«Nous sommes de Neuilly-St Front, sur le chemin du retour, mais nous n'avons pas l'impression que nous puissions aller plus loin. La place est entre les mains des autorités militaires - avec l'ordre de ne laisser passer personne. "

Nous nous sommes arrêtée et George est allé devant et a interrogé une sentinelle et est revenu avec une réponse négative. Nous avons également appris que Coulommiers était dans un beau désordre après le pillage.

"Ce ne peut pas être pire que La Ferté Gauché."

Et au-dessus du rugissement presque assourdissant du canon, un vieil homme nous raconta comment sa caravane avait été capturée par les Allemands, dépossédée de tout ce qu'ils possédaient, séparée de leurs femmes, et avec des sentinelles armées derrière eux avaient été, obligée de travailler à la construction d'un pont provisoire pour remplacer celui que les Français avaient fait sauter.

«Je m'en sortais facilement - avec seulement quelques marques d'une peau crue»

[256]

murmura-t-il, "mais mon frère (et il montra du doigt une figure masculine très forte enroulée dans une couverture et assise immobile sur les marches d'un relais routier abandonné) –

" mon frère est presque fini ! Vous voyez, il est myope et n'est pas habitué au travail manuel, et chaque fois qu'il rate son clou avec le marteau, le lâche allemand le frappe dans les côtes avec la pointe de sa baïonnette. Soixante-douze blessures ! "Et vos femmes ?»

«Dieu sait ce qu'ils leur ont fait ! Ma femme n'a pas cessé de pleurer depuis notre rencontre. Elle est hébétée- je ne peux pas la faire parler. "

Alors qu'il racontait son histoire improbable, heureux de sa sympathie, j'ai aperçu une série de chariots de ravitaillement de l'armée britannique (British Army Supply) qui avançaient sur la route. Le chef s'est arrêté et est descendu, le conducteur est entré dans la première des habitations abandonnées devant lesquelles nous nous trouvions. Puis il réapparu.

"C'est bien ma chance ! Dis-je « (et ceci adressé à notre groupe avec une sorte d'expression vide et sans espoir)." Je suppose que vous, les français, ne savez pas où je pourrais prendre une tasse de thé ! "

[257]

Je riais carrément, à son grand étonnement.

"Pas n'importe où dans le coin, à moins que vous ne veuillez attendre jusqu'à ce que je puisse allume un feu suffisant pour en faire un !"

L'homme devint cramoisi.

"Ah - je ne pouvais pas savoir"

"Aucune difficulté. Demandez à un de vos hommes de faire un feu, et, me vantant, je vous préparerai une tasse comme celle que vous n'avez pas eue depuis que vous avez quitté l'Angleterre. "

A peine dit que fait, et un quart d'heure plus tard, une demi-douzaine de Tommy Atkins sirotaient une Kardomah chaude avec du sucre et du lait concentré, dans des chopes en fer blanc.

«Vous avez certainement raison : les Français ne savent pas comment le faire, du moins dans ces régions. Hier matin, j'ai eu une tasse de thé aussi proche d'un mélange d'herbes compotées et d'eau de Hunyadi que j'espère jamais plus goûter. Et maintenant, n'y a-t-il pas quelque chose que nous puissions faire pour vous ? "

"Dites-moi où vous allez ?"

L'homme a sorti un carnet de notes et a pointé un nom

«La Ferté-sous-Jouarre ? "

Oui c'est ça. Je n'oserais pas m'y attaquer.

[258]

«La route est-elle dégagée? Peut-on y aller ? C'est à seulement quinze kilomètres de chez moi. "

« Je ne sais pas s'ils vous laisseront passer - mais si vous êtes maline et que vous nous suivez de près avec votre brassard de la Croix-Rouge, il y a une chance - c'est tout."

Je n'ai pas eu besoin d'une seconde offre et après avoir averti mes gens de ne pas parler si nous rencontrions des sentinelles, mais de me faire confiance, nous avons avancé.

Nos amis de l'armée, dotés de meilleurs chevaux, nous ont rapidement laissés à l'arrière, mais nous avons poursuivi notre chemin sans encombre, atteignant finalement les hauteurs qui dominaient La Ferté - et sommes entrée dans le Village de Jouarre, perché sur le flanc de la colline qui se dirige vers la Marne.

Oh, les sites pitoyables que nos regards ont croisés alors que nous nous frayions un chemin sur ces routes glorieuses, maintenant pleines d'ornières et de boue jusqu'aux genoux ! À perte de vue, le pays tout entier avait servi de vaste camp à l'envahisseur et, contraint de fuir, il avait tout saccagé et tout détruit tout ce qui était à sa portée. Les merveilleux champs fertiles avaient été souillés, pollués et, parmi d'autres témoignages accablants de leur fureur, les ruines fumantes de chaque maison de ferme se dressaient comme des spectres au soleil éclatant.

[259]

À l'entrée de La Ferté, notre route était barrée par deux regards, des sentinelles, des paysans âgés. J'ai joué à la maman et j'ai tapoté mon brassard de la Croix-Rouge.

"Non, on ne passe pas !"

Je leur ai fait signe et ai cherchée parmi mes papiers, ma carte d'identité. Ils s'approchèrent de la charrette, mais ce faisant, ma fidèle Betsy laissa échapper un grognement furieux.

"Down !" Ai-je commandé en anglais. «"Down !" Ils ne vont pas me faire mal ! "

Ces phrases ont été ma perte !

"Oh, ho !" Ont dit mes interlocuteurs. «Et après ça, vous pensez que nous allons vous laisser passer? Nous avons eu assez de Boches ici. Vous pouvez entrer - mais escorté par nous ! » Et, sautant de chaque côté de moi, l'un d'eux prit les rênes et partit en avant. Etre prise pour une espionne était une sensation tout à fait nouvelle et très désagréable.

«Mais, messieurs, protestai-je calmement, je suis connu dans cet endroit. S'il reste un habitant, je serai identifié en une seconde. Vous serez vert si vous me traînez devant un officier et qu'i ce trouve que vous vous trompiez !

Ils étaient implacables.

[260]

J'ai invoqué ma carte d'identité.

Non, ils m'avaient entendu parler dans une langue étrangère et toutes les langues étrangères étaient allemandes !

Et nous sommes donc entrés à La Ferté.

Les portes et les fenêtres n'existaient plus - les premières avaient été anéanties par les fusils, tandis que les dernières étaient réduites en poudre et, de leur ouverture, pendaient le linge de lit, les ornements et effets personnels, déchiquetés et en lambeaux - tous volontairement souillés par la boue et la crasse.

Il était inutile d'essayer de conduire notre charrette dans la rue principale, alors appelant un camarade qui passait, mes gardiens lui ont ordonné de tenir mon cheval jusqu'à leur retour après avoir fait leur affaire, comme ils l'ont exprimé.

Les vitrines de chaque magasin s'étendaient en milliers de morceaux sous leurs armatures, et l'ensemble du stock de marchandises, qu'il s'agisse des meubles ou de draperies, de produits d'épicerie ou de produits laitiers, tous avaient été lancé à travers elles au milieu de la rue. Au-dessus, était empilés pêle-mêle, des lits et des chaises, des armoires et des lavabos, le tout cassé et brisé- et constituant un conglomérat le plus pitoyable que je n'avais jamais vue.

[261]

Un brave vendeur était déjà en train de passer dans les grandes cavités béantes qui étaient jadis des vitrines, et ici et là le visage d'une femme effrayé apparaissait derrière les ruines de son commerce.

«Madame Huard !» Cria une voix familière derrière moi. "Mon Dieu, vous !"

Je me suis retourné et j'ai reconnu la femme de mon boulanger pâtissier.

"Oui, moi ; arrêtée. "

"Arrêté !"

"Oui, à moins que vous n'ayez la bonté d'informer ces messieurs de qui je suis ?»

"Est-il possible ! Est-il possible ! Pourquoi, bien sûr, je vous connais, comment osent-ils !

«Vous voyez, dis-je en me tournant vers les auxiliaires.

Mais ils étaient inflexibles, invitant mon amie à les suivre si elle pouvait jurer de mon identité. Elle a obéit, mais notre groupe avait attiré l'attention de deux petits garçons qui ont surgis d'une ruelle comme des rats d'une cave en criant : «L'espionne - l'espionne !

Heureusement, à ce moment précis, nous sommes tombés sur un officier, que j'ai interpellé à distance, et ai expliqué mon cas et en produisant ma carte et ma pâtissière.

[262]

Il a compris en un instant et a rapidement libéré mes gardiens.

«Je ne peux pas les gronder. Ils sont trop zélés, mais nous avons été terriblement trahis depuis le début.

Vous comprenez, je suis sûr. Veuillez accepter mes excuses, madame !

Je me suis incliné et il est parti. Puis je me suis tourné vers mon ami.

"Vous avez entendu la nouvelle, je suppose, madame !"

"Non-quoi ?"

Elle est devenue soudainement blême.

"Vite – Aller droit au but, madame !»

Elle a hésité

"Est-ce que H. ?»

«Non, pas ça, madame, mais il y a un quart d'heure, il a été entendu que l'ennemi battait encore en retraite et que nous battions à son quartier général, le château de Villiers.

Je me suis senti blêmir. La femme l'a vu et m'a attrapé par le bras : «Venez, venez», dit-elle.

"Vous êtes fatiguée ; ce n'est peut-être pas vrai, tant de fausses alarmes ont été lancées. Venez prendre une tasse de café, vous excuserez notre arrière-boutique, c'est tout ce qui nous reste.

[263]

Je la suivis volontiers, parcourant ce qui était autrefois l'une des plus attrayantes des pâtisseries provinciales, la bonne âme s'excusant sans cesse, comme si elle était responsable des dégâts. Tandis qu'elle continuait de bavarder, alors que mon propre cerveau nageait, j'ai saisi de temps à autre des phrases telles que trois jours de pillage, deux jours de bombardement. En me passant une tasse de café, elle expliqua que les envahisseurs ne s'étaient pas contentés de s'approprier violemment tous les objets personnels qu'ils avaient trouvés à leur goût, mais après avoir bu tout le vin dans les caves, ils avaient délibérément ouvert les sacs de farine et jeté pêle-mêle dans toutes les directions.

"Et, Madame, ils sont entrée dans ma réserve d'œufs - cinq mille d'entre eux" elle a pleuré - «Cinq mille ! Tout mon magasin d'hiver. Je ne leur en aurais pas voulu s'ils les avaient mangées, mais de les voir volontairement les écraser et les gâcher. Deux de ces misérables ont passé une demi-journée à les sortir de la cave avec leurs casques, puis me traînant à l'extérieur, ils les lançant contre les murs et les fenêtres, se réjouissant sauvagement de ma détresse !

[264]

Je ne pouvais pas rester à l'intérieur - je n'avais qu'une pensée - me rendre à Villiers ou voir quelqu'un qui savait avec certitude ce qui s'était passé là-bas.

De nouveau, je traversai la boutique en pataugeant dans cette boue jaune et gluante dans laquelle des morceaux de meubles et de vêtements flottaient comme des croûtons dans une gigantesque et nauséabonde omelette.

Dehors, au bout de la rue qui donnait sur le quai, une grande animation régnait.

Un clairon a retenti et je pouvais entendre le bruit des pas des soldats.

"Regardez !" S'écria mon ami. "Regardez, tout ce qui reste de l'Institut St. Joseph, la fierté de La Ferté."

De l'autre côté de la rivière, entre les travées brisées du pont, mes yeux se posèrent sur les vestiges vides de ce qui était jadis une partie très exquise de l'architecture du XVIIIe siècle. Le manoir qui avait abrité Louis XVI et Marie-Antoinette lors de leur retour mouvementé de Varennes était devenu un tas de cendres fumant !

«Et dire que nous devions le faire ! Maudissez leurs peaux ! Murmura un vieil homme tout près de mon coude.

"Nous ?"

"Oui."

"?"

[265]

«Pourquoi, quand ils ont dû sortir d'ici, ils ont traversé la Marne, détruit le pont et se sont retranchés dans les maisons le long de la rive. Les Anglais les ont attrapés comme des rats dans une cage, mais à quel prix ! Un type qui a traversé a dit qu'on peut les entendre gémir, mais vous pouvez parier qu'ils peuvent pourrir ici avant que nous allions a eu. Pardon pour mon langage ! »

Une douzaine d'hommes de génie étaient occupés à construire une arche temporaire entre deux travées et, aussitôt qu'une planche était posée, un régiment de Cherbourg (presque tous des réservistes) passait un à un. La population leur faisant une ovation et c'était un spectacle curieux de voir ces gens usés, au visage hagard, devenir simplement fous de joie, alors qu'autour d'eux il n'y avait que désolation.

"J'espère que vous ne venez pas chercher votre service à thé, Madame ?"

Je me suis retourné et ai reconnu mon marchand de porcelaine, qui a souri avec cynisme alors qu'il se dirigeait vers son magasin.

«Il n'est pas rentable d'être marchand de verre ces jours-ci. Il n'a fallu que deux obus pour envoyer les gains de vingt ans en éclats !

[266]

Il n'y a pas un gobelet ou une assiette entière dans tout l'établissement ! Mais je ne me serais pas inquiété si elles n'avaient pas maltraité les femmes. Je…"

«Venez voir !» Cria un autre. «La maison des Durant s'est effondrée et son épouse et sa famille sont en train d'étouffer dans la cave. Vite !"

Il y avait une précipitation générale dans cette direction, mais j'ai continué en direction du pont. Il était évident que mes chariots ne pouvaient pas traverser, mais il y avait juste un espoir qu'ils laisseraient passer George et moi avec nos vélos.

J'ai abordé la sentinelle qui montait la garde près d'un véhicule qui avait été jeté sur le bord de la route, tordu et déformé comme un jouet en métal sur lequel on avait marché.

Non, le pont était réservé à l'armée.

J'ai insisté.

Un officier vint à ma rescousse mais ne put que confirmer les ordres de la sentinelle.

«Vous n'êtes pas en sécurité même ici. C'est la ligne de tir. Nous ne savons pas encore avec certitude si nous allons conserver le terrain acquis.

Villiers ? Toujours entre les mains des Allemands. "

Je soupirai et étais sur le point de me détourner. "Alors, où est le pont le plus proche ?"

"Meaux."

[267]

«Mais c'est à trente kilomètres à l'ouest ! Je ne suis qu'a quinze kilomètres de chez moi ici !

"J'aimerais pouvoir vous aider, mais il ne sert à rien d'essayer de partir d'ici à moins que vous ne preniez cette direction."
Bien, ce sera Meaux, et bien que notre voyage soit considérablement allongé, tout était préférable à l'inaction.

[268]

VIII

C'est avec beaucoup de réticence que nous avons tourné le dos à La Ferté le lendemain matin et dirigé nos chevaux vers l'ouest.

Naturellement, le droit de passage était réservé à l'armée et les routes bordant la Marne étaient désormais bordées de soldats, de fusils, d'ambulances et de fourgonnettes d'approvisionnement se précipitant vers le front. Après avoir pris une voie parallèle et arrêtés pas moins de deux fois, nous avons finalement atteint Trilport, où les envahisseurs n'avaient fait que peu de dégâts matériels. La population civile terrorisée exultait même, deux nuits auparavant, une voiture contenant quatre officiers allemands fonçait dans la ville en direction de Paris et ignorait que les Anglais avaient détruit le pont et avaient été précipités dans le fleuve. L'affaire semblait être considérée comme une énorme blague, et le principal amusement consistait maintenant à se tenir du côté coupé et à contempler le spectacle macabre d'un moteur à moitié submergé,

[269]

et quatre corps humains inanimés sur des rochers, gonflant rapidement par la chaleur et le courant.
«Quand nous seront sûrs qu'ils sont bel et bien morts, nous les enterrons», a expliqué un homme que j'ai interrogé.
Au moment où j'écris cette phrase, maintenant que plus d'une année s'est écoulée, cela semble cruel et sans cœur, mais sur un coup de tête, et après tout ce que chacun a enduré, ce n'était que justice.

Bien que des barges aient été rapidement mises en place de manière à former un pont temporaire, j'ai pensé qu'il faudrait au moins deux jours avant que nous puissions traverser, Et donc, en suivant le cours de la rivière, nous avons fait des allers-retours, autour de nous, cette fois dans un pays paisible, jusqu'à ce que nous arrivions à Meaux
Mon cœur tressailli de joie en approchant, je vis la cathédrale indemne, comme un gardien au-dessus de la petite ville paisible.

Les Allemands n'avaient fait qu'un bref séjour, seulement entrée et sortir, et avaient été reçus par l'évêque Marbeau, de la manière la plus susceptible de figurer dans l'histoire et plaçant son nom près de celui de son célèbre prédécesseur, Bossuet.

[270]

Un ou deux obus égarés étaient tombées sur place, mais le mal causé était insignifiant. La vue la plus pittoresque et la plus mélancolique se trouvait le long du fleuve, où, pour écarter l'ennemi, les Français avaient été obligés de faire sauter ces anciens ponts, emblèmes des XVe et XVIe siècles, car, comme le Ponte Vecchio de Florence, étaient bordés de maisons et de moulins dont les toits pointus et les poutres apparentes avaient résisté près de cinq cents ans! Aussi étrange que cela puisse paraître, ce sont eux qui ont le plus résisté et, bien que la dynamite ait rompu leur lien avec la terre et brisé leurs vitres bleu pâle, aucune maison ne s'est effondrée et, alors qu'elles se tenaient au soleil, elles semblaient dire : «Touche-moi, si tu oses ! »
Les bateaux lavoirs, les chaloupes à rames, les barges et tous les moyens de navigation disponibles avaient été coulés ou mis hors d'usage, et, bien que l'ennemi soit à une quinzaine de kilomètres de distance, hommes et femmes étaient occupés à les remettre à flot.

Une fois encore, nous ne pouvions que regarder la rive opposée et après nous être assurés qu'il n'y avait aucun moyen de traverser, nous sommes partis à la hâte pour Lagny.

[271]

Cette nuit-là, nous avons dormi dans un hangar offert avec hospitalité par une paysanne solitaire et le lendemain matin, nous avons triomphé de la rivière et nous nous sommes dirigés chez nous.

En nous dirigeant vers le nord en rase campagne, nous avons choisi toutes les routes et les raccourcis où nos chariots pouvaient passer, afin d'éviter les longs flots d'ambulances et de fourgonnettes à munitions, ainsi que dans l'espoir de trouver de meilleures voies de communication. Une pluie torrentielle s'était déposée la nuit précédente, rendant les routes jusqu'alors recouvertes d'une épaisse couche de poussière, glissante et inconfortable. Des routes qui jusqu'ici avaient été rarement foulées, étaient ornées d'ornières et de bosses, et de Langy (Lagny) à Villiers, il n'y avait guère de virage, mais il y avait des traces du passage des envahisseurs. Sur ces champs verdoyants et fertiles dont les cultures avaient fièrement agité la tête au sujet de la belle Marne, se trouvaient de la paille éparse et des bouteilles vides en quantités inimaginables. Des milliers de taches noircies ou carbonisées éparpillées dans la campagne, racontaient des feux de camp et des bivouacs précipités, et alors que nous marchions silencieusement en direction de Charny,

[272)

les preuves croissantes de la récente bataille croisaient nos regards attristés.

Ici, un obus avait éclaté sur la route, au milieu d'un escadron de bicyclettes, dispersant des hommes et des machines aux quatre vents. Un petit monticule, une croix grossière, marquait l'endroit où se trouvaient une soixantaine de soldats reposant dans leur paisible dernier sommeil, tandis que la mêlée (en français dans le texte) de fils de fer emmêlés qui étaient autrefois des machines, ainsi que des vêtements tachés de sang, des fragments d'obus, et même des morceaux de chair humaine formaient une image horrible et indescriptible.

Des souvenirs ? L'idée n'est jamais passée par ma tête. Et mon kodak, que j'avais si rapidement utilisé pour commémorer divers événements, semblait être un instrument vulgaire et inquisiteur, et n'est jamais remonté du fond de la charrette.
Chaque pas nous confrontait aux horreurs de la guerre. Vers Villeroy, plusieurs taxis parisiens en détresse nous ont laissé entrevoir l'ingénieuse manœuvre du général Gallieni qui a permis de sauver la capitale - puis le vent nous a apporté une odeur nauséabonde qui a paralysé nos appétits et nous renvoyait avec obstination : la puanteur du champ de bataille.

[273]

Les filles dans la charrette se rapprochèrent, frissonnant, mais l'air était chaud et humide.

Même le vieux César semblait éprouver la crainte de cette vallée de l'ombre, et personne ne murmura en passant devant les premières carcasses gonflées de chevaux morts et tombant sur cette vue bien plus horrible - des corps humains - gonflés à deux fois leur taille naturelle, la mort les avaient rattrapé - certains en tas, d'autres plus éloignés - tous méconnaissables, mais jadis fiers des caresses chéries de leurs mères. Je pense qu'ils étaient nos ennemis. Je ne me suis pas arrêté pour enquêter ; les mouches nous gênaient terriblement et de longs monticules recouverts de képis rouges, empilés, désignaient les tombes des défenseurs français. Plus loin, je pouvais voir des groupes d'hommes avec des pelles, enterrant à la hâte ceux qui restaient. À droite, une colonne paresseuse de dense fumée s'élevait à contrecœur dans l'air lourd. Je croyais que cela venait d'un bûcher funéraire ; nous sentions certainement le goudron et l'essence. Le sol tremblait sous le tonnerre éloigné du canon, et puis un coup plus fort éclata, une nuée de corbeaux noirs comme du jais s'envola dans le ciel, croassant tristement au crépuscule.

Nous avons donc continué, en silence, endolorie aux pieds, communauté inondée de pluie.

[274]

Avec l'éloignement croissant du danger imminente est venu la réaction de tout ce que nous avions traversé a eu lieu, et, au fond de notre cœur, nous avons accueilli favorablement l'idée d'entrer dans un village.

Un village ! Hélas! En arrivant sur la route menant à Barcy, il y avait une faille dans les nuages et un long rayon doré traversait une énorme brèche dans le clocher de l'église, éclairant un instant un groupe de maisons de campagne et est partis. Puis la nuit noire.

Notre esprit a sombré. Yvonne commençait à gémir de douleur, sa sciatique était revenue avec l'humidité, et Nini pour une raison inconnue, se mit à sangloter comme si son cœur allait se briser.

Je pouvais voir le moment pas très lointain où tout notre groupe, saisi de peur, serait pris de panique, et cette idée, ainsi que celle de camper dans les champs détrempés entourés d'une mort sinistre, était tout sauf rassurante.

«Venez,» ai-je exhorté. "Barcy n'est certainement pas entièrement déserte."

Quelle boue ! Quelle route - parfois entièrement défoncée, parfois si obstruée par des bidons d'essence, des moyeux de roues et des bouts de fer, que j'étais obligé de conduire César par la bride,

[275]

pendant que les autres marchaient en avant et dégageaient un passage. Leur progression ressemblait à un escargot, car il ne restait que peu d'huile dans notre lanterne et ils hésitèrent avant de jeter les ordures dans le fossé, de peur de profaner la tombe de héros inconnus.

Et alors, en trébuchant et en s'arrêtant, nous sommes entrés dans Barcy. En passant devant l'église meurtrie, nous avons pu voir l'énorme cloche de bronze qui gisait au milieu d'un tas de poutres, au pied du clocher.

Le cadran de la tour de l'horloge se trouvait à mi-chemin entre les ruines de l'édifice et celles de l'ancien hôtel de ville.

Pas une âme vivante n'était visible nulle part. Restez - oui - il y avait devant nous une silhouette masculine.

J'ai appelé "Monsieur !"

Il s'est arrêté un instant. Puis a secoué la tête et s'est éloigné.

À travers un papier huilé qui avait remplacé les vitres d'une fenêtre brisée d'une maison qui n'avait plus de deuxième étage, j'ai aperçu une lumière vacillante. J'ai audacieusement frappé à la porte.

"Qui est là ?" Demanda une voix féminine aiguë et tremblante.

[276]

"Moi, Madame H. de Villiers."

"Je ne vous connais pas - passez votre chemin !»

"Mais nous sommes des réfugiés."

"Je n'ai plus rien. Allez-vous-en ! "

C'était catégorique, c'est le moins qu'on puisse dire. Nous avons poursuivi notre chemin en passant devant les ruines calcinées d'anciennes demeures heureuses.

En tournant à un coin, notre lanterne a projeté une lueur tamisée sur les volets tirés d'une construction à demi effondrée.

«Arrêtez un moment, dit Julie ; "Il y a quelque chose d'écrit sur ces volets."

Je me suis approché et, tenant la lumière aussi près que possible, j'ai lu le panneau suivant, gravé à la craie en énormes lettres blanches :

"Attention. On ne traîne pas. Les pillards seront abattus sur place !

C'était la goutte d'eau, et s'il était évident que cet avertissement s'adressait aux troupes maintenant à des kilomètres, il nous a fait avancer avec une étrange célérité.

Notre avance a toutefois été de courte durée, car il est vite devenu évident que nos chevaux étaient en mauvais état. Cependant, la question de savoir où aller devenait une question angoissante, car même si nous étions toujours dans les limites du village, nous ne pouvions pas voir un toit.

[277]

Il ne semblait y avoir qu'une chose à faire, et alors, arrêtant la course, j'ai fouillé dans le fond du chariot et en ai sorti une poignée de paille sèche et ma précieuse bouteille de Brandy. Grâce à ceux-ci, à une allumette et à un mur de protection, une flamme a réussi à s'allumer et, quelque part dans les environs, Julie s'est procuré un paquet de broussailles et un vieux balai. Avec la chaleur notre esprit s'est élevé. Les filles se sont séchées du mieux qu'elles ont pu devant le feu bienvenue, et, bien que toujours impressionnés par notre environnement, nous avons grignoté une croûte de pain sec et du fromage rassis (ou fondu).

Puis silencieusement, Nini et Yvonne remontèrent dans le chariot, se couvrirent de foin et d'une couverture, ouvrirent un parapluie au-dessus de leur tête et s'endormirent bientôt. Les autres m'ont supplié de partager leur lit sous la charrette, mais tourmenté par la pensée de ce qu' était devenu H., angoissé par ce que l'avenir réservait, je ne pouvais pas me résigner à me reposer, et les premières traînées grises de cette fraîche aube de septembre, je me suis assise sur une pierre, regardant fixement les braises de notre feu de joie. Encore une fois, le vent a tourné dans notre direction, apportant la même odeur odieuse.

[278]

Je frissonnai et me ressaisis, et après avoir soigneusement examiné ma feuille de route, j'ai décidé qu'il n'y avait qu'une chance d'arriver à Villiers avant la nuit, mais seulement si nous partions immédiatement.

Ce suspense commençait à me taper sur les nerfs et n'importe quoi, même l'assurance d'un malheur redouté, aurait semblé un soulagement. Après l'état dans lequel nous avions trouvé Barcy, il ne faisait guère de doute que notre région avait été traitée de la même manière. Peut-être était-il encore entre les mains des Allemands ? Nous n'avions aucun moyen de savoir le contraire.

J'ai réveillé les domestiques et leur ai annoncé mon intention, et quelques instants plus tard, une tasse de café était en ébullition sur le trépied. Malgré l'heure matinale, je n'hésitai pas à ajouter un peu de cognac dans chaque tasse, car après vingt-quatre heures de pluie incessante, un stimulant était non seulement nécessaire, mais bienvenu. J'ai essayé de persuader les chiens d'en prendre, ils semblaient si mouillés et si misérables, mais ils ont rejeté mon offre et se sont arrêtés pour me regarder avec des yeux très pitoyables et lugubres.

Tigre a disparu derrière le mur, et une seconde plus tard, nous avons entendu un faible grognement. Avec une témérité enfantine, Nini se leva pour voir ce qui

[279]

était la cause de son alarme, et presque instantanément je l'entendis haleter : «Un mort ! »

Cela nous a mis debout et, dans un bond, j'étais sur place juste à temps pour la voir approcher sans crainte de la forme prostrée d'un soldat allemand, dont l'extrémité supérieure du corps était dissimulée sous le sommet d'une chaudière. L'enfant leva le couvercle, vit, comme nous, un tronc humain sans tête et tomba évanoui.

Nous étions bien sur notre route avant qu'elle ne revienne à elle, et il y a des moments où je souhaitais presque qu'elle reste en sommeil jusqu'à ce que nous ayons dépassé la terrible plaine qui s'étendait entre Barcy et Vareddes - un champ de bataille maintenant historique.

Quel spectacle étrange et merveilleux a présenté cette sombre matinée de septembre. Derrière nous, Barcy, où chaque édifice était décapité ou tellement dégradé qu'il ressemblait à un tamis gigantesque. Autour de nous et de tous les côtés, des champs rasés par des balles et des obus, et il me semblait que tous les cinquante mètres se dressait un monticule fraîchement couvert, et ceci à perte de vue. Des centaines de casquettes de soldat rouges étaient entassées sur ces tombes nouvellement construites,

[280]

A HUGE BLACK CROSS STOOD FORTH IN THE SEMI-DARKNESS [Page 291]

et ici et là une croix de bois taillée à la hâte, portant de telles inscriptions, griffonnée au crayon à la mine de plomb sur un espace lisse taillé par un couteau de poche :

Aux Braves du 248

Quand un officier avait été trouvé et identifié, il avait été enterré seul et son nom soigneusement écrit sur la croix, mais le plus souvent, nous avons vu des tombes portant les indications suivantes :

Ici reposent deux officiers et quarante hommes du 28 ... ième.

Parfois, la tombe se trouvait dans le fossé (pour éviter de creuser) et une fois, nous avons vu les pompiers de Paris enterrer des cadavres allemands dans la tranchée qu'ils avaient creusée et où ils étaient morts.

Des fils électriques emmêlés flottaient dangereusement près de la route, les piquets se brisaient ou tombaient sous le choc, tandis qu'au loin, les souches d'une rangée majestueuse de peupliers faisaient ressembler l'horizon à un visage sans dents et souriant.

Nous avons été maintes et maintes fois obligés de quitter la route pour éviter les accidents en passant sur des obus non explosés, et je me souviendrai toujours d'un chêne gigantesque qui, bien que toujours debout, était fendu en deux par un obus de 77 intégré dans le tronc bâillant;

[281]

l'impact, pas l'explosion, avait causé la faille.

Plus nous avancions, plus les signes du conflit récent se manifestaient. Les meules de foin semblaient avoir été une cible favorite ainsi qu'un refuge. L'une d'elles que nous avons vue était presque complètement creusée par un tunnel, et les côtés aspergés de sang indiquaient que l'occupant avait été attrapé comme dans un piège. Autour de ces piles étaient éparpillés les restes de vieilles bottes et chaussures, de chiffons écarlates imbibés de sang, de haricots secs, de morceaux de savon, de cartes à jouer et de chansons. Oh, fils au cœur léger de France, on peut vraiment dire que la mort ne vous a pas effrayé, puisque de Barcy à Soissons, le sol que vous aimiez et défendiez si vaillamment était parsemé de centaines de milliers de tendres ditties (chansonnettes) et de chansons de route (en français dans le texte).

De Vareddes, nous sommes passés à Congis, la seule âme vivante que nous ayons rencontrée étant un petit vieux curé aux cheveux blancs, qui s'était donné pour tâche de bénir chaque tombe nouvellement construite.

«Si cette pluie continue, certaines d'entre elles seront tellement effacés dans quinze jours que nous ne les retrouverons jamais. Vous voyez, cette croix n'est faite que deux bouts de paille, reliés entre eux par un petit lacet !

[282]

Et il a brandi l'ornement fragile pour mon inspection.

«Celles-ci sont plus durables», et il a montré une autre relique faite d'une gaine de baïonnette, croisée sur la lame elle-même !

«Et vous, monsieur le curé, comment se fait-il que vous soyez ici?

«Hélas, je voudrais bien qu'ils m'aient emmené à la place de nos garçons ! Sept d'entre eux,

Madame, emmenée en otages. J'étais trop vieux pour être utile !

"Et les femmes ?»

Le pauvre petit homme baissa la tête.

"Mieux vaut qu'elles soient mortes !»

J'ai compris et frissonné.

"Que Dieu vous presse, ma fille, et ne cessez jamais de Le remercier de vous avoir préservé !»

Une fois de plus nous avons poursuivi notre chemin.

Lizy-sur-Ourcq, que nous avons atteint tard dans la matinée, présentait un spectacle plus animé, mais à peine plus agréable. Sur les voies en face de la gare, des dizaines de wagons plats et de trains de marchandises avaient été délibérément exécutés ensembles. Certains avaient télescopé, d'autres montés en piles, les uns sur les autres, leurs locomotives ainsi que leur contenu écrasés et endommagés -

[283]

toute la scène présentant l'aspect d'une gigantesque couronne ferroviaire.

Sur les marches de la gare, un fusil à la main, trois soldats étaient assis pour jouer à un jeu de cartes. De l'autre côté de la rue, une sentinelle montait la garde devant une grande porte sur laquelle flottait un drapeau de la Croix-Rouge.

"Qu'est-ce qu'il y a dedans ?" Demandai-je.

"Des prisonniers et des blessés."

"Puis-je être d'aucune aide ?»

«À peine… seulement des blessures. »

J'ai jeté un coup d'œil dans la cour.

Dans un coin, au sol, une douzaine d'hommes en désordre et mal rasés, que je reconnaissais, d'après leurs uniformes, d'Allemands. Un homme me jeta un regard insolent et me tourna le dos. Deux autres ont souri et ont pointé vers le pain qu'ils tenaient dans leurs mains. Sur un peu de paille Cinq ou six individus, avaient les bras en écharpe, la tête bandée.

«Rien de grave», a expliqué un sergent.

«Nous attendons que nos hommes dégagent les pistes et que le génie puisse jeter un pont sur le canal. Ensuite, nous les évacuerons. "

Il n'était ni triste ni triomphant.

[284]

"Étiez-vous dans la bataille ?»

"Plutôt !»

«Comment votre régiment s'en est-il sortis ?

"Nous sommes tout ce qui reste- nous sommes quarante-quatre", et il pointa vers la station où le travail avançait rapidement.

Je me suis procuré du singe ou du bœuf de l'armée, et nous nous sommes arrêtés une heure pour faire reposer les chevaux et manger notre déjeuner. Nous commencions à atteindre un territoire familier et l'idée de rentrer chez nous donnait une nouvelle vie à nos membres fatigué, et faisait en sorte que chaque minute de retard paraisse inutilement longue.

De Lizy, notre route était rectiligne et nous avons progressé rapidement. Les signes déprimants de la bataille sont devenus de moins en moins nombreux. Il était évident que le rush avait eu lieu au nord-ouest, car, alors que nous rencontrions de nombreuses preuves du passage des armées, les tombes et les obus, les tranchées et les cadavres ont progressivement commencé à disparaître. À Cocherel, cependant, l'ennemi avait brûlé une épicerie sans avoir trouvé ce qu'ils cherchaient. Les quelques hommes qui restaient avaient beaucoup souffert des mauvais traitements et passant devant la porte ouverte d'un magnifique domaine, j'ai jeté un coup d'œil sur la longue allée et vis un spectacle qui me fit mal au cœur.

[285]

Sur la pelouse devant le château se trouvaient une table de billard usée et un piano à queue, tous deux retournés, et bien pire pour avoir servi de défense contre une pluie de coups de feu.

Autour d'eux se trouvaient des meubles cassés, des tableaux, du linge et des bouteilles, dans un tel gâchis que je n'osais même pas imaginer à quoi pourrait ressembler Villiers.

La curiosité était éteinte. Nous jetons un deuxième coup d'œil et tournons notre visage vers l'Est.

L'après-midi était bien avancé lorsque nous avons atteint Montreuil-aux-Lions, notre pays d'origine. Nous avons constaté que l'artillerie lourde avait causé moins de dégâts, mais tous les édifices avaient souffert d'un tir de courte portée.

Une sentinelle anglaise faisait les cent pas devant la mairie. Au-dessus de l'entrée était clouée, une serviette turque sur laquelle une croix rouge était maculée de sang humain !

«Des prisonniers?» Ai-je demandé.

«Tous blessés, merci» fut la réponse courtoise.

Je cherchai mon ami l'aubergiste qui leva ses mains avec étonnement, nous invita à entrer et nous fit partager un repas chaud. Le premier que nous ayons pris depuis notre départ de la maison !

**1- une Fouta pour les bains Turques*

[286]

"Mais comment avez-vous été épargné ?" Demandai-je. "Parce que j'étais bon avec eux."

«Bah ! Comment avez-vous pu ?»

«Je n'avais pas l'intention de le faire, mais, voyez-vous, ils m'ont trompé. C'était tôt le matin quand une demi-douzaine d'officiers à cheval est arrivée à la porte.

«Où sont nos alliés?» Ont-ils demandé.

«Je pensais bien sûr que c'étaient des Anglais.

L'uniforme m'était inconnu, mais ils parlaient tous parfaitement le français. Sans le vouloir, je leur ai donné les informations demandées et ils m'ont demandé d'apporter du bon vin. Ensuite, ils ont jeté un morceau d'or sur la table et, quand j'ai versé mon Bourgogne, ils m'ont prié de partager des verres avec eux.

«Ah, messieurs, c'est un plaisir de vous offrir le meilleur de moi-même. Dieu merci, ce n'est pas pour les estomacs allemands ! ' «À ma grande surprise, un rire tumultueux a salué ma déclaration et a fait tomber mon verre avec choc.

«Pauvre garçon ! "Ils ont criés. Viens boire à notre succès et la santé du Kaiser !»

«Je pense qu'ils ont réalisé ma peur et mon agonie.

[287]

Ils ne m'ont pas forcé - mais ils ont ri de nouveau, ont bu et sont partis. »

"Quels régiments les ont chassés ?»

"Les anglais. Quels gaillards ! Et propre ! Bien !»

"Que voulez-vous dire ?"

«Oui, ils ont presque épuisé toutes les eaux de Montreuil !»

«Savez-vous quelque chose de Villiers ? «

"Non. J'ai passé la majeure partie de mon temps dans la cave pendant la bagarre, et depuis qu'ils sont partis, je vis dans la terreur, de peur qu'ils ne reviennent. "

"Avez-vous vu personne de là-bas ?"

"Non, pas une âme."

"Pensez-vous que Villiers a été bombardé ?"

Il haussa les épaules. "Je sais que les troupes anglaises qui se trouvaient ici se sont dirigées dans cette direction."

Ce suspense était trop angoissant ! Je crains d'avoir tellement abrégé mon séjour à Montreuil que le bon aubergiste a été offensé. J'ai sauté sur mon vélo et sachant que les routes étaient maintenant familières à tous, j'ai abandonné ma petite équipe et leur ai demandé de se dépêcher de me rejoindre à la maison.

Je filai à travers la boue glissante, ne regardant ni à droite ni à gauche,

[288]

mais tout droit dans l'espoir de reconnaître un visage ou une forme familière.

Le crépuscule s'approfondissait lorsque je suis entré dans Bézu-le-Guéry (notre ville la plus proche), qui semblait ne montrer apparemment que peu de traces de pillage. Je n'ai même pas mis pied à terre pour faire des recherches, mais j'ai pédalé jusqu'au sommet de cette longue colline qui mène tout droit chez moi. L'excitation donna un nouvel élan à mon énergie et mon cœur battit à tout rompre lorsque je reconnus des maisons familières toujours debout. Cela a augmenté mes espoirs et m'a envoyé comme une fusée sur cette pente raide.

Toujours pas une âme en vue - pas de bruit sauf celui des canons rugissant au loin.

Mais qu'est-ce que c'était dans la pénombre devant moi ? Un chien ? Étais-ce vrai ? Je pédalai en arrière et sifflai - un hurlement long, bas et familier salua mes oreilles et me porta les larmes aux yeux.

Et mon pauvre vieux chien beagle était venu en trottinant sur la route pour m'accueillir - sa queue remuant joyeusement et un long cordon effiloché pendant à son cou.

Ce fut un soulagement et quelque peu stabilisé et préparé pour ce qui allait venir.

[289]

À travers une brèche dans les arbres, j'ai aperçu en dessous les toits. Et j'ai alors contourné le coin et commencé mes cent derniers mètres.

La grille cassée et enchevêtrée de notre imposante porte d'entrée témoignait de la visite des envahisseurs. Quelques pas plus loin, le château devient visible.

Oui, il était debout, mais seulement l'enveloppe de cette belle maison que j'avais fuie, quatorze jours auparavant.

Déposant ma machine, je me précipitai vers le hall d'entrée, jetai un coup d'œil à travers les vitres brisée, dans le vestibule et me détournai avec désespoir.

Tous les dommages volontaires que des êtres humains pouvaient faire avaient été causés au contenu de ma maison.

Le sort était brisé. Mes nerfs se détendirent et, sans me soucier de la saleté, je me laissai tomber sur les marches et pleurai.

[290]

MY HOME IN THE FIELD OF HONOR

MA MAISON AU CHAMP D'HONNEUR

IX

Je pense que c'est la puanteur intérieure qui m'a le premier tiré de mon chagrin et m'a fait comprendre que c'était la guerre et qu'il n'était pas temps de pleurer. J'ai essayé de me réconforter en pensant qu'au moins j'avais un toit pour me couvrir, mais c'était une pauvre consolation.

En me ressaisissant, j'ai commencé à traverser la pelouse en direction du village à la recherche d'une aide. Un deuxième coup d'œil m'a dit qu'il était inutile de penser à entrer dans la maison tant la saleté et le désordre étaient grands.

Lentement j'ai poussé en avant, la tête penchée, le cœur lourd de chagrin et d'inquiétude. À vingt pas devant moi, je discernai un monticule bas, puis, horreur des horreurs, une énorme croix noire se dressa dans la pénombre. Une tombe - une tombe allemande. Quelques pauvres âmes inhumés au milieu de ma pelouse ; mais pourquoi, puisque notre petit cimetière est à quelques centaines de mètres en haut de la route ?

Villiers n'est pas un village joyeux même en temps de paix,

[291]

mais ce soir-là (14 septembre 1914), il faisait encore plus sombre que jamais. Mes yeux s'habituant à l'obscurité, virent que la plupart des maisons, bien qu'elles aient été endommagées par la bataille, étaient toujours debout et, à une ou deux fenêtres, une lumière brillait de joie.

Je suis allé directement à la mairie où j'ai frappé à la porte et annonça mon nom. Un bruit de pieds familier me dit que M. Duguey était resté fidèle à son poste de greffier (le seul responsable intérimaire depuis la mobilisation de l'armée) et lorsqu'il ouvrit la porte et me vit, ses yeux s'illuminèrent de joie. Tenant une bougie au-dessus de sa tête, il sourit puis son visage tomba.

Pauvre Madame, dit-il. "Avez-vous vu le château ?»

J'ai hoché la tête.

«Ah, les vandales ! Pas la guerre, mais le brigandage, j'appelle ça. Nous, pauvres paysans, avions peu à perdre, mais avec vous, Madame, c'est différent.

Puis il m'a raconté que quelques heures après mon départ, les Allemands s'étaient emparés du château et que pendant cinq jours et cinq nuits, dans un flot incessant, le fleuron de l'armée prussienne avait déferlé sur la route menant à la capitale convoitée.

[292]

En ce matin de septembre, à l'aube, un officier était monté à la mairie et avait appelé le maire ou son représentant, et à l'apparition de M. Duguey, avaient exigé tant de fourrage pour les chevaux, autant de champagne pour les officiers et Charles Huard !

M. Duguey a été pris en otage pour répondre aux deux premières demandes. Après avoir juré sur la croix que mon mari et moi étions absents, il a reçu l'ordre de nous diriger vers notre maison où il a été détenu pendant quarante-huit heures prisonnier dans la cuisine, tandis qu'un membre du noble personnel allemand a soulevé une émeute dans notre maison.

Raillé et insulté par les soldats qui montaient la garde dans la cuisine où un chef cuisinier préparait la nourriture du général, il était tenu de garder sa langue et son tempérament par ce même chef qui, pendant onze ans, avait cuisiné dans un hôtel réputé de la ville rue de Rivoli! Pas étonnant qu'il parle bien français.

«Pauvre Madame ! Peut-être que vous revenez trop tôt ! Si seulement nous savions qu'ils ne reviendraient pas !

[293]

Le canon au loin secoua la maison comme pour corroborer sa déclaration.

"Reste-t-il quelqu'un pour m'aider à nettoyer un endroit où dormir ?»

"J'y vais. Il n'y a qu'une ou deux femmes qui sont restées, mais je suppose qu'elles sont désolées ! Quel envoi de Dieu vous as fait fuir !

J'ai compris et j'ai été reconnaissante.

Monsieur Duguey a mis sa bougie dans sa lanterne, a porté un balai à l'épaule et, prenant une couverture, a ouvert la voie vers le château.

Le manque de mots pour exprimer nos peurs et notre détresse a scellé nos lèvres alors que nous nous frayions un chemin dans une cour dégoutante, couverte de boîtes de conserve, jonchée de bouteilles, vers une aile du château où j'avais choisi de dormir.

Je ne sais pas ce qu'on a croisé dans le couloir. Mon compagnon a poussé des tas de choses dans un coin de la pièce et quand je l'ai vu enlever un matelas et y jeter sa couverture, j'ai réalisé que mon lit était fait.

«Vous n'avez pas peur, madame?

"Non."

«Puis…, à demain. Je viendrai vous aider.

[294]

Je crains cependant de devoir vous laisser dans l'obscurité, car il n'y a pas d'allumettes dans le village.

Nous devons emprunter de la lumière pour nos incendies et notre stock de bougies a presque disparu. Ce ne sont que les mégots laissés par les Allemands ! "

Épuisé, je me suis endormi pour être réveillé en sursaut par le vacarme des sabots de chevaux sur la cour pavée, sous ma fenêtre.

La cavalerie ?

J'ai écouté.

Oui sûrement. Mais quelle cavalerie ? Les nôtres ?

La curiosité a eu raison de moi ; et j'ai sorti ma tête du châssis vide pour contempler un spectacle des plus pathétiques. Sous la pluie battante, il y avait une vingtaine de chevaux frissonnants, jadis jolis animaux, qui étaient maintenant blessés et brisés. Le petit groupe lamentable, à gauche derrière les envahisseurs, était dirigé par mon vieil âne gris, qui les avait rassemblés et les guidait maintenant vers la chaleur et un abri.

Cette sympathie chez les animaux m'a profondément émue et j'ai commencé à voir ce que je pouvais faire pour atténuer leurs souffrances.

J'ai honte cependant de dire que je ne suis jamais arrivé à l'écurie, à cause des scènes de saletés et des horreurs que j'ai rencontrées en chemin qui m'ont distrait tellement que j'ai continué à traverser toute la maison,

[295]

soucieuse de constater l'ampleur des dégâts causés.

J'étais encore en train de faire ma décourageante ronde lorsque les autres sont entrés dans la cour, et les gémissements de lamentations se sont levé long and fort de leurs lèvres.

Comment peut-on le décrire ? Cela semble presque impossible. On a déjà trop dit, trop peu est vraiment connu, je me suis contenté de quelques déclarations brèves.

Je voudrais surtout qu'il soit compris que le château avait d'abord été occupé par le général Von Kluck et son état-major. Les noms gravés en grosses lettres rouges sur les portes de mes chambres à coucher en portent le témoignage - ainsi que des sous-vêtements souillés et un glassentuch portant la mention v. K. - ainsi que de nombreux papiers estampillé du sceau impérial. Ces derniers sont tous des ordres ou des rapports fait au troisième corps d'armée, et qui ont été laissés là dans la précipitation du départ !

Comme je suis maintenant capable de voir la question dans un état d'esprit plus froid, je me suis rendu compte que non seulement l'efficacité a été appliquée dans la guerre, mais aussi dans le pillage - car il semble que tout ce que nous possédions a été toujours classé comme,

[296]

mauvais ou indifférent - les premiers et les derniers étant soigneusement chargés dans d'immenses chariots de ravitaillement de l'armée, qui ont été stockés pendant cinq jours aux portes de notre maison, et ne sont partis que lorsqu'ils étaient complètement chargés de butin.

Ensuite, ce qui restait a été jeté dans les coins et délibérément souillé et barbouillé de la manière la plus dégoûtante et nauséabonde.

Une preuve de l'efficacité mentionnée ci-dessus peut être fournie dans une description de l'atelier de mon mari, où j'ai trouvé toutes les montures vides, les toiles ayant été soigneusement découpées avec un rasoir et roulées pour plus de commodité.

Inutile de mentionner que les tapisseries, l'argent, les bijoux, les couvertures et le linge de maison, ainsi que le linge personnel, étaient considérés comme des trophées de guerre. Pour moi, cela est bien plus compréhensible que le fait que notre château soit doté de toutes les commodités sanitaires modernes, celles-ci ont été délibérément ignorées, et les couloirs et les coins, les rideaux de fenêtre satinés et même les lits ont été utilisés aux fins les plus ignobles.

Partout il y avait des traces écœurantes d'ivrognerie. Sur la table à côté de chaque lit (la plupart d'entre eux sont maintenant privés de leurs matelas) se trouvaient des bouteilles de champagne,

[297]

et des verres à moitié vidés. Le salon pailleté ressemblait beaucoup à un café en plein air bon marché après une émeute du samedi soir, et le malheureux piano droit était non seulement garni de bouteilles de champagne vides, mais contenait également deux à trois cent pots de confiture ayant coulés à l'intérieur - verre et autres choses , probablement juste pour une blague. Oh, Kultur !

Je pense que le fait que la plupart de mes canards et de mes petits animaux aient été tués et laissés la pourrir est la chose qui m'a le plus énervé. et chaque fois que les fusils retentissaient, je priais ardemment pour me venger !

Et c'est moi, qui croyais en la chevalerie teutonienne, imaginais que mes lettres d'amour, protégées par l'emblème de mon pays, seraient respectées ! Mon pauvre petit bureau en bois de rose avait été impitoyablement percé à coups de baïonnette et son contenu éparpillé d'un bout à l'autre du village. Quant aux Stars and Stripes (la bannière étoilée), lorsque nous avons finalement débouché les tuyaux de certains appareils sanitaires que l'on ne mentionne généralement pas dans la société polie, ont été retrouvés dans un état déplorable et portés au lavoir avec une pince.

[298]

Quel petit village sans ressources nous étions. Le mien n'était que le lot commun, car chacun avait perdu proportionnellement à sa fortune. Pourtant, il n'y avait pas de lamentation. Il y avait du travail à faire, car la saison des vendanges commençait et les vignes avaient été respectées dans la plupart des endroits. Les officiers allemands avaient même annoncé le fait que notre pays était déjà annexé et que ce serait le champagne pour commémorer le triomphe de la patrie !

Mes petits domestiques se sont emparés de leur sale besogne et ont travaillé sans relâche, même si c'était une tâche ingrate - car le savon et la soude n'existaient pas, et il était difficile d'obtenir de la nourriture, à l'exception de légume et d'un peu de porc.

Une semaine passa, puis un après-midi une voiture militaire vint jusqu'à la porte. En le voyant entrer dans la cour, je tremblais de peur que cela m'apporte une mauvaise nouvelle de H., mais un gentil officier m'a rassuré en déclarant que, même s'il n'apportait que du bouche à oreille, mon mari était toujours dans le pays des vivants. Il a également annoncé qu'il était de son devoir de réquisitionner ma propriété en tant qu'hôpital d'urgence français et qu'il serait reconnaissant si je mettais à sa disposition tous les lits que je possédais.

[299]

Un médecin et des infirmiers seraient immédiatement envoyés pour mettre la place en état de marche. Est-ce que je pourrais aider ? Et est-ce que je connaissais quelqu'un que je voudrais avoir avec moi ?

"Vous serez des prisonniers volontaires, vous savez, car c'est la zone des opérations, et vous ne serez pas autorisé à partir." Je pensais à Madame Guix. Était-elle encore en vie ?

Mon ami m'a dit qu'il serait ravi de m'accompagner à Rebais, car c'était aussi près que n'importe quel endroit pour recruter une infirmière

Et encore une fois j'ai traversé la Marne. Cette fois en grande vitesse, et en un peu plus d'une heure, je fus accueillie par la douce supérieure qui, au milieu des ruines de toutes les maisons voisines, continuait tranquillement ses travaux au couvent. Oui. Madame Guix était là, une héroïne, apprenais-je, aimée et respectée de toutes les âmes obligées de rester dans cette malheureuse ville. Je l'ai trouvée en train de s'occuper de vingt-six hommes gravement blessés - français, anglais et allemands - seuls à faire tout le travail, un médecin de quatre-vingts ans ne passait que tous les deux jours.

[300]

«Je ne peux pas les quitter», a-t-elle dit en désignant les soldats lorsque je lui ai demandé de s'allier aux forces pour la reconstitution de mon hôpital. «Mais dès qu'ils pourront être déplacés, je viendrai ! Je le promets."

Dans le salon en bas, la sœur supérieure m'a parlé de l'invasion alors que j'attendais le retour du véhicule militaire qui devait me ramener à la maison.

«Elle est merveilleuse», a déclaré Sœur Laurent, se référant à Madame Guix. "Merveilleuse, ne craignant rien. Une fois au début de l'invasion, elle fut plaquée contre le mur et une brute d'Allemand la visa et appuya sur la gâchette d'une arme à feu qu'il avait trouvée dans un coin. Elle l'avait accidentellement recouvert du manteau d'un blessé ! Il l'a accusée de cacher des armes ! Puis, au plus fort de la bataille, elle est allée dans les lignes allemandes et a cherché un médecin pour nos hommes, se sentant incompétente. L'ensemble du personnel médical allemand est venu et l'a félicitée pour son courage et son dévouement avant de partir. Je vous dis tout cela - parce qu'elle ne le fera jamais !»

Quelques jours plus tard, un médecin et des infirmiers sont arrivés,

[301]

ces derniers n'ont pas été choisis, car dans la vie ordinaire, ils sont percepteurs d'impôts, régisseur au théâtre de Belleville, un peintre d'omnibus, clerc de notaire et barbier ! Mais ils sont tous de «bons gars», prêts à travailler sans choix quant au «travail».

Madame Guix a dûment fait son apparition et notre hôpital a été déclaré ouvert.

De prêts et de réquisitions, nous avons accumulé cent lits, et depuis maintenant quinze mois, par la mendicité et en respectant la plus stricte des économies, nous avons réussi à maintenir en vie et à nous occuper, du mieux possible et à notre manière primitive, de tous ceux des braves enfants de la France venant à nous, malades ou blessés. Avec l'aide de Dieu, nous continuerons ainsi jusqu'au jour de notre victoire complète.

[302]

Fin